# l'Avant-Scène

femina-théâtre

216









# SI LA FOULE NOUS VOIT ENSEMBLE...

**Petit Théâtre de Paris**

**(Direction Elvire Popesco et Hubert de Malet.)**

**Pièce en 5 actes**
**de Claude Bal**

**Mise en scène de Jean Mercure**

**Décor de Roger Dornès**

## Distribution

(par ordre d'entrée en scène)

| | |
|---|---|
| Roy Martin, *jeune homme de 35 ans* | **Jean Gaven** |
| Docteur Mac Well, *médecin-chef de l'hôpital de New-City* | **Lucien Bryonne** |
| Peter Bates, *journaliste* | **Alain Bouvette** |
| Cecily Gray | **Silvia Monfort** |
| Davis Cotton, *ami de Roy Martin* | **Georges Aminel** |
| Esther Jones | **Alice Tissot** |
| *Premier Pasteur* | **Paul Villé** |
| *Deuxième Pasteur* | **Marc Bazin** |
| John Smith | **Alain Nobis** |

« Si la foule nous voit ensemble » a été créée au Petit Théâtre de Paris le 19 janvier 1960

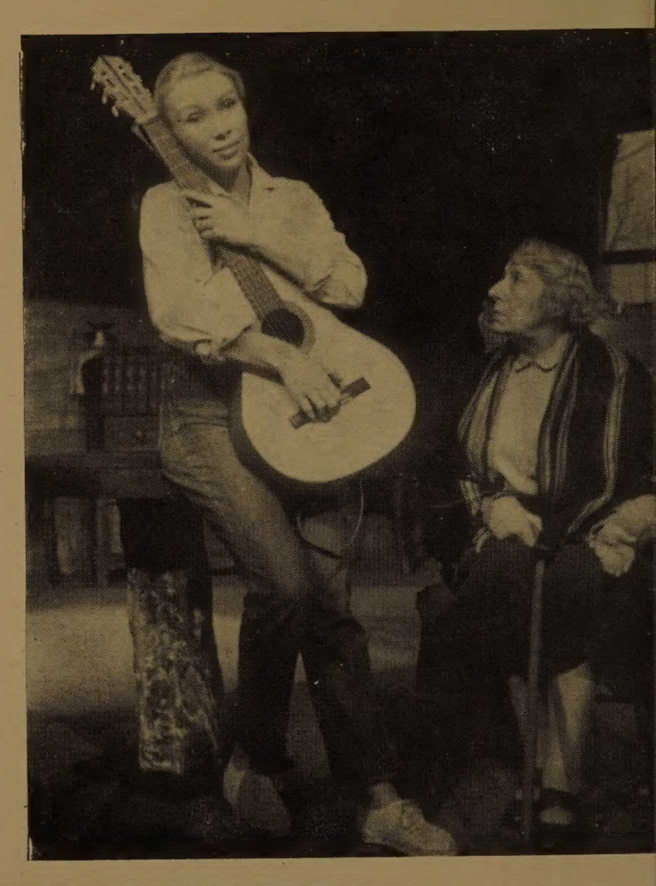
SYLVIA MONTFORT ET GEORGES AMINEL
*(Portrait de Thérèse Le Prat)*

*Les photos de ce numéro sont du Studio Bernand*

# QUELQUES SCÈNES DE "SI LA FOULE NOUS VOIT ENSEMBLE..."



PETER BATES (*Alain Bouvette*) à ROY MARTIN (*Jean Gaven*) : « Celle-ci, je ne puis la tripler : votre expression a duré le temps d'un flash... »



ESTHER JONES (*Alice Tissot*) : « ... Si ce Noir franchit encore une fois cette porte, je n'oserai pas affronter leur regard ! » CECILY GRAY (*Silvia Monfort*) : « Leur regard ? J'en suis jalouse depuis que je connais Davis.



CECILY GRAY (*Silvia Monfort*) à DAVIS COTTON (*Georges Aminel*) : « Dans la Bible, Jésus parle de l'amour ; c'est de vous qu'il parle. »



CECILY GRAY (*Silvia Monfort*) à DAVIS COTTON (*Georges Aminel*) : « Votre voix est pleine de soleil, Davis ; chantez ! Chantez au lieu de répondre par petits mots timides. »



LE RÉVÉREND PITT (*Paul Villé*) au PASTEUR NOIR (*Marc Bazin*) : « Vous qui avez fondé vos propres églises, y accueillerez-vous une Blanche ? »

De gauche à droite : *Jean Gaven, Paul Villé, Silvia Monfort, Alice Tissot* et *Alain Nobis.*
SMITH (*Alain Nobis*) : « Demandez donc à Bates de vous redonner la même chance après les élections, il refusera ; ce n'est pas un philanthrope. »







Studio Vallois

# MON ÉLÈVE CLAUDE BAL

Claude Bal a été mon élève de troisième au lycée Janson-de-Sailly. Il m'a fait l'honneur de travailler cette année. Mais j'ignorais que son élan l'avait poussé à écrire sous la table, à treize ans, son premier poème :

*J'ai réveillé Paris pour lui dire en [secret*
*que pour les cantaloups il était un [asile ;*
*Paris m'a répondu : referme tes [volets ;*
*poète de mes rues, tu peux dormir [tranquille.*

Je ne sais pas si Claude Bal a dégusté ensuite beaucoup de cantaloups, mais je puis affirmer qu'il ne s'est pas endormi. Il est même devenu le type de l'insomnieux que l'injustice alerte.

Il possède un sens si aigu de l'iniquité, que dès qu'elle sévit quelque part, il souffre. Il est malade du tort que l'on fait aux innocents. Il devient le confident des malheureux que la société devrait réhabiliter : l'ex-forçat Seznec, André Portier « des bons d'Arras ».

Si l'on m'accusait un jour d'un crime que je n'aurais pas commis, je ferais mes aveux à Claude Bal. Il me recueillerait chez lui, en attendant que l'on m'eût lavé de tout soupçon.

C'est encore une plaidoirie pour une juste cause que Claude Bal nous donne aujourd'hui avec sa première pièce : *Si la Foule nous voit ensemble.*

Claude Bal m'a remis le manuscrit de sa pièce, comme il me remettait, autrefois, ses devoirs de français et ses versions latines. A l'encre rouge je lui ai donné le maximum. Non par tendresse de mémoire, mais par équité. C'est bien la moindre des choses d'être juste envers une pièce sur la justice.

Pourtant Claude Bal m'a bien embarrassé. C'est même la première fois, je crois, qu'il me « chahute ». Il a truffé sa pièce d'un tel chapelet de suspense, magistralement, dès le premier acte, qu'il m'a littéralement ligoté. Je ne peux qu'ouvrir la bouche et balbutier : « C'est beau ! » Si vous insistez, j'ajouterai : « Je suis bouleversé ! » Et je resterai ainsi, la bouche ouverte. Le suspense de l'élève Claude Bal m'interdit d'en dire plus.

**PAUL GUTH**

←

De gauche à droite : Cecily Gray (*Silvia Monfort*), Davis Cotton (*Georges Aminel*), Le Révérend Pitt (*Paul Villé*) et Peter Bates (*Alain Bouvette*).

Davis Cotton : « Mon amour ! »

# acte 1

*L'action se déroule de nos jours dans l'un des cinquante Etats d'Amérique du Nord.*
*Un seul décor.*
*Il représente la pièce principale d'une maison isolée.*
*Une fenêtre qui donne sur une vallée.*
*Trois portes : la porte d'entrée, celle de la cuisine, et une troisième, ouvrant sur la chambre du père de Cecily Gray.*
*Une grande cheminée, une table, un divan, un fauteuil, des chaises, un téléphone et un poste de radio.*
*Dans une sorte de réduit, un lit dont on n'aperçoit que le pied, de sorte que, si quelqu'un s'y trouve allongé, le public ne le voit pas.*
*Le décor de Roger Dornès, lui, comporte deux étages. La pièce principale, au rez-de-chaussée, et la chambre de Cecily Gray, au premier, à laquelle on accède par un escalier (côté cour). Le lit n'est pas dans un réduit, mais caché par un rideau.*

*Par la fenêtre on découvre que la nuit vient de tomber sur la vallée.*
*C'est l'hiver.*
*Deux personnages sont en scène : Roy Martin et le docteur Mac Well. Un troisième est couché dans le réduit, mais on ne l'apercevra qu'à la fin de ce premier acte, lorsqu'il se lèvera.*
*Bûcheron depuis quelques semaines, Roy est vêtu d'un pantalon de velours et d'une chemise à carreaux qu'il porte col ouvert sous un blouson de cuir.*
*Un long silence.*
*Roy, de dos au public depuis le lever du rideau, a les yeux fixés sur l'homme qui dort dans le réduit.*
*Debout devant la table, le docteur démonte une seringue et la range dans sa boîte. Il place celle-ci dans un étui, et l'étui dans sa trousse médicale. Il a un regard vers Roy Martin.*
*Le médecin plonge dans sa trousse un bistouri et divers instruments.*
*Sans se retourner, Roy allume une cigarette.*

LE DOCTEUR. Savez-vous où se trouve la boîte à ordures ?

(*Roy se retourne enfin; le médecin saisit sur la table une serviette tachée de sang et l'exhibe. Le geste du docteur ne provoque aucune réaction de la part de Roy.*)

Soit ! je m'en débarrasserai en chemin. (*Il a enfoui nerveusement le linge dans sa trousse. Après avoir refermé celle-ci, il examine Roy, qui est allé s'asseoir dans le fauteuil, où il fume sa cigarette, le regard lointain. Puis, il fait quelques pas jusqu'au réduit et regarde le blessé.*) Il est encore sous l'effet de l'anesthésie... Dès son réveil, vous pourrez le ramener chez lui. Il ne court plus aucun danger. J'ai extrait la balle du deltoïde; par miracle, elle n'avait sectionné aucun nerf, atteint aucun os. Il ne conservera qu'une légère cicatrice à l'épaule gauche. Il a eu de la chance. (*Un temps.*) J'ai taché les draps; vous m'excuserez auprès de la personne qui habite ici. (*Comme exaspéré par le mutisme de Roy.*) Il me doit dix dollars.

(*Roy se lève, sort quelques billets de la poche de son pantalon, et les dépose sur la table, ainsi que des pièces de monnaie. Le médecin s'emparant du tout.*)

La vie de votre ami n'était pas en danger; elle aurait pu l'être... Je suis médecin-chef de l'hôpital de New-City, il y a vingt-huit ans que j'exerce ma profession, et je pense qu'elle est plus un sacerdoce qu'une activité commerciale. Tout à l'heure, lorsqu'on m'a averti de ce cas d'urgence, mes confrères de service étant occupés, je me suis déplacé moi-même; vous pourriez au moins me remercier. (*Court silence.*) Je n'ai pas l'âme d'un délateur, mais, toute la ville parlant déjà de cet incident, je ne pourrai me soustraire à un inévitable interrogatoire de police. Je vous prierais donc d'avoir l'obligeance de m'indiquer l'identité de votre ami et la vôtre. (*Et, devant l'indifférence de Roy.*) Il ne me semble pas très légitime de régler ses comptes à coups de revolver.

(*Roy sort des papiers de la poche de son blouson et les jette sur la table. Le docteur s'assied, ouvre une carte d'identité et prend des notes.*)

Martin... Martin, Roy... Adresse actuelle : New-Hotel, New-Street, New-City... Vous travaillez pour le compte de la New-Company... New-Company.

(*La porte s'ouvre brusquement, pour laisser passer un jeune homme de vingt-trois ans, armé d'un appareil photo avec flash : Peter Bates. A peine entré, avant même de dire le premier mot, le jeune homme marque un temps de pose et prend une photo des lieux.*)

BATES. Peter Bates, correspondant du « New-Daily ». (*Le flash part une seconde fois, et, aussitôt après, une troisième fois.*) Je les triple; ce n'est pas mon métier. Mon photographe habituel est sur les lieux du... enfin, là où on a tiré. (*Il dépose son appareil sur la table, sort un bloc de sa poche et retire le stylo des mains du docteur.*) Merci. (*Puis, marchant de long en large, en prenant parfois des notes.*) Où se trouve le corps ?

LE DOCTEUR. Le corps ? Vous en parlez comme d'un cadavre; je l'ai sauvé.

BATES. Pardon. Où est ce... convalescent ?

LE DOCTEUR. Il dort.

BATES. Vous savez qui habite ici ?

LE DOCTEUR. Nous l'ignorons. Cette maison était la plus proche de la forêt où... La porte était ouverte, mais il n'y avait personne. Monsieur Martin a porté le blessé jusqu'ici et...

BATES, *saisissant aussitôt son appareil et photographiant.* Roy Martin ! Son copain ! (*Mais, arrêté par le regard de celui-ci, il ne double, ni ne triple la photo. Décontenancé, il replace son appareil sur la table, pour reprendre stylo et bloc-notes.*)

LE DOCTEUR. Si vous désirez citer mon nom, je suis le docteur Mac Well.

BATES. Le médecin-chef de l'hôpital ? (*Il lui serre la main.*) Enchanté, je n'avais jamais eu l'honneur de vous rencontrer. (*Il écrit en marchant.*)

LE DOCTEUR. Notez bien que je me suis déplacé par conscience professionnelle.

BATES. Je n'avais pas l'intention d'écrire que c'était pour faire un bridge.

LE DOCTEUR. Je veux dire qu'un homme est un homme...

(*Il est arrêté par le regard de Roy. Bates, qui faisait une sorte d'inventaire de la pièce, découvre le blessé qui dort dans le réduit. Il prend une photo, puis une seconde, mais Roy se lève et l'empêche d'en prendre une troisième, en le saisissant avec autorité par un bras et en le ramenant ainsi au centre de la pièce.*)

BATES. Vous voulez sans doute m'apprendre mon métier ? Vous rendez ma tâche difficile. Je vous comprends, vos réactions partent d'un sentiment fort louable, mais, si Davis Cotton est votre ami, pour le « New-Daily », il est un de ces revendicateurs qui cherchent à susciter le trouble dans l'esprit de leurs compagnons de travail.

LE DOCTEUR. C'est évident !

ROY. Comment appelle-t-on un homme qui tire une balle de revolver sur un autre homme, lorsqu'il ne se trouve pas sur un champ de bataille ?

BATES. Un meurtrier.

ROY. Comment appelle-t-on l'homme qui est atteint par cette balle ?

BATES. La cible.

ROY. La victime !

BATES. La victime, si vous voulez.

ROY. Peut-il y avoir confusion dans la qualification de ces deux hommes ?

BATES. Parfaitement. Le premier n'est plus un meurtrier à partir du moment où il se trouve en état de légitime défense.

ROY. Est-on en état de légitime défense devant un homme non armé qui s'éloigne ?

LE DOCTEUR. Excusez-moi, monsieur Martin, j'ai extrait moi-même la balle : il est indéniable que votre ami se présentait de face, légèrement de profil peut-être, mais pas de dos.

BATES. Détail qui concorde avec deux témoignages que j'ai recueillis.

ROY. M'avez-vous entendu dire que la victime tournait le dos au meurtrier ?

BATES. Ne jouons pas sur les mots, vous avez dit que votre ami Davis Cotton s'éloignait. (*Ironique.*) Il marchait à reculons, sans doute ?

ROY. Le chemin qu'a emprunté Davis en quittant le chantier où nous travaillions est en demi-cercle et contourne une petite butte, de sorte que, tout en s'éloignant, en s'en allant si vous préférez, mon ami se présentait de profil, presque de face au meurtrier. (*Au docteur.*) La balle a-t-elle été tirée à bout portant ?

LE DOCTEUR. Non. Je ne pourrais pas évaluer la distance, mais le fait que le blessé ait été atteint à l'extrémité de l'épaule démontre à lui seul qu'il se trouvait à plus de dix mètres du revolver. Même à dix mètres, il faut être mauvais tireur pour manquer un homme.

ROY. Est-on en état de légitime défense devant un homme non armé qui se trouve à plus de dix mètres de vous et qui s'en va ?

BATES. Je n'étais pas présent lorsque l'incident s'est produit; vous y étiez, c'est un fait. Mais j'ai interrogé d'autres témoins du drame. Pour eux, Davis Cotton a tenté de semer la révolte parmi les bûcherons. Sidney Brook, le chef de chantier, l'a rappelé à l'ordre. Davis Cotton l'a menacé. Brook a tiré. Son geste est certainement excessif, mais il faut comprendre dans quelle exaspération le plongeait, depuis plusieurs jours, le mauvais esprit de votre ami.

ROY. Un bûcheron vous a déclaré que Davis aurait menacé Sidney Brook ?

BATES. Oui.

ROY. Et lequel ?

BATES. Sidney Brook lui-même.

ROY. Quel autre argument voulez-vous qu'il emploie pour sa défense ?

LE DOCTEUR, *qui vient d'examiner une dernière fois son client.* Bon ! Il n'a plus besoin de mon assistance (*A Bates.*) ni vous de mon concours. (*Reprenant le stylo de ses mains.*) Vous permettez ? (*Le rangeant dans sa poche.*) Merci. (*Il se dirige vers la porte, mais s'arrête, et, se retournant vers Bates.*) Si vous désirez citer mon nom, précisez bien que je n'ai rien à voir avec l'autre Mac Well, ce charlatan qui prétend faire maigrir les femmes en leur inoculant le ténia. (*Il sort.*)

ROY. Quel âge avez-vous, Bates ?

BATES. Vingt-trois ans, Martin.

(*Off, une portière de voiture claque.*)

ROY. Depuis votre arrivée, je me demande si vous me prenez pour un imbécile ou si c'est vous qui en êtes un.

BATES. Je préférerais la première hypothèse.

(*Off, démarrage de voiture.*)

ROY. Brook prétend que Davis l'a menacé, mais les autres bûcherons, que vous ont-ils déclaré ?

BATES. Rien; je n'ai pas eu le temps de les interroger.

ROY. Tout à l'heure, vous prétendiez avoir entendu d'autres témoins du drame.

BATES. Oui, le chef du personnel de la « New-Company ».

ROY. Le chef du personnel ? Il n'était pas présent.

BATES. Ecoutez, mon vieux, je suis journaliste. Quand on tire un coup de feu, ce qui m'intéresse avant tout, c'est de rencontrer celui qui a tiré et celui qui a été atteint. Pour une bonne raison : en général, ils ne demeurent pas longtemps disponibles; ils se retrouvent, le premier sous les verroux, et le second dans l'au-delà.

ROY. Si vous aviez pris le temps de les interroger, mes camarades vous auraient déclaré que Brook s'est toujours montré grossier et brutal envers eux. Bien sûr, il travaille avec zèle, mais ne croyez pas que ce soit pour faire vivre sa famille, économiser de l'argent ou réaliser un projet, non; son poste lui permet de satisfaire son besoin d'autorité sur une poignée d'hommes. Depuis son embauche à la « New-Company », Davis est devenu sa tête de Turc. Aujourd'hui, il s'est particulièrement acharné sur lui. Tous, nous l'avons vu tourner autour de Davis en l'injuriant. « Tu cognes sur un arbre », disait-il, « pas sur un jouet ! Ça résiste, le bois, hein ? Si t'as d'l'air dans les biceps, va t'faire embaucher chez les filles ! » Un imbécile a ri. Brook s'est cru spirituel.

Mais, pendant qu'il jubilait, Davis abattait l'arbre en un temps record. Ça a inspiré, à un autre imbécile, un sifflement admiratif, et Brook s'est senti ridicule. Le sang au visage, il s'est approché de Davis en grommelant : « Ah ! charogne, je sais pourquoi tu cognes si fort : tu t'imagines que c'est sur moi, hein ? Hier, je t'ai entendu, tu m'as appelé : la vache ! ».

BATES. Brook est peut-être un homme difficile, mais la « New-Company » doit sa prospérité à des chefs d'équipe de sa trempe.

ROY. « La vache ! » répétait-il, « Ah ! tu m'as appelé : la vache ! » Puis il a proféré une nouvelle série d'injures. Davis n'en pouvait plus; il a déposé sa hache, pour aller chercher son blouson et quitter le chantier. Brook l'a insulté de plus belle, le menaçant de ne pas lui donner sa paie s'il ne reprenait pas immédiatement son travail. Davis ne cédait pas au chantage; il s'en allait. Nous avions tous les yeux fixés sur Brook. Et, ce qui l'a vexé le plus profondément, c'était bien de nous voir là, attentifs, témoins de cet acte qui échappait à son autorité. Il a ordonné une dernière fois à Davis de se remettre à l'ouvrage. C'était trop tard. Dans un reflexe de rage, il a sorti son revolver et tiré sur lui. Je me suis jeté sur Brook, mais la balle était déjà partie.

BATES. Brook assassin par sadisme ! Vous perdez la tête, mon vieux.

ROY. C'est vous qui êtes en train de la perdre. Deux possibilités s'offrent à vous : écrire la vérité telle que je vous l'ai exposée, ou adopter la version de Brook pour prétendre à la légitime défense. La vérité, c'est un écho de trois lignes dans la rubrique des chiens écrasés. La légitime défense, par contre, vue sous son angle social, avec un revendicateur qui sème la révolte et un chef consciencieux qui rétablit l'ordre, ça, c'est le papier du jour ! Votre premier gros coup sans doute. Une belle occasion pour le « New-Daily » de manifester une fois de plus ses opinions antisyndicales. Entre un fait divers anodin et un titre à la une, sur cinq colonnes, style : « Emeute à la New-Company », vous avez fait votre choix.

BATES. Vos arguments ne tiennent pas debout, mon vieux. Un homme ne tire pas sur un autre parce qu'il a une tête qui ne lui revient pas. Aussi, vous m'excuserez, mais je ne suis pas ici pour tirer votre ami d'embarras. Mon boulot, c'est d'informer les lecteurs.

ROY. Les informer ou justifier votre politique ?

BATES. Vous avez une curieuse opinion du journalisme.

ROY. Non, Bates. J'essaie de vous faire comprendre que vous déshonorez votre profession. On a vitriolé le visage de l'un de vos confrères, parce qu'il disait la vérité. Vous ne craignez pas de l'outrager en déformant les dires de ces bûcherons au profit de votre opportunisme ?

BATES, *photographiant Roy.* Hélas !

ROY. Qu'est-ce qui vous prend ?

BATES. Celle-ci, je ne puis la tripler : votre expression a duré le temps d'un flash.

(*Entre Cecily Gray.*)

CECILY. Qui est là ? Il fait bon; vous avez rallumé le feu. (*Et, au grand étonnement de Roy et Bates, sans demander d'autres explications sur la présence chez elle de ces deux étrangers, le plus naturellement du monde, elle disparaît dans la troisième pièce.*)

VOIX DE CECILY, *de la troisième pièce.* Vous n'êtes pas loquaces. Vous ne veniez pas me cambrioler, au moins ? (*Elle revient, sans son manteau dont elle s'est démise dans la pièce voisine.*)

CECILY. Je suis morte de fatigue ! (*Elle s'est laissée tomber sur le divan, où elle demeurera jusqu'à la fin de l'acte.*) Eh bien ! je vous écoute. Qui êtes-vous ?

ROY. Nous travaillions en face, en forêt. Mon ami a été blessé; il a perdu connaissance. Je me suis permis de le transporter jusqu'ici et de l'étendre dans ce lit. Le vôtre sans doute ?

CECILY. Il faut aller chercher un médecin !

ROY. Il sort d'ici. Ce n'est pas grave.

CECILY. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le demander; j'ai une âme d'infirmière.

ROY. Je vous remercie. Il dort pour le moment; le docteur lui a fait une piqûre.

CECILY. Nous parlons peut-être un peu trop fort ?

BATES, *que de tels sentiments d'hospitalité déconcertent, ne peut plus contenir son exaspération.* C'est insensé ! Votre porte est ouverte à tout le monde ! Savez-vous seulement... ?

CECILY. Vous n'êtes pas bûcheron, vous.

BATES. Je suis journaliste. Savez-vous... ?

CECILY. Journaliste ?

BATES. Savez-vous comment a été blessé l'homme qui dort dans votre lit ?

CECILY. J'allais vous le demander.

BATES. Par une balle de revolver !

CECILY. Cela prouve que ce n'est pas lui l'assassin.

ROY, *ironique.* Vous entendez, Bates ? (*A Cecily.*) Soyez rassurée, Mademoiselle; dès qu'il se réveillera, nous partirons.

CECILY. Alors qu'il est blessé ! Je vous l'interdis bien : il ne bougera pas de mon lit ! Moi, je coucherai dans la chambre de mon père.

ROY. Et votre père ?

CECILY. Il est mort, il y a quinze ans.

ROY. Excusez-moi.

CECILY, *que Bates vient de photographier.* Que se passe-t-il ?

ROY. Il vous a photographié, pour son canard.

CECILY, *candide.* On va parler de moi dans les journaux ? (*Court silence.*) Eh bien, vous ne m'interviewez pas ? (*Autre silence.*) Dites-moi au moins ce qui est arrivé. (*Avec une curiosité d'enfant.*) Ça tirait de tous les côtés ?

ROY, *entrant dans le jeu.* Dissimulés dans la fumée de la poudre, douze policiers rampaient sur le sol. Protégé par un arbre, un seul homme leur tenait tête. Il faisait feu sur les reptiles, et...

CECILY. Si vous continuez, je vous chasse.

BATES. Il serait temps !

ROY. La vérité vous décevrait.

BATES. Elle vous éclairerait peut-être sur la gravité des faits.

CECILY. Oh ! vous, le journaliste, vous êtes trop décevant ! Un homme est blessé, couché dans mon lit; ça n'arrive pas tous les jours. (*Rêvant.*) J'aurais aimé que ce fût à la suite d'une aventure extraordinaire... Dites-moi au moins qui a tiré.

ROY. Sidney Brook.

CECILY. Sidney Brook, cela ne m'étonne pas.

ROY. Vous le connaissez ?

CECILY. J'ai entendu parler de lui; un sale bonhomme, à ce qu'il paraît.

ROY. Vous entendez, Bates ?

BATES. Mademoiselle, mon devoir est de vous avertir...

CECILY. De rien du tout ! Vous n'avez qu'une idée en tête : me voir chasser ces deux hommes. J'étais triste en revenant de New-City. Maintenant, je ne le suis plus; j'ai l'impression de servir à quelque chose. Que craignez-vous pour moi ? Les bûcherons ne sont pas mauvais garçons : ils sont toute la journée au grand air et leur âme est aussi saine que leur corps.

ROY. Vous entendez, Bates ?

BATES, *sur le point de prendre congé.* Une Américaine avertie...

CECILY. ... en vaut deux, je sais.

BATES. ... est à peine plus lucide qu'un petit Chinois de quatre ans. Bonsoir ! (*Il sort.*)

(*Cecily et Roy éclatent de rire.*)

ROY. Pourquoi l'avez-vous congédié ?

CECILY. Sa voix me déplaisait. Et puis, mon intuition ne me trompe jamais; cet homme est cruel.

ROY. Vous vivez seule dans cette maison ?

CECILY. Une amie de mon père vient souvent me tenir compagnie. D'habitude, c'est elle qui fait mes courses en ville. Elle me rapporte aussi des potins, me lit le journal, des poèmes... J'aime qu'on me fasse la lecture... Vous n'êtes pas d'ici ?

ROY. Je suis né à Chicago, mon ami Davis au Texas.

CECILY. Parlez-moi de vous.

ROY. Je m'appelle Roy.

CECILY. Moi, Cecily, mais Esther — c'est la femme qui me tient compagnie — m'appelle Cecilia. (*Un temps.*) Vous avez toujours été bûcheron ?

ROY. Il y a deux ans, j'étais barman et Davis livreur de lait. Avant, Davis était chauffeur et je vendais des journaux. L'an passé, nous étions figurants à Broadway. On y a gagné assez d'argent pour vivre de nos économies pendant six mois. Quand nos poches ont été vides, nous nous sommes présentés à la New-Company. On aurait mieux fait... Bah ! (*Un temps.*) En vérité Davis compose de la musique et j'écris des poèmes.

CECILY. Dites-moi le dernier que vous avez écrit.

ROY. Un essaim de bonheur vole au-dessus de la plaine. Les hommes le suivent en courant. Les femmes ne le quittent pas des yeux. Mais l'essaim ne peut se poser, car il n'y a pas d'arbres. Alors, on plante des poteaux, on y attache des branches et des feuilles. L'essaim prend tout cela pour un piège; il ne se pose toujours pas.
Et l'homme est trop pressé de saisir l'essaim pour planter des arbres naturels et attendre qu'ils poussent.

(*Un silence.*)

CECILY. Votre vie est étrange. Elle me plaît, sans doute parce qu'elle est en opposition avec la mienne; je vis seule dans ces murs, et vous, vous allez d'un Etat dans l'autre... Vous avez déjà traversé la mer ?

ROY. J'ai fait la guerre en Europe.

CECILY. C'est là-bas que mon père est mort. En 1945. J'aurais tant voulu qu'il me raconte ce qu'il y avait vu.

(*On entend plusieurs bruits dans le réduit.*)

Je crois que votre ami a bougé.

(*Roy se retourne et aperçoit Davis qui, néanmoins, n'est pas encore apparu sur la scène.*)

ROY. Comment te sens-tu ?

DAVIS. La tête lourde, l'épaule un peu engourdie, mais ça va. (*Il apparaît au pied du lit, le bras gauche en écharpe. C'est un noir, un grand gaillard au visage doux et enfantin.*)

CECILY. Bonsoir, Davis.

LE RIDEAU TOMBE...

*...sur l'étonnement de Davis et Roy qui semblent guetter une réaction de Cecily. Mais elle n'a même pas détourné le visage vers le noir.*

# acte 2

*Le lendemain matin. Il fait jour.*

*Etendu sur le divan, Roy dort encore.*

*La porte de la cuisine est ouverte. On entend des bruits de vaisselle.*

*Venant de la chambre de son père, entre Cecilia.*

CECILIA. Vous êtes là, Davis ?

VOIX DE DAVIS, *de la cuisine.* Oui.

CECILIA. Comment avez-vous deviné que j'aimais la confiture d'orange ?

VOIX DE DAVIS. Il y a un tas de pots vides dans la cuisine.

CECILIA. Comment savez-vous que j'étais réveillée ?

VOIX DE DAVIS. Je vous ai entendue bouger dans la chambre de votre père.

CECILIA. Pourquoi avez-vous déposé le plateau devant la porte, sans oser entrer ?

ROY, *furieux d'entendre parler.* Pourquoi ceux qui n'ont pas sommeil ne peuvent-ils pas supporter que les autres dorment ?

(*Cecilia sourit. De la cuisine, entre Davis, tenant, de sa seule main valide, un plateau. Il le dépose sur le divan et essaie de réveiller Roy.*)

DAVIS. Roy !... Roy !... (*Il le saisit à l'épaule et le secoue.*) Il est dix heures et demie !... Roy !

CECILIA. Vous devriez lui asperger le visage avec de l'eau froide.

DAVIS. Il est bien trop frileux. (*Secouant à nouveau son ami.*) Roy !

ROY, *grommelant ces mots indistinctement.* Oui. J'ai sommeil.

DAVIS. Réveille-toi !

ROY. Non !

DAVIS. Il faut te lever.

ROY. Non !

DAVIS. Il fait beau.

ROY. Non !

CECILIA. Vous voulez rester couché ?

ROY. Oui !

CECILIA. Toute la journée ?

ROY. Oui !

DAVIS, *pour le prendre au piège.* Tu es un imbécile ?

ROY, *mécaniquement.* Oui !

(*Cecilia et Davis rient.*)

DAVIS. Ce n'est pas bien de dormir si tard quand on n'est pas chez soi. Un Américain bien élevé...

ROY, *l'interrompant, après s'être assis brusquement sur le divan.* Où est-il ?

DAVIS. Qui ?

ROY. L'Américain bien élevé.

(*Cecilia et Davis rient encore. Déçu, Roy se laisse retomber sur le divan.*)

Je savais bien que ça n'existait pas. (*Il aperçoit le plateau.*) Qu'est-ce que c'est, ça ?

DAVIS. Des œufs et du thé.

ROY. C'est toi qui les as préparés ? (*Signe affirmatif de Davis.*) Et ton épaule ?

DAVIS, *agitant son épaule.* Je ne sens plus rien. Regarde !

ROY. Hier soir non plus, sans doute, pour nous avoir gratifiés de ton récital de guitare ! (*Un temps.*) Quelle heure est-il ? (*Il commence à déjeuner.*)

DAVIS. Dix heures et demie.

ROY. Quoi ? Tu n'es pas fou de me réveiller à cette heure-là ? Un dimanche !

DAVIS. Ce n'est pas dimanche.

ROY. On ne travaille pas, c'est la même chose. (*A Cecilia.*) Il y a longtemps que vous êtes levée ? (*Comme elle ne lui répond pas.*) Hou-hou !

CECILIA, *revenant d'une pensée.* Oui.

ROY. Vous êtes debout, mais c'est du bluf : vous dormez encore. (*Un temps.*) Vous avez passé une bonne nuit ?

CECILIA. Merveilleuse. Et vous ?

ROY. Je vous ai entendus parler jusqu'à minuit tous les deux. Davis surtout. En quelques heures, il vous en a dit plus qu'à moi-même depuis que nous nous connaissons.

CECILIA. Il n'est pas comme ça d'habitude ?

ROY. Demandez-le lui.

CECILIA. Il ne me répondrait pas ; ce matin, il n'ouvre pas la bouche.

ROY. Il a su l'ouvrir pour me réveiller. Et, hier soir, pour m'empêcher de dormir !

CECILIA, *à Davis* Il ronchonne ainsi tous les matins ?

DAVIS. Oui.

ROY. Enfin, est-ce qu'on joue de la guitare, en pleine nuit, dans une pièce où un homme épuisé cherche le sommeil ?

CECILIA. C'était beau.

(*Roy, qui a terminé son déjeuner, la regarde étrangement, puis se lève. Il était couché habillé.*)

Dans la chambre de papa, vous trouverez un rasoir et tout ce qu'il vous faut. Je vous préviens : le savon à barbe a quinze ans.

ROY. Ça ira, je vous remercie. (*Il se dirige vers la troisième porte, en regardant Davis d'un œil rancunier. Encore à moitié endormi, il ne voit pas que la porte est entrouverte et s'y heurte, avant de sortir, furieux.*)

CECILIA, *après un temps.* Comment vous sentez-vous, maintenant ?

DAVIS. Mieux.

CECILIA. Pas trop fatigué ?

DAVIS. Non.

CECILIA. Mieux... Non... Votre voix est pleine de soleil, Davis ; parlez, parlez au lieu de répondre par petits mots timides. Vous, vous pensez encore à cette histoire ! Votre épaule ne vous fait plus mal. Alors ? Sidney Brook ? Je suis sûre qu'il est torturé par les remords. Les remords ou la peur.

DAVIS. Bah ! vous savez...

CECILIA. Dites-vous qu'il a passé la nuit en prison et qu'il l'a bien mérité.

DAVIS. Il a couché chez lui.

CECILIA. Après ce qu'il vous a fait ? Il va même y rester des années en prison.

DAVIS. Pour cela, il faudrait que je porte plainte.

CECILIA. Ce n'est pas ce que vous comptez faire ?

DAVIS. Ça ne servirait à rien.

CECILIA. C'est drôle, tout me dit que vous êtes un homme fort, et pourtant... Vous ressemblez à un guerrier qui abandonnerait ses armes pour se battre avec ses poings... Soyez gai; la journée sera belle jusqu'au crépuscule, je le sens. (*Un temps.*) Je penserai à vous, lorsque vous serez parti. Et vous ? Vous penserez à moi ?

DAVIS. Oui, Mademoiselle.

CECILIA. Il recommence ! Je vous ai déjà demandé de ne plus m'appeler : mademoiselle, mais Cecilia, comme Esther. (*Un silence.*) Lorsque vous aurez quitté New-City et cette maison, je vous imaginerai marchant avec votre ami Roy, sur les routes de notre Etat. Plus tard, je me dirai : « Aujourd'hui, ils sont au Nevada ou au Missouri. » (*Triste soudain.*) Si vous me laissez sans nouvelles, je ferai certainement des erreurs. Un jour, vous retrouverez votre Texas natal et Roy écrira un poème sur le coton. Davis, ne soyez plus triste ! Quand je vous imaginerai, votre guitare au bras, je veux que vous m'apparaissiez avec un grand, grand sourire aux lèvres. (*Un temps.*) Bon, vous ne voulez pas me répondre, eh bien ! moi non plus, je ne vous adresse plus la parole. (*Court silence.*) Vous savez que j'en suis incapable, et vous en profitez !... Hier soir, vous m'avez demandé la permission d'imaginer que vous étiez chez vous. Puis, vous avez ajouté qu'avec une maison comme la mienne, un travail fixe et des amis que vous recevriez de temps en temps, vous seriez heureux. Vous vous en souvenez ?

DAVIS. Oui.

CECILIA. Vous avez dit aussi que j'avais tout cela et que je ne semblais pas heureuse. Eh bien ! je le serai désormais. Je chanterai tous les matins. Si fort, qu'on n'entendra jusqu'à New-City. Vous savez ce que je vais attendre ?

DAVIS. Non.

CECILIA. Que vous repassiez par ici et que vous me rendiez visite. Dans un an, deux ans, peut-être trois. Vous le ferez, n'est-ce pas ? Vous ne me répondez pas ? Même pas par oui ou par non ?

DAVIS. Après l'incident d'hier, je ne pourrai plus revenir à New-City.

CECILIA, *déçue.* Je pensais que vous étiez mon ami, mon seul ami homme depuis la mort de mon père. (*Un temps.*) Je ne peux plus supporter votre silence. Prenez votre guitare et chantez, Davis.

(*Davis passe dans le réduit et en revient avec sa guitare. Il entame, en effet, un air de jazz, dont le refrain surtout sera rapide et très gai.*)

DAVIS, *chantant après quelques accords*

Mon Dieu, dis moi
si le coton
est un démon
ou notre roi ?

King Cotton ! King Cotton !
dis-moi si Betty m'aimera.
King Cotton ! King Cotton !
dis-moi si elle acceptera
que je devienne son heureux roi,
King Cotton !

Tombant du ciel,
tes flocons blancs
volent au vent,
comme à Noël.

King Cotton ! King Cotton !
Come on with me, Betty. — Welcome !
King Cotton ! King Cotton !
au cœur de l'été au Texas,
nous fêterons tous deux Christmas,
King Cotton !

A notre union,
tous les enfants
vêtus de blanc
chantonneront :

CECILIA, *reprend avec lui.*
King Cotton ! King Cotton !

DAVIS, *seul.*
Betty, écoute le pasteur !

CECILIA ET DAVIS.
King Cotton ! King Cotton !

DAVIS, *seul.*
Tout ce qu'il dit est dans mon cœur

DAVIS ET CECILIA.
Come on with me, Betty. — Welcome !
King Cotton !

DAVIS, *seul.*
Welcome ! Betty, Welcome !
Cotton is my kingdom.

(*Tous deux rient de bon cœur.*)

ROY, *entrant, habillé et rasé.* Je suis prêt.

CECILIA, *déçue.* Vous partez déjà ?

ROY. Il le faut. (*A Davis.*) Je descendrai seul en ville, c'est plus prudent. J'irai chercher nos affaires à l'hôtel et je te rejoindrai au pont. Nous marcherons vers le Nord.

CECILIA, *avec tristesse.* Vous auriez pu déjeuner avec moi. Esther doit passer dans la matinée. Elle connaît beaucoup de monde à New-City. Elle est si bavarde ! Elle pourrait vous trouver du travail.

ROY. Il est préférable que nous quittions cette ville.

CECILIA. Avant que Davis ne soit guéri ? Il ne pourra pas travailler sans son bras gauche.

ROY. Je travaillerai pour deux en attendant.

DAVIS, *ému.* Merci, Cecilia.

(*Un silence, au cours duquel Roy offre une cigarette à Davis, et en prend une lui-même; après avoir allumé la cigarette de Davis et la sienne, Roy dépose paquet et boîte d'allumettes sur la table ; Cecilia, qui vient de se lever, s'assied devant le paquet de cigarettes et la boîte d'allumettes.*)

CECILIA. Que fuyez-vous tous les deux ? Mon intuition m'a joué un vilain tour, Davis ; j'avais espéré que vous passeriez quelque temps ici. (*Et, parlant d'autre chose, comme pour dissimuler son émotion.*) Vous fumez ?

(*Etonnement de Davis et de Roy, car il est évident qu'ils fument.*)

Offrez-moi une cigarette.

(*Leur étonnement redouble, car le paquet se trouve devant elle.*)

ROY. Servez-vous, Cecilia ; le paquet est là, sur la table.

(*La main de Cecilia le cherche, à tâtons. C'est d'abord la boîte d'allumettes qu'elle rencontre. Elle la saisit, puis l'agite, tandis que l'autre main cherche à son tour le paquet de cigarettes. Même jeu. Bouleversé, Davis se lève. Comme Roy, il a compris que Cecilia est aveugle.*)

CECILIA, *après avoir allumé sa cigarette, tandis que sa main cherche sur la table une soucoupe, dont elle se servira de cendrier.* Je n'ai pas fumé depuis longtemps... Vous fumez beaucoup, Davis ?... Davis !

DAVIS, *lointain.* Oui.

CECILIA. Mais où êtes-vous ? A quoi pensez-vous, tous les deux ?

ROY. Que nous allons vous laisser vivre seule, dans cette maison perdue.

CECILIA, *comme s'il fallait qu'elle parle pour cacher son trouble.* Avec le souvenir de votre court passage, les journées paraîtront moins longues. (*Un silence.*) La fumée tourne dans ma tête. Je ne suis pas habituée. C'est idiot ce que je vais dire, mais je crois que je continuerai de fumer lorsque vous serez partis. Oh ! Davis, laissez-moi votre paquet.

ROY. Gardez-le.

CECILIA. Vous m'écrirez ? Esther me lira vos lettres.

ROY. C'est promis.

CECILIA. Quand elle me lisait celles de mon père, je me croyais là-bas avec lui. Il savait que j'étais curieuse, alors il me parlait de tout. Ce bon papa ! Un jour, il m'a écrit : « Tu as dû grandir, Cecilia : fais attention en descendant à la cave, le mur est bas. » Grâce à lui, je ne m'y suis jamais cogné la tête. S'il était là, il me dirait comment vous êtes... Comment êtes-vous, Davis ?

(*Un silence. Davis marche à pas lents vers la porte.*)

C'est vous, Davis, qui marchez vers la porte ?

(*Davis s'arrête.*)

Oh ! répondez-moi, je vous en prie !

DAVIS. C'était moi.

CECILIA. Vous partiez sans me dire au revoir ?

DAVIS. Si vous saviez, Cecilia !...

CECILIA. Vous n'avez pas songé qu'un tel départ gâcherait mon souvenir de vous. Suis-je vraiment votre amie, Davis ?

DAVIS. Oui, Cecilia.

CECILIA. Vous me le jurez ?

DAVIS. Oui.

CECILIA. Je veux que vous partiez d'ici en souriant. Quand je m'ennuirai trop, je chanterai (*Et elle chante effectivement les deux mots.*) « King Cotton ! » Comme je voudrais vous suivre ! Prenez votre guitare, Davis...

(*Un silence durant lequel Cecilia suppose que Davis se saisit de sa guitare, mais, au contraire, profondément bouleversé, il sort.*)

Il est parti sans un mot ; pourtant, je sais qu'il ne reviendra pas. ... Qu'est-ce que j'espérais ?... C'est bête ! très bête !

ROY. Non, Cecilia ; Davis pleurait en partant.

CECILIA. C'est votre charité à vous, ça ?... Quelques heures seulement... Je ne lui demandais rien d'autre que d'être mon ami, mais il est parti sans un mot. Un jour, Esther m'a rapporté un petit chien de New-City. Il est resté plus longtemps que lui : quinze jours. Puis il s'est enfui, comme Davis.

ROY. Nous sommes un peu balourds, tous les deux, mais je vous assure que Davis avait beaucoup de peine. Il ne pleurait pas parce qu'il ne pouvait point rester, mais parce que vous ne pouviez pas, vous, le suivre. Essayez de comprendre.

CECILIA, *choquée malgré son émotion.* C'est très clair.

ROY, *géné.* Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Nous vous connaissons, nous, mais vous ne savez pas qui il est. Vous le lui avez demandé tout à l'heure.

CECILIA. Et il ne m'a pas répondu.

ROY. Imaginez un enfant, un grand enfant que les autres enfants n'acceptent pas dans leurs jeux.

CECILIA. Pourquoi ?

ROY. Parce qu'ils en ont peur.

CECILIA. Mais pourquoi ? (*Se reprenant.*) Je suis idiote avec mes rêves de petite fille. J'avais imaginé un roman qui m'a tourné la tête. Esther est un peu responsable ; toutes ces histoires auxquelles je n'ai pas droit, ces choses qui se passent à New-City et que je me représente mal, parce que je ne les vois pas. Alors, je rêve. Je rêve quand elle me dit en arrivant : « Lana attend un enfant » ou « La petite Hutton est fiancée. » Cette fois-ci, j'ai encore rêvé.

ROY. Ce qu'Esther ne vous a peut-être jamais dit, c'est que, dans les yeux de la petite Hutton, il y a autre chose que de l'amour. Il y a sa jalousie à l'égard d'une cousine qu'elle croit plus heureuse. De l'affectation dans un baiser, du calcul dans un regard... Il y a surtout dans son existence factice, un ennui plus lourd que votre solitude. C'est pourquoi, Davis et moi, ne nous sommes jamais encombrés de petites Hutton dans nos vagabondages.

CECILIA. Il n'y a pas une seule petite Hutton dans la vie de Davis ?

ROY. Il y avait l'attente de quelque chose qui vous ressemble.

CECILIA. Je vous aurais encombrés tous les deux.

ROY. Ce n'est pas cela. Votre dame de compagnie, puisqu'elle est si bavarde, aura sans doute appris qui est Davis. Vous comprendrez alors pourquoi il est parti. Nous serons déjà loin.

CECILIA. Allez le rejoindre et dites-lui que je suis jalouse de l'amitié qui vous lie. Au revoir, Roy.

ROY. Au revoir, Cecilia.
(*Tandis qu'il se dirige vers la porte, elle s'ouvre et entre Esther, furieuse, un bâton à la main, qu'elle brandit, menaçante.*)

ESTHER. Où est-il ?

CECILIA. Qui ?

ESTHER. Tu oses me demander qui ! (*Outrée, elle va jusqu'au réduit.*) Il se cache ! (*Elle passe dans la cuisine, puis réapparaît, barrant la porte.*) Où est-il ?

CECILIA. Mais de qui parles-tu ?
(*Esther est passée dans la troisième pièce. Elle en ressort. Même jeu.*)

ESTHER. Où est-il ?

CECILIA. Enfin, Esther, explique-toi !

ESTHER. Il est déjà parti ! (*A Roy.*) Et vous ? Qui êtes-vous ? Son copain. Vous pouvez lui dire que, si je le rencontre, je le lynche ! vous m'entendez ? Je le lynche ! à moi toute seule !

CECILIA. Mais qu'est-ce qui te prend de vouloir lyncher Davis ?

ESTHER. Qu'est-ce qui me prend ? Ma parole, elle aime ça !

CECILIA. Qu'est-ce que tu racontes ?

ESTHER. Qu'est-ce que je raconte ? Un nègre a passé la nuit dans cette maison et tu me demandes ce que je raconte ! Toute la ville est à feu et à sang !
(*Pendant qu'Esther fulminait, Cecilia a découvert la raison qui a poussé Davis à partir précipitamment.*)

ROY. Cessez de renifler comme un buffle !

ESTHER. Un buffle ! moi ?... Un buffle ? (*Elle suffoque.*)

ROY. Vous êtes grotesque.
(*Elle le menace de son bâton, mais tous deux se retournent vers Cecilia.*)

CECILIA, *encore lointaine.* C'est donc ça, un nègre... Je n'en avais jamais connu. Ah ! si, je me souviens : Honey. Il avait refait le mur du garage. Il était doux. Mon père me laissait jouer avec lui...

ESTHER. Elle est envoûtée !

CECILIA. C'est vrai, Honey avait un peu la voix de Davis...

ESTHER. Tu ne vas pas me faire croire que tu ignorais...

CECILIA. ... Que Davis est noir ? Oui, Esther, je l'ignorais; c'est toi qui viens de me l'apprendre.

ESTHER. Mais sa voix justement.

CECILIA. Elle ressemble à celle de Honey, en beaucoup plus belle...

ESTHER. Et son odeur ? Un nègre, ça sent le nègre, non ?

ROY. Je vous prie de m'excuser, mais vous, vous sentez le poisson.

ESTHER, *se justifiant, gênée, en désignant son filet à provisions.* J'en ai rapporté pour le déjeuner. Et puis, le poisson, ça n'a jamais senti mauvais, non ?

CECILIA. Roy, je vous en supplie, courez le chercher !...

ESTHER. Ah ! ça, c'est un comble !

CECILIA. Expliquez-lui que je ne savais pas, que je ne pouvais pas comprendre...

ESTHER. C'est bien ce que je disais : elle est envoûtée !

CECILIA. Dites-lui que je lui demande pardon. Oh ! vite, Roy ! ramenez-le !

ESTHER. S'il franchit encore une fois cette porte, je le tue !
(*La main de Cecilia, qui a rencontré sur la table, la guitare de Davis, la saisit et la garde.*)

CECILIA. Laissez-moi sa guitare. Ramenez-le !

ROY, *avec un sourire narquois à Esther.* Je vous le promets.
(*Il sort, après avoir regardé avec bravade Esther, qui, suffoquant, dévisage Cecilia.*)

ESTHER. Es-tu devenue complètement folle ?

CECILIA. C'est merveilleux.

ESTHER, *bondissant.* Quoi ? Tu t'es laissé faire ? ! (*Elle se précipite dans le réduit.*) Le pyjama de ton père ! ? Il a dormi dans ton lit ! ! !

CECILIA, *lassée.* Oui... et moi, dans la chambre de papa.

ESTHER, *se laissant tomber sur le divan avec un soupir d'apaisement.* Mon Dieu ! (*Un temps.*) Un nègre !

CECILIA. Pourquoi un nègre ? Le destin a fait qu'en rentrant, hier soir, j'ai trouvé un homme. Nous avons bavardé. Cela a suffi à me rendre heureuse. Et, ce matin, pour la première fois depuis des années, je me suis réveillée à dix heures : j'étais

encore heureuse. Il venait de se lever. Il a fallu que j'entende sa voix pour réaliser que je ne rêvais pas. Il a préparé mon petit déjeuner et l'a déposé devant ma porte. Je m'imaginais que nous vivions ainsi depuis toujours. (*Soudain, son visage s'éclaire.*) Esther, il ne savait pas que je suis aveugle. Je comprends maintenant. Hier soir, en arrivant, j'étais fatiguée; je me suis allongée sur le divan, et j'y suis restée toute la soirée. Ils m'ont servi des œufs et du pâté. Je n'ai pas bougé, tu comprends ; alors ils ne se sont rendu compte de rien.

ESTHER. Sans cela...

CECILIA. Tu es bête; Davis est parti lorsqu'il l'a découvert. A cause de toutes les histoires qu'on raconte sur les hommes comme lui dans ce pays. Sa souffrance est semblable à la mienne, c'est pourquoi je saurai l'apaiser.

ESTHER. Réfléchis, Cecilia : tu n'oserais pas sortir à son bras.

CECILIA. Peu importe qu'on me regarde, je ne vois pas les autres. (*Tendrement :*) Tu m'en veux encore ?

ESTHER. Pas à toi.

CECILIA. Mais à lui, n'est-ce pas ? Si c'était un Blanc, tu te jetterais à ses pieds, émue par la pitié qu'il éprouverait à mon égard. Mais comme Davis a autant besoin de moi que j'ai besoin de lui, comme son amour n'est fait que d'amour, tu ne l'acceptes pas. Tu ne comprends donc pas que j'ai envie de vivre, envie d'aimer ?

ESTHER. Il y a plus de trente ans qu'un homme ne m'a pas approchée, est-ce que j'en fais toute une histoire ? Oh ! tu peux rire, si tu savais ce qu'on raconte déjà en ville ?

CECILIA. Ne me parle plus des autres.

ESTHER. Si ce nègre met encore les pieds ici, je n'oserai plus affronter leur regard.

CECILIA. Leur regard ? J'en suis jalouse, depuis que je connais Davis.

ESTHER. Ecoute, ma petite fille : disons que ça n'a aucune importance qu'il soit noir ou blanc. Mais tu ne le connais que depuis hier soir !

CECILIA. Et après ? Elles me font bien rire, les héroïnes des romans que tu me lis : elles aiment un homme, mais elles le font attendre. Moi, je ne peux pas jouer à ce jeu-là : si je perds, je perds pour toujours. Il ne sait pas encore que je l'aime, mais je te jure qu'il n'aura pas franchi cette porte, que je le lui crierai ! Et puis, c'est plus fort que cela : j'ai besoin de sa présence, besoin de ses ennuis. Quand il sera malheureux, je l'écouterai... (*Soudain inquiète.*) Tu crois qu'il va revenir ?

ESTHER. Tu penses ! Pour lui, quelle occasion !

CECILIA. Et pour moi aussi, Esther ! Je ne la laisserai pas échapper. (*Un temps.*) Dis-moi, est-ce qu'il est beau ?

ESTHER. Je ne l'ai jamais vu.

CECILIA. Je ne sais pas pourquoi je te pose cette question, je suis sûre qu'il est beau... Ce n'est pas trop sale ici ? Tout doit être en désordre. Tu ne voudrais pas faire son lit ?

ESTHER. Faire son lit ! ?

CECILIA. Sois gentille, fais-le pour moi.

ESTHER. Tu peux être certaine que je ne le ferai pas pour lui !

CECILIA. Merci, ma petite Nou-Nou.

ESTHER. Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler comme ça (*Elle bougonne, mais passe dans le réduit pour y faire le lit.*)

CECILIA, *saisissant la couverture dans laquelle a dormi Roy.* Esther !

ESTHER. Oui.

CECILIA. Regarde-moi ; tu me vois ?

ESTHER. Oui... Alors ?

CECILIA. Est-ce que je suis belle ?

ESTHER. Elle est complètement folle !

(*Un silence.*)

CECILIA. Dis-moi.

ESTHER. Qu'y a-t-il encore ?

CECILIA, *avec malignité.* Je te sens moins rétive, est-ce que je me trompe ?

ESTHER. Je ne sais plus où j'en suis !

CECILIA. Tu n'es plus fâchée ?

ESTHER. Non !

CECILIA. Tu m'aimes toujours comme ta fille ?

ESTHER, *affectant l'exaspération, mais ravie.* O-U-I !

CECILIA. Si on jasait trop, si on était forcés de quitter New City, tu nous suivrais ?

ESTHER. Tu peux être sûre que je ne te laisserais pas partir seule avec lui !

CECILIA, *avec malice.* Tu cèdes ! Je suis certaine qu'en fin de compte il te plaira. Que dit-on en ville ?

ESTHER. Que c'est une honte, qu'il a abusé de toi.

CECILIA. Tu vois comme ils se trompent.

ESTHER. Va le leur dire, c'est tout juste s'ils ne veulent pas le lyncher.

CECILIA. Le lyncher !

ESTHER. Il paraît qu'il voulait semer la révolte. C'est pour cela que l'autre a tiré. Il aurait même été en état de légitime défense, l'autre. D'ailleurs, on l'a relâché.

CECILIA. Tu ne penses pas qu'on dit ces choses-là pour l'innocenter, parce qu'il est blanc ?

ESTHER, *le mot lui échappant.* Evidemment !

CECILIA. Ah ! tu vois, tu t'es trahie.

ESTHER. Je ne sais plus ce que je dis, tant tu m'affoles.

(*Cecilia a disparu un instant dans la troisième pièce, où elle est allée ranger la couverture.*)

CECILIA, *revenant.* Mais si, tu sais ce que tu dis, seulement, tu l'aimes déjà, voilà tout.

ESTHER. Tu crois que je ne me rends pas compte que tu cherches à m'embobiner ?

CECILIA. Ma Nou-Nou est en train de céder !

ESTHER. Ne m'appelle pas comme ça !

CECILIA. Dis-moi ! Est-ce que je suis bien coiffée ?

ESTHER. *revenant, car le lit est fait.* Tu n'es pas coiffée du tout !

CECILIA. Tu ne voudrais pas me coiffer ?

ESTHER. C'est un comble ! (*Mais elle va chercher un peigne et commence à la coiffer.*) Allez, tourne la tête que je te fasse belle pour ton moricaud.

CECILIA. Tu vois : tu l'aimes déjà.

ESTHER. Je m'en voudrais !

CECILIA. Fais-moi des petites mèches sur le front. Un jour, tu m'as dit que ça m'allait bien.

ESTHER. Ecoutez-la !

CECILIA. J'aime lorsque tu protestes.

(*La porte s'ouvre. Entre Davis, qui sera suivi de Roy.*)

C'est lui ?

ESTHER. Oui.

(*Cecilia se lève.*)

CECILIA. Davis !

*Tandis qu'elle marche vers lui...*

LE RIDEAU TOMBE

# acte 3

*Un mois plus tard environ.*
*C'est la fin de l'après-midi.*

*En scène :*

*Davis qui chante en s'accompagnant à sa guitare.*

*Cecilia qui l'écoute, un livre pour aveugle ouvert sur les genoux.*

*Esther qui tricote.*

*Roy attablé devant un verre de whisky.*

DAVIS, *chantant*

La foule passe,
court dans son bruit ;
dans une impasse,
l'enfant mélancolique
rêve et sourit
aux nègres d'Amérique.

Mais Dieu créa pour tous mes frères
le paradis de nos espoirs :
une citée sur cette terre
où je suis né parmi les Noirs.

la foule écrase
le sable noir
et, dans des cases,
à l'autre bout de monde,
vivent des Noirs
rêvant de femmes blondes.

Mais il est une île lointaine
où les nègres vivent en paix ;
dans ce pays, ma mère est reine
et les Blancs n'y viendront jamais.

ESTHER. Les Blancs ! Les Noirs ! A chaque fois que tu grattes ton engin, c'est pour nous parler de ça ! (*Voyant Cecilia.*) Regardez-la, elle se pâme !

DAVIS. Ce n'est pas moi qui en parle. C'est Roy. Les paroles sont de lui.

ESTHER. Des paroles, ça ? (*Regardant Roy qui boit une gorgée de whisky.*) C'est du delirium tremens !

(*Roy s'étouffe en buvant. Cecilia et Davis sourient.*)

CECILIA, *referme son livre et se lève.* Venez, Davis.

ROY. Qu'est-ce qui vous prend ?

CECILIA. Rien ; j'ai envie d'aller me promener.

ROY. Avec Davis !

CECILIA. Oui.

ROY. Et si quelqu'un vous rencontre ?

CECILIA, *étonnée.* Il ne fait pas encore nuit ?

ROY. Non. Et puis, même la nuit, on pourrait vous voir.

CECILIA. Ah ? (*Un temps.*) Mais alors, pourquoi Davis attend la nuit pour s'en aller ?

ROY. Pour ne pas être surpris en sortant de chez vous.

CECILIA. Alors ?

ROY. Alors quoi ?

CECILIA, *logique.* Pourquoi me verrait-on, moi, et pas lui ?

ROY, *dans un soupir d'exaspération.* Oh !

DAVIS. Il ne faut pas sortir, Cecilia. Ce serait imprudent.

(*Un silence, puis.*)

ESTHER, *sur l'air que chantait Davis.* La, la, la, la, la, la, la, laire... où les nègres, la, la, en paix... (*Se reprenant, furieuse.*) Ah ! c'est malin de m'avoir mis cet air-là dans la tête !

(*Les trois autres sourient.*)

CECILIA, *comme pour narguer Roy.* J'aurais dû me douter qu'il faisait encore jour ; vous n'aviez pas dit : « Ah ! »

ROY. Ah ?

CECILIA. C'est une de vos manies. Quand vous n'y voyez plus, l'un de vous dit : « Ah ! », puis il allume la lumière. Lequel de vous deux oubliera, ce soir, que je suis aveugle ? Roy ? Davis ?

DAVIS. Vous l'avez remarqué ?

CECILIA. Je suis heureuse quand vous l'oubliez. (*Un temps.*) Vous n'êtes pas inquiet ?

DAVIS. J'ai confiance.

CECILIA. Moi aussi.

ROY, *à Esther, qui ne l'écoute pas.* Ils ont confiance ! Pour vingt dollars par semaine, il lave la vaisselle dans un restaurant du quartier noir. Il doit attendre la nuit pour lui rendre visite, au risque d'être lynché ! Ils ne sont ensemble que quelques heures chaque soir ! Mais ils ont confiance !

CECILIA. Davis est ici depuis hier. Bientôt un jour entier.

ROY. Ça arrive une fois par semaine : le jour de fermeture du restaurant. (*Il regarde sa montre.*) Le pasteur sera ici d'un moment à l'autre. Qu'allez-vous lui raconter pour le convaincre ?

CECILIA. Il est déjà convaincu : il m'a vue naître ; il m'aime ; il veut me savoir heureuse.

ROY. Pour lui, vous ne pouvez l'être que loin de Davis.

DAVIS. Qu'en sais-tu ? Tu ne le connais pas.

ROY. Il est pasteur, Davis.

DAVIS. Lorsque j'ai perdu ma mère, c'est un pasteur qui m'a recueilli. Plus tard, on m'a accusé d'avoir volé une voiture, c'est encore un pasteur qui a prouvé mon innocence. Il a obligé le coupable à se dénoncer. Aujourd'hui, ce sera un troisième pasteur qui...

ESTHER. Tes deux autres pasteurs étaient noirs.

CECILIA. Ne les écoutez pas, Davis. Nous nous aimons, nous sommes heureux, et Dieu, lui, nous a déjà donné sa bénédiction. Dans la Bible, Jésus parle de l'amour. C'est de vous qu'il parle. Si le pasteur refuse de nous unir, rien ne sera changé.

DAVIS. Nous serons dans le péché.

CECILIA. Bah ! le mariage religieux... Oh ! pardon, Davis.

ROY. Si le pasteur admet votre union, les deux tiers de New-City suivront son exemple. C'est votre seule chance. Dans les rues, on montre Davis du doigt, les enfants lui jettent des pierres...

DAVIS. Tu mens ! (*A Cecilia.*) Ne l'écoutez pas. Il y a quelques jours, nous sommes passés devant un groupe d'enfants qui jouaient aux « G. I's et aux Moujicks ». Une pierre a roulé entre nous deux, mais par maladresse de leur part.

ROY. Et ce commerçant qui a refusé de te vendre une corde pour ta guitare ?

DAVIS. Il n'en avait pas. Mais j'ai pu la remplacer ; un autre commerçant m'en a vendu une.

ROY. Un commerçant du quartier noir.

(*Un silence, puis.*)

ESTHER. « Ah ! » (*Elle se lève et va allumer la lumière.*)

(*On frappe à la porte d'entrée. La poignée s'agite, mais en vain, la serrure étant tournée. Sa guitare à la main, Davis va se cacher dans la troisième pièce, pendant qu'Esther ouvre au pasteur.*)

ESTHER. Bonjour, Révérend Pitt.

LE PASTEUR. Bonjour. Vous vous enfermez à clef, maintenant ?

ROY. Bonjour, Révérend.

CECILIA. Bonjour, Taddy.

LE PASTEUR. Bonjour, mes enfants ! (*Il examine Roy.*) Roy Martin, sans doute ?

ROY. Oui.

LE PASTEUR. On parle beaucoup de vous en ville.

ROY. Je ne suis pas de cet Etat ; un étranger fait toujours « parler ».

LE PASTEUR. Oui. (*A Cecilia.*) Et toi ? Comment vas-tu ? Tu es jolie comme la mère de Jésus vue par un peintre catholique. Je te trouve un peu maigrie, et, mon Dieu, ça ne te va pas mal du tout !... Je ne devrais pas t'adresser de compliments. Dis-moi, tu n'as pas honte d'être restée trois mois sans venir me dire bonjour !

ESTHER. Pour que vous me la débauchiez en l'emmenant au base-ball ? Merci, mieux vaut que je lui fasse la lecture.

LE PASTEUR. Cecilia au base-ball ! Mais qu'est-ce qui vous prend, vipère ?

ESTHER. Vous seriez capable de l'y emmener, pour le plaisir de lui « sermonner » le match.

LE PASTEUR. Allons bon !... Non, Cecilia, ce n'est pas pour cela, mais j'aimerais que tu fréquentes ma fille. Elle est jolie, tu sais. Vingt ans ! et une ferveur pour la danse à déshonorer son pauvre père ! Je ferme les yeux. Et puis, je dois l'avouer, je ne trouve aucun mal à son ardeur de vivre. Ce sont sans doute les conséquences d'une éducation trop prude...

ESTHER, *s'exclame.* Hein !

LE PASTEUR, *la regarde, puis continue.* ... Aujourd'hui, si j'intervenais, j'en ferais une révoltée... Elle se calmera, et je compte bien lui trouver un dompteur de mari qui... (*Mais son regard rencontre celui d'Esther.*) Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça, vieille fille ?

ESTHER. Je ne pense pas que vous ayez fait deux kilomètres à pied pour nous parler de vos projets de famille ?

LE PASTEUR. Toujours aussi aimable ! Avec un tel caractère, pas étonnant que vous n'ayez pu trouver un mari, vous !

ESTHER. L'ingrat !

LE PASTEUR. Plaît-il ?

ESTHER. Vous oubliez votre demande en mariage, lorsque j'avais l'âge de votre fille ?

LE PASTEUR. J'ai réfléchi à temps : épouser une catholique !

ESTHER. L'hérétique ! C'est moi qui ai refusé !

LE PASTEUR. Pas exactement. Si ma mémoire est bonne, ce sont vos parents. D'ailleurs, ce n'est pas l'homme qui leur déplaisait : votre père voulait que je renonce à mon sacerdoce pour tenir son magasin. Moi ! vendre des hot-dogs ! C'est bien une idée de catholique ! (*A Roy.*) Vous ne l'êtes pas au moins ?

ROY. Non. Et je ne le regretterais pas si tous les pasteurs étaient à votre image.

LE PASTEUR. Eh ! eh ! il est plutôt aimable, ce provocateur.

CECILIA. Rassuré surtout.

ESTHER. Rassuré comme l'agneau qui va tomber dans la gueule du loup !

LE PASTEUR. Vous cherchez à être banale ou irrespectueuse ?

ESTHER. Lucide.

CECILIA, *après un temps.* Vous voulez une tasse de thé, Taddy ?

LE PASTEUR. Non merci, Esther le fait trop mal.

ROY. Un verre de whisky ?

LE PASTEUR, *sur le point d'accepter.* Eh bien !... Non. Je viens d'en boire deux avec Edward King. Si vous aviez plutôt un chewing-gum.

CECILIA. Un chewing-gum ?

LE PASTEUR. Ma femme a un odorat de fox terrier.

CECILIA. Je suis désolée, mais je n'en ai pas.

(*Le pasteur interroge Roy du regard, qui répond par un geste navré.*)

LE PASTEUR. Dans ce cas, je prendrais volontiers un verre de lait. (*A Roy.*) Avec la cigarette que vous allez m'offrir, le flair de dame pastorienne sera dérouté.

(*Tandis que Roy lui offre une cigarette, Esther se lève et passe dans la cuisine.*)

ESTHER, *à part, en sortant.* De la tradition, il n'a conservé que l'hypocrisie !

LE PASTEUR. Qu'est-ce que vous marmonnez, vipère ? (*Puis après son départ.*) Quelle gaillarde ! Elle est si dévouée !

ROY. Elle fait tout pour qu'on ne s'en aperçoive pas.

LE PASTEUR. Elle a horreur de la gratitude.

CECILIA. Lorsque quelqu'un lui a fait du mal, elle dit toujours : « Pourtant, je ne lui avais rendu aucun service. »

LE PASTEUR. C'est une vraie chrétienne.

(*Entre Esther, un verre de lait à la main.*)

ESTHER, *déposant le verre devant le pasteur, sur la table.* Que Dieu le pasteurise !

LE PASTEUR. Qu'il vous absolve de votre complicité. (*Il boit une gorgée, et, dans un rictus.*) Pouah ! c'est vraiment fait pour des veaux !

ESTHER. Je pense bien, c'est du lait de chèvre.

LE PASTEUR ... ! ? (*Il tente une seconde fois l'expérience, mais ne peut retenir une grimace.*)

(*Un silence.*)

ESTHER, *pour le rompre.* Si c'est ma présence qui vous empêche d'aborder le sujet... (*Elle se lève.*)

LE PASTEUR, *catégorique.* Votre place est ici, Esther. (*Elle se rassied.*)

ROY. Je vous appelle Roy ; vous pourriez être

mon fils. Je préférerais que vous n'assistiez pas à l'entretien.

ROY, *se levant.* Comme vous voudrez.

CECILIA. Non, Roy ; ne sortez pas. Taddy, acceptez qu'il demeure auprès de nous ; il représente un peu Davis.

(*Roy interroge le pasteur, hésite.*)

Vous, en quelque sorte, c'est la ville que vous représentez à vous tout seul. Je ne comprends pas grand-chose à tout ce qui s'y passe ; aussi, j'ai un peu peur de vous.

LE PASTEUR, *gentiment.* Allons donc !

CECILIA. Restez, Roy ; j'ai besoin de votre présence.

(*Après avoir consulté le pasteur, Roy se rassied.*)

LE PASTEUR. Tu as changé, mon enfant. (*Un temps.*) Réponds-moi sans détours, comme lorsque tu étais gosse, avec cette franchise que t'a enseignée ton père. Est-il vrai qu'un Noir a dormi sous ce toit ?

CECILIA. Oui.

LE PASTEUR. Est-il vrai qu'il renouvelle ses visites ?

CECILIA. Nous voulons nous marier, c'est naturel.

LE PASTEUR. Tu t'égares, ma petite fille. Tu as une excuse : cette obscurité dans laquelle Dieu t'a fait naître, cet homme qu'il a placé sur ta route. Mais lui n'en a pas : il voit et profite de cet état de choses.

CECILIA. Nous nous aimons.

LE PASTEUR. Ce que tu prends pour de l'amour, n'est-ce pas un prétexte à fuir ta solitude ?... Je t'ai vue naître. Petite, tu jouais seule, ou en compagnie de ton père, mais jamais avec des enfants de ton âge. Ton adolescence, tu l'as passée auprès d'Esther. Depuis longtemps, tu éprouves un désir d'évasion. Ce Noir est arrivé dans ta vie comme un héros de roman. Il est tenu à l'écart d'un monde où toi-même n'as pas ta place. C'est cela qui vous rapproche. L'amour ne peut pas naître aussi simplement d'un accident dû au hasard.

CECILIA. N'est-ce pas ce même hasard que vous appelez parfois Providence ?

LE PASTEUR. Non, Cecilia : l'amour... c'est un choix. Même l'amour divin se choisit. C'est pourquoi il y a tant de religions à travers le monde.

ESTHER. Comme si les Bouddhistes avaient choisi leur petit bonhomme ventripotent !

LE PASTEUR. Esther !

ESTHER. Eh bien ! quoi ? S'ils sont bouddhistes, c'est parce que leurs parents étaient bouddhistes, non parce qu'ils préfèrent un Bouddha à Jésus-Christ.

(*Un échange de regards entre le pasteur et Esther.*)

LE PASTEUR, *à Cecilia.* Le Seigneur ne nous a point donné la vie pour que nous la transformions en aventure ! il évalue notre foi à la résistance que nous opposons à la tentation. Y succomber, c'est justifier le remords. Et le remords te déchirera bientôt si tu revois Davis.

CECILIA, *bouleversée.* Vous voulez que je ne le revoie plus ? (*Un silence.*) Vous aviez raison, Roy. Et toi aussi, Esther : j'étais inconsciente... (*Se reprenant.*) Révérend Pitt, ce n'est pas possible, vous ne pouvez pas me demander ça. Lorsque vous connaîtrez Davis, lorsque vous le découvrirez, vous serez convaincu... Vous m'aimez ?

LE PASTEUR. Mon devoir n'en est que plus pénible.

CECILIA. Rencontrez-le.

LE PASTEUR. Je n'ai pas à le rencontrer. Pas plus que je n'ai le droit de bénir une telle union.

CECILIA. Aucune loi ne vous l'interdit, je me suis renseignée.

LE PASTEUR. Dans notre Etat, aucune en effet. Mais ce mariage serait considéré comme nul dans beaucoup d'autres. Au Mississipi, un Blanc et une Noire unis par les liens du mariage ont été jetés en prison. L'époux y est resté un an. Et c'était un Blanc !... Ma petite Cecilia, il faut m'écouter, comme tu obéirais à ton père, s'il vivait encore. Ce Noir doit quitter la ville.

CECILIA. Vous voulez que Davis quitte New-City ?

LE PASTEUR. Pour éviter toute intervention, je suis venu te demander de le convaincre toi-même.

CECILIA, *déçue.* J'étais si sûre de vous...

(*Le pasteur a un geste de tendresse à son égard.*)

Ce n'est pas possible ? Vous n'avez pas le droit de refuser. Roy m'a dit que des Blancs partageaient... la vie de leurs servantes noires. Certaines leur donnent des enfants. Et cela existe dans votre Mississipi plus que partout ailleurs.

LE PASTEUR. On tolère ces sangs mêlés. Mais à deux conditions : primo, que les enfants naissent de l'union d'hommes blancs et de femmes noires. Secundo, qu'ils soient conçu en dehors du mariage.

CECILIA. EN DEHORS DU MARIAGE !!! Et vous approuvez ?

LE PASTEUR. Non, bien sûr.

ROY. Mais vous fermez les yeux. Tout le monde ferme les yeux. Bouches cousues sur ces petits bâtards qui naissent sans père, d'une mère qui, la plupart du temps, n'était même pas consentante !

LE PASTEUR. Ne vous emportez pas.

CECILIA. Ce n'est pas possible, vous ne pouvez pas refuser de le voir. Esther était comme vous, le premier jour ; aujourd'hui, elle le considère comme son fils. Rencontrez-le, Taddy.

LE PASTEUR. Je ne peux pas.

CECILIA. Bien. Mais Dieu m'est témoin que, si nous vivons dans le péché, nous n'en serons pas responsables. Je donnerai à Davis des enfants naturels.

LE PASTEUR. Ils appartiendraient à la caste noire !

CECILIA. Et quel bonheur de les protéger contre tous ! Votre refus rend mon amour beaucoup plus grand. Je suis heureuse, Révérend. (*Et elle sort pour aller rejoindre Davis dans la chambre de son père.*)

LE PASTEUR. J'aurais préféré des larmes.

ESTHER. Comme vous la connaissez mal ! Si vous saviez tout ce que lui apporte Davis... Lorsqu'elle était petite, vous la rencontriez trois ou quatre fois par mois, et, depuis, une dizaine de fois par an. Mais vous n'avez jamais vécu avec elle. Vous ne savez pas ce qu'est une jeune femme isolée du reste du monde. Vous ne savez pas ce que c'est que d'écouter vivre les autres, en se demandant pourquoi on a tout juste le droit de les entendre vivre. Tout à l'heure, vous envisagiez une amitié entre votre fille et Cécilia. Laissez-moi vous répondre que c'est une folie. Cecilia n'a pas besoin de savoir que votre fille respire la joie de vivre ; elle a besoin de moi parce que je suis un peu comme Roy : quand je donne quelque chose, ce n'est pas pour faire la charité, mais parce que j'ai trop de pudeur pour en profiter moi-même ou pour être moi-même heureuse, parce que rien ne me convient mieux que le bonheur des autres. Elle a besoin de Davis, parce que l'amour qu'il lui donne n'est pas inspiré par la pitié, parce que Davis est le seul homme au monde qui puisse lui « prendre » quelque chose. Je suis chrétienne et vieille fille. La seconde chose étant la conséquence de la première, d'ailleurs. Et savez-vous pourquoi ? Parce que l'amour que m'a enseigné la Bible, je

n'ai jamais su le reconnaître en aucun homme. Vous êtes père de famille et chrétien mais vous remplissez ces deux fonctions en uniforme. Retirez-vous seulement votre faux-col pour...

LE PASTEUR. Esther !

ROY. Etes-vous bien sûr de représenter Dieu ? Etes-vous bien sûr de ne pas être l'émissaire d'une ville qui impose la ségrégation sous la menace du scandale, de la polémique et peut-être même du crime ? Etes-vous bien sûr de ne pas céder au chantage, sous prétexte qu'ils sont quinze mille contre deux ?

LE PASTEUR. Je pense au père de Cecilia. C'était mon ami. Je doute qu'il ait un jour envisagé que ses petits-enfants puissent être recensés comme nègres !

*(On frappe à la porte, timidement. Quelques secondes plus tard, on frappe à nouveau.)*

ESTHER. Qu'est-ce que c'est ?

UNE VOIX, *off*. Je viens chercher Davis Cotton.

LE PASTEUR. Il n'est pas ici ; il travaille !

LA VOIX. Je suis passé au restaurant où il est employé ; c'était fermé.

*(Un silence.)*

ESTHER. Il va venir. Vous pouvez entrer et l'attendre.

LE PASTEUR, *à Esther*. Il va venir !

ESTHER, *à la voix*. Eh bien ! entrez !

LA VOIX. Je peux l'attendre dehors.

*(Esther se lève et ouvre la porte. Sur le seuil, apparaît un pasteur noir.)*

LE PASTEUR BLANC. Pensez-vous que votre place soit ici ?

LE PASTEUR NOIR, *gêné, prêt à sortir*. Mais...

LE PASTEUR BLANC, *à Esther*. Quel est votre but ?

ESTHER, *désignant le pasteur noir*. Leur dernière chance. *(Et au pasteur noir lui-même.)* Acceptez-vous de marier Davis à ma petite Cecilia ?

LE PASTEUR BLANC. Esther ! *(Puis, un silence.)* Vous qui avez fondé vos propres églises, y accueillerez-vous une Blanche ?

LE PASTEUR NOIR. Nous avons fondé nos propres églises pour ne plus être parqués dans les tribunes des vôtres, à l'écart des Blancs.

LE PASTEUR BLANC. On est aussi près de Dieu du haut d'une tribune que dans une foule de pèlerins. Vous faites preuve d'une vanité incompatible avec votre mission.

LE PASTEUR NOIR. Ce n'est pas ma vanité qui est atteinte, mais l'orgueil de ma foi. Si nos églises sont ouvertes aux prédicateurs blancs, c'est précisément pour ne pas blesser, à travers eux, le Seigneur qu'ils représentent.

LE PASTEUR BLANC. Vous vous permettez d'interpréter des décisions prises par le Concil Fédéral des Egilses du Christ ?

LE PASTEUR NOIR. Je n'oublie pas que l'Eglise a attendu le dix-huitième siècle pour ne plus considérer l'esclavage comme un avantage économique.

LE PASTEUR BLANC. Vous blasphémez !

ESTHER, *ouvrant la troisième porte, au pasteur noir*. Bénissez leur mariage.

*(Entrent Cecilia et Davis.)*

LE PASTEUR BLANC, *désignant Davis*. Il était ici ! ! !

LE PASTEUR NOIR, *attirant Davis*. Suis-moi, Davis.

CECILIA, *à l'intention du pasteur noir*. Vous êtes noir, Monsieur ?

DAVIS. C'est le pasteur du quartier noir.

CECILIA. Vous voulez bien nous marier ?

DAVIS. Le pasteur blanc refuse, mais vous, Révérend, vous savez qu'il se trompe. Nous nous aimons.

*(Un silence.)*

LE PASTEUR NOIR. Le pasteur blanc a raison. Suis-moi, Davis. Ta place n'est pas ici.

CECILIA. Que dites-vous ?

LE PASTEUR NOIR. Suis-moi.

DAVIS. Révérend...

CECILIA. Mais...

LE PASTEUR NOIR. Il ne doit pas rester ici, Mademoiselle.

DAVIS. Révérend !

LE PASTEUR NOIR. Elle est blanche.

DAVIS. Nous nous aimons.

LE PASTEUR NOIR. Tu n'as pas le droit, Davis.

*(Esther prend Cecilia dans ses bras.)*

Ton bonheur se trouve parmi nous, et non dans la société blanche. Sais-tu ce qui se passe à New-City, depuis que tu as dormi sous ce toit ? A l'entrée de la ville, un Noir conduisait sa voiture à 25 miles à l'heure. Il a passé un carrefour où il avait priorité. Un Blanc ivre-mort qui roulait, lui à plus de 60 miles, l'a embouti. Il était dans son tort, mais on a dit que le Noir voulait passer le premier pour narguer le Blanc, et on l'a jeté en prison. Il te le doit en partie, Davis. Deux jeunes filles blanches — si l'on peut appeler ça des jeunes filles — ont fait le pari d'appartenir à un Noir. Elles y sont parvenues, et, l'affaire ayant été dévoilée, pour leur défense, elles ont prétendu avoir été les victimes d'un viol. Deux Noirs ont été lynchés. L'un a été pendu. L'autre attend dans une cellule, d'être jugé. Tu es un peu responsable, Davis...

CECILIA, *à Davis*. Ne l'écoutez pas.

LE PASTEUR NOIR. Suis-moi.

CECILIA. Non, Révérend ; vous êtes trop lâche.

LE PASTEUR BLANC. Cecilia ! Tu parles à un clergyman !

LE PASTEUR NOIR. Tu n'as pas le droit, Davis. Pense à tes frères. Nos meurtriers seraient acquittés en justice, portés en triomphe. Des dizaines et des dizaines d'années de patience ont fait que ça va un peu mieux pour nous. Tu n'as pas le droit d'être un obstacle à nos efforts.

DAVIS. Je ne vous suivrai pas, Révérend.

LE PASTEUR NOIR. J'ai à te parler seul à seul.

DAVIS. Non, Révédend.

LE PASTEUR NOIR. Je ne veux pas te dire devant eux pourquoi je suis venu. *(Un silence.)* Davis, les Blancs ont organisé des battues pour te retrouver. Si tu tombes entre leurs mains, ils te lyncheront, t'arroseront d'essence et te brûleront vif.

CECILIA. Davis !

*(Mais Esther la retient.)*

LE PASTEUR NOIR. Un mandat d'arrêt a été lancé contre toi. La police aussi te recherche.

CECILIA. Ce n'est pas vrai ?

LE PASTEUR NOIR. Tu dois te constituer prisonnier. En prison, tu seras à l'abri.

CECILIA. Il ne sortira pas !

LE PASTEUR NOIR. La plainte de Sidney Brook a été retenue. On a établi qu'il se trouvait en état de légitime défense.

CECILIA. Mais c'est faux ! ! !

ESTHER. Tout le monde sait que Sidney Brook est un ivrogne et une brute. *(Au pasteur blanc.)* Vous le savez aussi, Révérend Pitt.

LE PASTEUR BLANC. Oui, je le sais.

ROY, *toujours au pasteur blanc.* Vous pensez sincèrement que cet individu était en état de légitime défense ?

LE PASTEUR BLANC. Non, Roy, je pense que Davis est innocent.

ROY. Mais ces hommes vous font peur avec leurs bidons d'essence ? Comme à lui. (*Il a désigné le pasteur noir.*)

LE PASTEUR NOIR. Il faut me suivre chez le juge, Davis. Des policiers sont dissimulés tout au long de la route. Ils nous escorteront.

DAVIS. Je dois y aller, Cecilia.

CECILIA. Non !...

(*Mais on frappe à la porte, qui s'ouvre aussitôt, pour être franchie par un homme élégant, d'une trentaine d'années dont le revers de la veste est décorée : John Smith.*)

SMITH. Hello !

CECILIA. Qui êtes-vous ? Que lui voulez-vous ?

SMITH. Aucun mal, soyez-en convaincue. Permettez-moi de me présenter : John Smith, président de la « Ligue pour l'Avancement des Gens de Couleur ».

ROY, *spontanément.* Emu d'avoir l'occasion de vous féliciter. Je m'appelle Roy Martin.

SMITH, *lui serrant la main.* L'ami de Davis Cotton ? Toute ma sympathie, Monsieur. (*Puis serrant celle de Davis.*) Acceptez-vous que je vous assiste au procès ? (*Un silence.*) Oui, je suis également avocat.

CECILIA. Quel est cet homme ?

ROY. Soyez rassurée, Cecilia ; M. Smith peut nous être d'un grand secours. Sa ligue est importante.

SMITH, *prenant la main de Cecilia.* Elle est tout entière au service de votre cause, miss Gray.

CECILIA. Mais vous connaissez mon nom. Vous connaissez tout le monde.

SMITH. C'est le dossier que je connais Miss Gray. Je suis arrivé avant-hier par avion, pour attendre sur place les résultats de l'enquête. Je les déplore, hélas ! mais je me charge de démontrer l'innocence de Davis Cotton, que je considère déjà comme votre fiancé. (*A Davis.*) Vous ne m'avez pas répondu : acceptez-vous que j'assure votre défense ?

ROY. Toute la ligue est pour toi. Des milliers de gens, Davis !

DAVIS. Je vous remercie, Monsieur.

SMITH. Je vous conduirai donc chez le juge dans ma voiture personnelle.

CECILIA. Je ne veux pas qu'il se rende !

SMITH. Avec moi, il ne courra aucun danger.

CECILIA. Je ne veux pas.

SMITH. Il sera bientôt libre, je vous le promets.

CECILIA. Quinze bûcherons ont vu Sidney Brook sortir son revolver et tirer sans raison. Ils pourraient tous jurer sur la tête de leurs enfants que Davis est innocent !

SMITH. Ce sont des bûcherons. Ils appartiennent à une profession mal rétribuée. C'est souvent au bas de l'échelle qu'on trouve les plus racistes. Ils n'ont guère que les Noirs pour prétendre à une supériorité sociale. Mais nous triompherons. Toute cette histoire doit son retentissement aux élections qui approchent. Nous présentons un candidat noir dans cet Etat. Sans vous en rendre compte, vous avez semé le trouble chez nos adversaires et travaillé contre eux. Cela ils ne peuvent pas vous le pardonner.

CECILIA. Les pasteurs se taisent. La lâcheté de ces bûcherons ne les révolte pas ?

SMITH, *ironique.* Tiens, tiens, nos deux docteurs seraient contre ? Je croyais que leur présence...

CECILIA. Ils refusent de nous marier.

SMITH. Pourquoi ? (*Aux deux pasteurs, désignant Cecilia et Davis.*) Ah ! parce qu'ils n'ont pas la peau de la même couleur, tous les deux. Mais vous non plus ! Seulement, si vous vous regardez en chiens de faïence, eux, ils s'aiment. Voyons, votre attitude est contraire aux paroles d'amour de l'Evangile ! Allez donc demander au bon Dieu ce qu'il en pense...

LE PASTEUR BLANC. Oh ! bien sûr, il est facile...

SMITH. ... de consulter le bon Dieu ? Pas si facile que ça ! (*A Cecilia.*) Soyez patiente Miss Gray. Davis vous épousera. La ligue vous en sera éternellement reconnaissante, car elle n'ignore pas la portée de votre geste. Soyez courageuse. (*A Davis.*) Suivez-moi. Et vous aussi, monsieur Martin, nous aurons besoin de votre témoignage.

(*Ils sortent tous trois, suivis d'Esther et de Cecilia, tandis que...*

LE RIDEAU TOMBE

*... sur les deux pasteurs, qui, chacun à un bout de la pièce, se regardent étrangement, médusés, interdits et penauds.*)

# acte 4

*Trois mois plus tard, aux premiers jours de l'été. Il fait nuit.*

*Seule en scène, Cecilia est assise dans le fauteuil. Venant de la cuisine, entre Esther, une tasse de thé à la main.*

ESTHER. Prends une tasse de thé.

CECILIA. Non. merci.

ESTHER, *plaçant la tasse dans les mains de Cecilia.* Ça te fera patienter.

*(Court silence.)*

CECILIA. Quelle heure est-il ?

ESTHER. Neuf heures et demie.

CECILIA. Le procès devait se terminer vers six heures du soir. C'est mauvais signe.

ESTHER. Mais non.

*(Court silence.)*

CECILIA. Tu as confiance en Smith, toi ?

ESTHER. C'est un des plus grands avocats des Etats-Unis.

CECILIA. Il m'avait promis que Davis serait en liberté conditionnelle huit jours après son arrestation, et il est en prison depuis trois mois. Il y sera resté jusqu'au procès.

ESTHER. Smith t'a expliqué que c'était préférable ainsi.

CECILIA. Pour éviter des troubles et des protestations, c'est bien ce qui m'inquiète. Si Davis est acquitté aujourd'hui, Brook et les autres vont descendre dans la rue.

ESTHER. La police les fera taire.

CECILIA. Elle est avec eux.

ESTHER. Si Davis est acquitté, elle sera pour nous.

*(Cecilia finit de boire son thé.)*

CECILIA. Téléphone au tribunal.

ESTHER. Nous avons appelé il y a moins d'un quart d'heure.

CECILIA. Ça ne fait rien, rappelle.

*(Esther compose le numéro, puis.)*

ESTHER, *dans l'appareil.* Allô ! La loge du concierge, je vous prie. (*Un temps.*) Allô ! Bonjour, Monsieur. C'est encore moi : Esther Jones. (*Un silence. Cecilia a pris l'écouteur.*) ... Ils ne délibèrent pas encore ! Mais que font-ils ? (*Autre silence.*) Bon. merci. (*Elle raccroche. A Cecilia.*) Tu as entendu : Smith plaide encore.

CECILIA. Depuis quatre heures de l'après-midi !

*(Off, une voiture dont le ronflement du moteur se rapproche.)*

CECILIA. Regarde ! Vite ! Dis-moi qui c'est.

*(Esther va à la fenêtre. Off, coups de freins, puis trois claquements de portes successifs.)*

ESTHER. Roy avec trois hommes.

CECILIA. Roy est là ? Il n'a pas attendu la fin du procès ! Mais qu'il vienne ! Qu'attend-il pour entrer ?

ESTHER. Le voilà.

*(On frappe à la porte et, aussitôt, entre Roy.)*

CECILIA. Vous l'avez abandonné !

ROY. Cecilia !

CECILIA. Vous êtes parti avant de connaître le résultat !

ROY, *prenant Cecilia dans ses bras.* Il est sauvé, ma petite Cecilia. Sauvé ! Smith est extraordinaire. Il plaide encore.

CECILIA. Vous ne l'avez pas attendu !

ROY. Les policiers m'ont demandé de quitter le tribunal. Ils craignaient...

CECILIA. Que craignaient-ils ?

ROY. Ils ont jugé préférable que nous ne sortions pas ensemble : dehors, six ou sept mille badauds attendent.

CECILIA. Vous appelez ça des badauds ?

ROY. C'est gagné, Cecilia. Smith m'a assuré du succès. Sinon, je serais resté auprès de Davis, vous le savez parfaitement.

CECILIA. Mais lui, il est seul.

ROY. Cecilia, l'angoisse vous rend nerveuse ; calmez-vous. Ecoutez-moi : Smith a pris l'un après l'autre, tous les arguments de l'accusation et les a réfutés. Plusieurs fois, on a failli l'applaudir. Si vous aviez entendu les remous dans la salle, Brook pris en flagrant déli de mensonge, le tribunal rejetant les objections du procureur, vous seriez certaine du succès. Ça se sent, un homme qui gagne. J'ai quitté le tribunal après une suspension d'audience ; dans les couloirs, chacun interprétait les faits à sa manière, mais tous admettaient l'innocence de Davis.

CECILIA. Dehors, ils n'ont pas entendu Smith.

ROY. Ce n'est pas dehors qu'on juge Davis. Quant aux magistrats, ils sont convaincus. Tenez, la presse elle-même est pour nous : je suis revenu avec trois cinéastes de la Télévision. En ce moment, ils filment la maison, avant de vous interviewer.

CECILIA. Il n'en est pas question.

ROY. Mais c'est très important pour Davis.

CECILIA. Pour Davis ou pour vous ?

*(Roy sort, profondément affecté par la réflexion de Cecilia. Il laisse la porte ouverte derrière lui.)*

UNE VOIX, *off.* C'est stupide !

UNE AUTRE VOIX. Nous luttons pour sa liberté.

VOIX DE ROY. Revenez plus tard.

*(Les voix s'éloignent.)*

LA PREMIÈRE VOIX. C'est toujours la même chose.

LA DEUXIÈME VOIX. Pourtant ça ne peut que leur rendre service !

*(Roy rentre et referme la porte derrière lui. Un silence.)*

*(Off, trois claquements de portes successifs, puis démarrage de moteur et bruit de la voiture qui s'éloigne.)*

CECILIA, *comme le silence se prolonge.* Eh bien ! Roy, je vous écoute.

ROY. Ça a été sensationnel ! Quand je suis arrivé, je suis tombé sur un mur de journalistes. Ils étaient venus de tous les Etats. Même la presse de New-

York était présente. Ils m'on photographié, interviewé...

(*Une expression de Cecilia l'interrompt.*)

Dans la salle, c'était autre chose : Smith était seul contre tous. Pas un Noir...

CECILIA. Et Davis ?

ROY. Davis ? Mais tous les regards étaient sur lui. Le procureur raisonnait contre toute logique. Il parlait des Noirs comme du fléau qui menace notre civilisation. Il a dit à Smith que si nos ancêtres l'entendaient, ils se retourneraient dans leurs tombes. Smith a répondu du tac au tac. Il a donné au procureur une belle leçon d'histoire, en lui rappelant : d'abord, que les véritables ancêtres de notre pays étaient les Peaux-Rouges ; ensuite, qu'ils n'avaient pas de tombes parce que nous n'avions pas pris le soin de les enterrer. Il a provoqué quelques rires. Et, se retournant vers la salle, il a conclu par quatre vers de la poétesse noire Phyllis Wheatley qui décrivent un coucher de soleil sur la haine des hommes.

CECILIA. Parlez un peu moins de Smith. Davis est en prison depuis la fin de l'hiver. Je ne l'ai pas rencontré depuis trois mois. On le juge, aujourd'hui ; j'aimerais savoir ce qu'on lui fait.

ROY. Mais Smith l'a sauvé ! Il a ridiculisé ses accusateurs. Il a raconté l'histoire de ce cimetière de New-York : un cimetière pour chiens, où l'on refuse d'enterrer les bêtes appartenant à des Noirs. (*Il éclate de rire. Comme Cecilia et Esther demeurent impassibles, il se reprend.*) Vous ne trouvez pas cela drôle ? C'est bon pour l'accusé de détendre le tribunal !

ESTHER, *sortant.* Il a attrapé la « Smissite » !

ROY. Pourquoi est-elle désagréable avec moi ?

CECILIA. Vous ne vous en doutez pas un peu ? Vous ne croyez pas que, comme moi, elle a attendu que vous parliez de Davis ?

ROY. Je ne pense qu'à lui.

CECILIA. Vous avez changé, Roy. Le premier soir, vous parliez de Davis avec une telle affection que je l'ai aimé avant même d'entendre sa voix. Chacun de vos gestes, chacune de vos pensées le protégeait. Aujourd'hui, vous participez à des conférences, vous accordez des interviews. Vous ne vivez que pour cela depuis trois mois. C'est sans doute devenu insuffisant : je viens d'apprendre que vous allez écrire une série d'articles intitulé : « Mon Ami, le Noir. »

ROY. Je ne veux rien négliger de ce qui peut être utile à sa défense.

CECILIA. Ou à votre réussite ?

ROY. Ma réussite ? J'ai sur moi une lettre de Davis dans laquelle il me demande lui-même de rédiger ces articles.

CECILIA. Vous savez très bien qui lui a dicté cette lettre, qui a eu l'initiative de ces articles.

ROY. La mission est grande, Cecilia ; elle s'étend à tous les Noirs de notre Etat. Ce genre de propagande est indispensable à la cause que nous défendons.

CECILIA. Roy, je vous en prie, ne me parlez plus de cette cause qui me rappelle que Davis est infirme, lui aussi ! Je croyais que c'était lui, non pas elle, que vous défendiez. Je ne veux plus entendre parler de mission ou de Noirs ! Je les déteste tous ! autant que les Blancs ! Je ne veux plus que Davis soit l'arme des uns et la cible des autres. Ma patience est à bout. Jusqu'à présent, j'ai ménagé Smith, parce que je n'avais pas le choix, parce que tous sont contre Davis ; parce qu'à cette minute même, il est peut-être condamné... Mais je n'en peux plus. Cet avocat lui a tout arraché, même son seul ami.

ROY. Smith a tout de même le courage de défendre un nègre.

CECILIA. Un nègre ! Vous parlez maintenant comme nos adversaires.

ROY. J'ai entendu ce mot toute la journée. Et puis, je ne sais plus ce que je dis ; vous me mettez hors de moi.

CECILIA. Je redoute en vous l'apôtre de Smith. Vous trouvez du plaisir à discuter avec cet avocat. Tout à l'heure, vous étiez gai en revenant du tribunal. Mais, pendant ce temps-là, Davis, lui, risque sa liberté.

ROY. Non, Cecilia ; il a payé, de trois mois de prison, le droit de devenir un homme comme les autres, d'être heureux et de vous rendre heureuse.

CECILIA. Ils étaient six ou sept mille devant le tribunal, dites-vous ? Je ne sais pas ce que représentent six ou sept mille personnes. Mais je sais pourquoi ils se sont dérangés. (*Très éprouvée.*) Moi aussi, je l'abandonne. J'aurais dû descendre à New-City, parler à cette foule, le protéger contre elle... Je l'aime, Roy. Pour Smith, il n'est qu'un client. Je ne voudrais pas que, pour vous aussi, il devienne quelque chose comme ça. (*Gentiment.*) Je ne suis plus jalouse : il a tellement besoin de votre affection.

(*La porte s'ouvre. Entre Smith.*)

CECILIA, *profondément déçue.* Ce n'est pas lui.

ROY. C'est monsieur Smith.

CECILIA. Et Davis ?

SMITH, *réellement fatigué, mais affectant le plus grand épuisement, s'effondre dans le fauteuil.* Sauvé !

CECILIA. Il est acquitté ?

SMITH. Pas exactement : deux ans avec sursis ; il est libre.

CECILIA. Mais où est-il ?

SMITH. Au tribunal. On attend que la foule se disperse pour le laisser sortir.

(*Entre Esther.*)

ESTHER. Alors ?

SMITH. Libre.

CECILIA. Vous me cachez quelque chose, monsieur Smith.

SMITH. Mais non, la foule dispersée, des policiers l'escorteront jusqu'ici. Mais il faut être patiente : il arrivera sans doute très tard dans la nuit.

CECILIA. Je ne pourrai pas attendre. Descendons en ville.

ROY. Si la foule nous voit ensemble...

ESTHER. Roy a raison. Après trois mois, tu peux bien encore patienter quelques heures.

CECILIA. Mais tu ne comprends pas : il a tout de même été condamné.

(*Esther interroge Smith.*)

SMITH. Oui, deux ans avec sursis.

ESTHER. Il est libre, c'est le principal. Je vais te faire belle pour son retour. (*Elle la prend par la main.*) Suis-moi.

(*Elles sortent toutes deux par la troisième porte.*)

SMITH. Dans le fond, elle est heureuse. Moi aussi, je l'avoue.

ROY, *sceptique.* Oui.

SMITH. Vous avez l'air soucieux ?

ROY. Non.

SMITH. Enfin, Martin, deux ans avec sursis, c'est un triomphe incontestable ! Mieux encore, c'est une arme.

ROY. Une arme ?



*suite page 23* →

# ACTUALITÉ THÉATRALE

DANS UN DECOR GENTIMENT MODERN'STYLE DE LEONOR FINI, YVONNE GAUDEAU INCARNE UNE « PARISIENNE » TELLE QU'HENRY BECQUE L'AURAIT SUREMENT RÊVÉE. GEORGES DESCRIERES ET FRANÇOIS CHAUMETTE SONT SES DEUX PARTENAIRES EGALEMENT AIMANTS ET, EGALEMENT DUPES (COMEDIE-FRANÇAISE)



## "LA PARISIENNE" à la Comédie Française

*La Parisienne* est à l'affiche de la Comédie-Française dans une présentation nouvelle de Raymond Gérome, dont ce sont les débuts de metteur en scène dans un théâtre national. Cette reprise — la huitième, salle Richelieu, depuis 1890 — classe définitivement la pièce d'Henry Becque parmi les ouvrages classiques de notre temps. Et pourtant, à l'époque de sa création, que de cris indignés, que de protestations vertueuses et scandalisées cette comédie... parisienne n'a-t-elle pas provoqués ? Ce fut un épisode de plus du conflit permanent qui oppose le talent à la bêtise, l'esprit novateur au conformisme rétrograde. Molière en fut victime avant-hier, Becque hier... Il en est de même aujourd'hui.

L'on aurait tort, cependant, de ne considérer *La Parisienne* que sous l'angle d'une pièce de boulevard réussie et qui a fini par s'imposer. En réalité, sous l'intrigue de boudoir — les préoccupations et les roueries de Clotilde du Mesnil ne dépassent guère celles des héroïnes d'Alfred Capus ou d'Henri Lavedan — c'est le tableau impitoyable, âpre, désanchanté, d'une certaine société, qui se dessine sous nos yeux. Sous leur apparente futilité, leur savoir-vivre de bonne compagnie, les personnages de Becque sont les protagonistes ridicules et poignants d'un drame qu'ils ne soupçonnent pas et qui est celui de leur propre milieu, de leur seule raison de vivre. C'est pourquoi l'on peut, en 1960, jouer encore *La Parisienne,* alors que les héroïnes d'Alfred Capus et d'Henri Lavedan dorment d'un sommeil éternel que personne, désormais, ne songerait à troubler.

Pour cette huitième reprise, la Comédie-Française a fort bien fait les choses. La représentation qu'elle donne, en ce moment du chef-d'œuvre de Becque (avec *Les Corbeaux*) est, en tous points, remarquable. Il est impossible de déployer plus de séduction et d'autorité à la fois, de candeur et de cynisme qu'Yvonne Gaudeau, dans le rôle de Clotilde. Entre ses trois partenaires volontairement falots (l'amant inquiet, le mari satisfait et « l'ami » utilitaire) mais supérieurement campés par Georges Descrières, François Chaumette et Jacques Toja, elle conduit son jeu de cache-cache d'une main de maîtresse... femme. Les décors et costumes de Leonor Fini sont spirituels et désuets à souhait. Quant à la mise en scène de Raymond Gérome elle s'efface efficacement devant la pièce. Ce qui est, en définitive, la meilleure façon de la servir. Voilà une réalisation de *La Parisienne* comme on n'en peut voir qu'à Paris !

« LES TROIS SŒURS » DE TCHEKHOV, REVIVENT INTENSEMENT SUR LA SCENE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE. SOUS LES TRAITS DE MADELEINE MARION, NELLY BORGEAUD ET NATHALIE NERVAL (DE G. A DR.) DANS LA REALISATION DE SACHA PITOEFF.



## "LES NOMS DU POUVOIR" au Théâtre du Tertre

La pièce polonaise, *Les Noms du pouvoir,* de Jerzy Broszkiewicz, n'a pas encore, l'on s'en doute la qualité de Tchékhov ou de Becque. Il n'en faut pas moins féliciter le Théâtre du Tertre de nous l'avoir fait connaître. A travers l'inexpérience de l'auteur — et de certains de ses interprètes — l'on décèle un authentique tempérament d'écrivain de théâtre ainsi qu'une incontestable personnalité.

Cette pièce à thèse, en forme de tryptique, nous transporte, d'acte en acte, de la Rome républicaine à l'Espagne de Philippe II, puis à celle de nos jours. Chaque fois, au nom de la raison d'Etat et des « noms du pouvoir » la liberté se trouve baillonnée et bafouée. Les exemples pourraient se multiplier à l'infini. Contentons-nous de ceux que nous propose un auteur qui ne se défend pas d'être engagé.

D'une troupe trop inégale, le metteur en scène Pierre Arnaudeau s'est évertué à tirer le meilleur parti possible. Il y est parvenu, quelquefois.

## "LES TROIS SŒURS" à l'Alliance Française

DEUX VISIONS DE L'ESPAGNE : CELLE DE PHILIPPE II ET CELLE D'AUJOURD'HUI, TELLES QUE L'AUTEUR POLONAIS, JERZY BROSZKIEWICZ, NOUS LES PROPOSE DANS SA PIECE A THESE, « LES NOMS DU POUVOIR », AU THEATRE DU TERTRE, AVEC UNE BONNE VOLONTE EVIDENTE ET DES QUALITES CERTAINES





Autre classique des temps modernes: *Les Trois Sœurs*, d'Anton Tchékhov. (« *Avant-Scène* » *n°* 100, *épuisé*) Apanage de la famille Pitoëff, la pièce fut révélée au public français, dès 1929, par Georges et Ludmilla, qui en avaient écrit eux-mêmes la version dans notre langue. Fidèle à la tradition paternelle, Sacha Pitoeff l'avait ressuscitée, voici cinq ans, pour une série limitée de représentations dans le cadre des « mardis de l'Œuvre ». Ce fut une nouvelle révélation.

Voici, maintenant, *Les Trois Sœurs* en spectacle régulier sur la scène de l'Alliance Française. Elles y sont, elles doivent y être pour longtemps. Parce que, tout simplement, le spectacle est de ceux qu'il faut avoir vus.

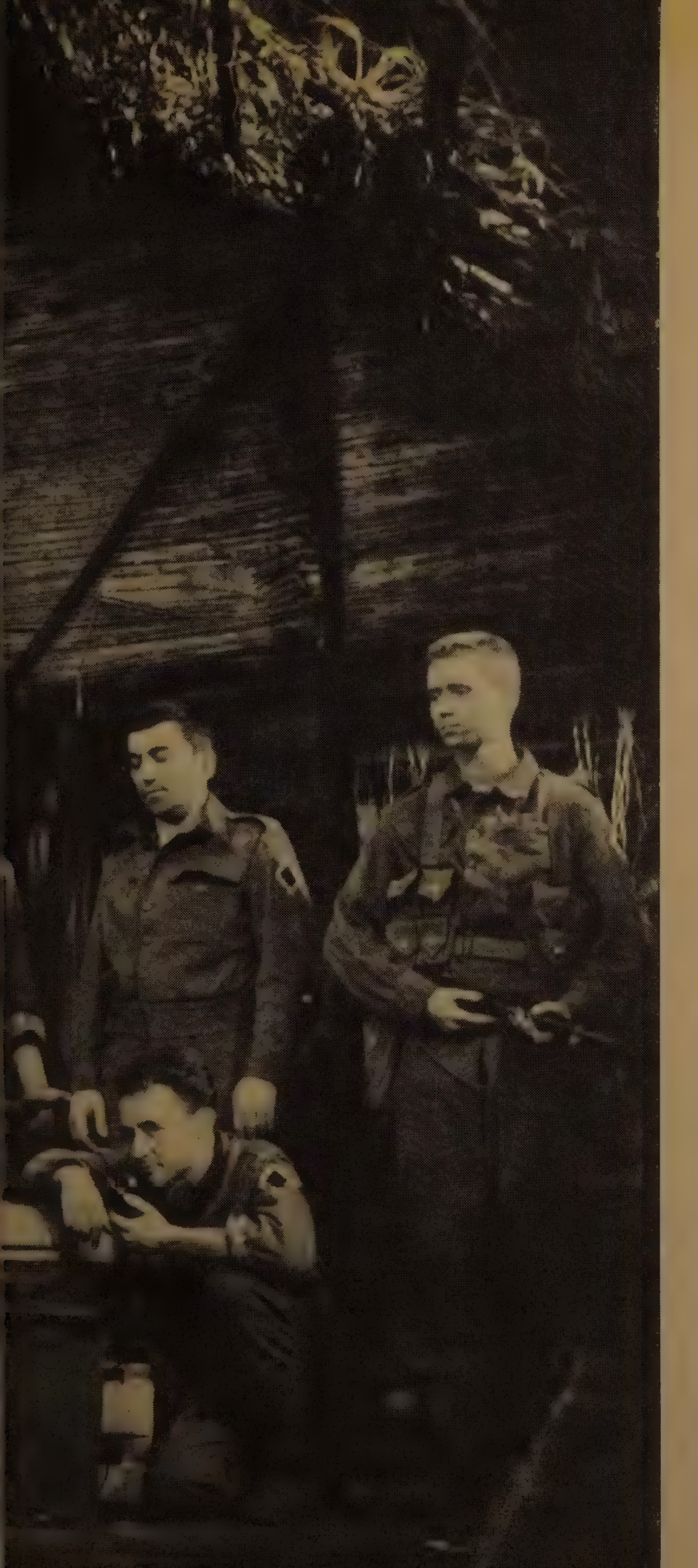
De ceux qu'il faut revoir. Pour la pièce d'abord. Pour la façon dont elle est présentée par la Compagnie Sacha Pitoeff, également.

Dans une petite ville de province, en Russie, trois sœurs — une jeune fille, une vieille fille, une mal mariée — rêvent d'un voyage à Moscou. Ce Moscou fabuleux qui hante leurs souvenirs de petites filles. Leur père, un général, est mort voici un an. Leur maison continue, cependant, à être le lieu de réunion et le pôle d'attraction des officiers de la garnison. Les années passent et le voyage à Moscou ne se réalise jamais. La vieille fille vieillira, anéantie dans son travail de directrice d'école ; la jeune ne se mariera pas ; la mal mariée, après une flambée sentimentale pour un autre, restera auprès de son mari, triste cuistre de sous-préfecture. Aussi, lorsqu'à la fin de la pièce, la brigade quitte la ville au son d'une marche martiale, l'on sait que l'existence des trois sœurs est désormais sans but. A moins qu'un faible espoir ne subsiste au fond d'elles-mêmes : celui de croire que de leurs souffrances présentes naîtront, peut-être, des joies pour les générations à venir.

La mise en scène de Sacha Pitoeff — reprenant les indications laissées par son père — traduit d'une manière saisissante la lente désagrégation interne des personnages, l'alourdissement progressif de l'atmosphère, la vacuité de ces vies sacrifiées, la pesanteur d'un ennui inexorable et triomphant.. Sans éclat intempestif, chaque acteur est, ici, bien en place, à sa place. Que ce soient Nathalie Nerval, Nelly Borgeaud et Madeleine Marion, les trois sœurs, pathétiques et discrètes, le solide Jean Martinelli, colonel-philosophe, ou le bon Léon Larive, pittoresque major. Sacha Pitoeff s'est réservé le rôle, plus en retrait, de Tousenbach, l'aristocrate qui prend conscience de son inutilité. Il s'y montre, exactement, ce qu'il doit être. Bref, un spectacle exemplaire.

ANDRÉ CAMP





PIERRE LAFORÊT RACONTE

# A VOUS WELLINGTON

THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER

*L'histoire de « A vous Wellington » est celle de sept militaires anglais, coupés de leur base au moment de l'avance japonaise en Malaisie.*

*Qu'est-il advenu de ce petit groupe ? Vous le saurez en lisant cette lettre imaginaire que Pierre Laforêt a reçue de Johnstone, l'un des soldats qui participa à l'opération.*

« Ce qui m'a le plus suffoqué, vois-tu, c'est la façon dont ce « jap » s'est flanqué dans nos pattes. Ça, je te jure qu'on ne s'y attendait pas. Depuis deux jours, le môme Whitaker, accroché à son émetteur, répétait à qui mieux mieux : « A vous Wellington... Margaret appelle Wellington... » Tu parles ! Comme si de la base dont la patrouille était coupée on pouvait encore nous entendre. Mais il ne se décourageait pas. « Allez-y, mon vieux, allez-y ! » hurlait Mitchem. Et pendant ce temps, l'œil collé aux bambous, Evans, avec sa gueule de paysan, faisait du charme aux singes qui rigolaient doucement.

Ah ! on était frais, je te le jure. Sept gars perdus dans la jungle,

*« A vous, Wellington ! »*
*pièce en deux actes de Willy Hall*
*créée le 11 février 1960*
*au Théâtre du Vieux-Colombier*
*(direction Roger Dornès)*
*dans l'adaptation française*
*de Roger Dornès et Roger Harth*
*mise en scène de François Maistre*
*assisté par François Robert*
*décor de Roger Harth*
*réalisation sonore de Fred Kiriloff*
*bagarres réglées par Joé Davray*

crevés, lessivés, obligés encore de se coller au garde-à-vous quand le sergent-chef en avait envie. Une vraie partie de plaisir !

On avait cru d'abord à une rigolade en partant du camp. Je m'étais même dit que j'en profiterais pour me payer Bamforth. Tu connaissais Bamforth, non ? Une vraie tête de lard. Pas plus tôt le dos tourné cherchant des histoires à tout le monde. Et la morale ! Ah ! la morale ! C'est tout juste si j'étais pas un assassin parce que je faisais la guerre, tout juste si j'avais le droit de tuer les « japs ». On n'a jamais su pourquoi il était comme ça Bamforth.

Smith, c'était autre chose. Un bon pépère quoi. Habitué à son petit jardin, sa petite maison, ses petits livres. La vieille bourgeoisie anglaise.

C'était une drôle d'équipe, je t'assure.

J'allais oublier le plus marrant : Macleisch. Un mondain. Avec son frère dans un autre régiment.

Macleish, quand j'y pense, c'était une vraie bonne femme. Toujours à se raser, à se laver les mains. A peine s'il ne se nettoyait pas les ongles pendant que ça tiraillait. Et pointilleux ! Par Dieu, j'avais jamais vu un type pareil. Il faisait la guerre comme il buvait du thé : le petit doigt en l'air. Mitchem, le chef, le défendait tout le temps, Les autres se f.... de lui. On avait même fabriqué une chanson sur le caporal Macleish. A se tordre.

Bref, au début, on ne se tracassait pas trop. Le reste est venu petit à petit. Il y eut, après les singes, les oiseaux qui s'effrayaient et puis le silence. Un grand silence plat et lisse comme s'il ne pouvait rien se passer d'autre qu'un désastre. Après, nous eûmes la chaleur. Et les moustiques. Et le manque d'eau. Tout à coup, nous nous sommes regardés tous les sept. Imbéciles que nous étions, enfermés, coincés, prisonniers de cette cabane à travers les barreaux de laquelle on ne distinguait qu'à huit cents mètres.

Le môme Whitaker et son émetteur crachait encore : « A vous Wellington... A vous Wellington... » Il n'y croyait plus, au fond. Personne n'y croyait plus. Smith pensait à sa pelouse et à sa tondeuse à gazon. Evans à sa promise. Bamforth à ses problèmes « intellectuels »... Nous étions des rats pris au piège. Adieu notre belle patrie, notre reine et notre gentil roi. Adieu les belles filles !

On en était là de notre histoire quand le « jap » nous est arrivé sur le poil. Tout seul comme un grand. Le fusil en avant, poussant la porte de la case d'un coup de pied pour voir si le coin était tranquille. Et hop ! On lui tombe dessus. Ficelé. Empaqueté. Une belle prise pour la médaille si d'aventure nous revenions au camp. Un « jap » pour nous tout seuls !

Whitaker n'en revenait pas. Macleisch le regardait sous le nez. On se voyait déjà défilant avec lui devant les copains, mais ça, c'était du rêve. On en savait quelque chose. Bamforth, comme d'habitude, se singularisait. Il voulait lui apprendre à parler. Il voulait lui faire comprendre notre langue. Notre langue à un « jap » !

Mains sur la tête. Mains en bas. C'est tout ce qu'il savait faire, l'affreux.

Ou bien quand on criait trop fort, entre nous, il se jetait par terre ou se recroquevillait. Moi, il ne me plaisait pas du tout. Et puis j'en avais déjà descendu tellement, qu'un de plus ou de moins... Bamforth était choqué, le pauvre chéri. Et le Whitaker sur son poste qui continuait : « Margaret appelle Welligton... Margaret appelle... » Rien.

Le « jap » avait soif. Le « jap » se mettait à genoux. Le « jap » nous tendait une cigarette.

« A vous Wellington... Margaret appelle Wellington... »

LA PAIX : ENTRE GUERRIERS ON EN PARLE. A DROITE, C'EST SMITH, AUSSI FAIT POUR ÉGORGER UNE POULE QUE POUR CUISINER UN ŒUF BACON OU PRENDRE UNE TASSE DE THÉ IL A LAISSÉ DERRIÈRE LUI CE QUE TOUS LES HOMMES OUBLIENT LORSQU'ILS LE POSSÈDENT : LE BONHEUR.



L'ESPOIR : ON EN A PARCE QU'ON EST ARMÉ ET QU'ON POSSÈDE UN ÉMETTEUR. IL SUFFIT DE TOURNER UN BOUTON ET DE DIRE CE : « A VOUS, WELLINGTON ! » ET WELLINGTON (LE CAMP DE BASE) DOIT RÉPONDRE. LA GUERRE TUE CEPENDANT L'ESPOIR. WELLINGTON NE RÉPONDRA PAS.



LA JEUNESSE : WHITAKER, LE PLUS PETIT. A PEINE S'IL A UNE VOIX D'HOMME. DANS SON SAC A DOS, IL TRANSPORTE DES SOUVENIRS ! ÉCUSSONS JAPONAIS, POIGNARDS JAPONAIS. DES BRICOLES ÉCHANGÉES A DES AMATEURS AMÉRICAINS, AU CAMP. WHITAKER SERA TUÉ, COMME LES AUTRES. LES JAPONAIS REPRENDRONT LEURS SOUVENIRS.





Le « jap » sortait son portefeuille, posait sur le sol ses photos de famille. Des bébés japs. Il s'inclinait. Touchant tableau.

« A vous Wellington... A vous Wellington... » Rien.

Le « jap » devait se dire : « Ils vont me liquider, c'est sûr. » Moi je l'aurais bien fait tout de suite. Mais le chef ne voulait pas. Pourtant, je connais la musique. Du travail soigné. Propre. Un coup de poignard bien planté. Un égorgement soigné. Sans bruit. C'était mon boulot quoi! Eh bien non ! Même pas ! Il ne fallait pas toucher au prisonnier.

Seulement quand l'émetteur se mit à vomir du japonais... alors, là, doucement les gars. Ce fut autre chose.

Il fallait voir nos têtes. Il n'était plus question de la base. Tout était fini. Fichu. A cinq cents mètres, ils étaient là.

Le chef insistait. Si jamais on pouvait sortir de ce trou. Soudain Whitaker nous fit signe. On avait quelque chose en ligne. Une voix.

C'était à nous que ça s'adressait : « Rendez-vous. Il ne vous sera fait aucun mal... Rendez-vous... » C'était la fin. Ou sortir. Ou crever. Bamforth voulait emmener le « jap ». Macleisch ne voulait pas le tuer. Smith refusait de prendre parti. Et moi qui m'étais encore proposé... mais le chef était borné et têtu.

Pauvre « jap » ! C'était à qui le défendrait. Surtout Macleish... (Ici, d'ailleurs se place un incident : le « jap » avait sur lui un porte-cigarette anglais et des cigarettes. On crut qu'il les avait piqués à un soldat mort. Alors si tu avais vu Macleish. C'était autre chose. Le petit gentleman déchaîné. C'est lui qui voulait l'abattre. Finalement toute cette histoire venait de Bamforth. Bamforth avait donné en douce des cigarettes au Japonais... Tu vois le travail !)

A présent, je n'ose plus continuer à te raconter. Les dernières minutes furent épouvantables. Le chef avait décidé qu'on tenterait une percée. Après avoir, bien sûr, supprimé le prisonnier. Je ne sais plus alors très bien ce qui s'est passé, Le môme Whitaker s'est affolé. Bamforth voulait protéger le « jap ». Le « jap » s'est échappé de ses mains, puis il est passé devant Whitaker qui appuya sur la gâchette. Le prisonnier est tombé.

Nous sommes partis les uns après les autres du bungalow pour la boucherie.

Je les ai tous vu s'écrouler : le petit Whitaker, Mitchem, Evans, Smith, et même ce sacré Bamforth et son sale caractère... Moi, je me suis aplati et j'ai reculé jusqu'à la case.

Je tenais à ma peau.

Je suais de peur, tu sais.

Alors, je me suis approché lentement, très, très lentement du « jap » encore tiède et j'ai passé ma main autour de son cou. Il avait un foulard blanc. Je l'ai pris. Je l'ai noué autour de mon fusil. J'ai levé le fusil. J'ai agité le foulard...

Si je m'étais laissé tuer, cela aurait servi à quoi en somme ?

Vois-tu, à vrai dire, je suis un professionnel. La guerre est mon affaire; et je me sens encore plus utile vivant que mort.

JOHNSTONE
*Soldat de Sa Majesté*

LA HAINE : JOHNSTONE EST UN TUEUR. IL CONNAIT SON MÉTIER. BAMFORTH REFUSE QU'ON TUE LE « JAP ». LA GUERRE POSE PARFOIS DES PROBLÈMES. ON TENTE DE LES RÉSOUDRE. ON N'Y PARVIENT JAMAIS. LES HOMMES DE GUERRE N'ONT PAS LE DROIT DE DISCUTER AVEC LEUR CONSCIENCE.



LE MEURTRE : UNE NÉCESSITÉ. UNE LOI. UN BESOIN OU N'IMPORTE QUOI. C'EST LE PLUS JEUNE QUI TUE PARCE QU'IL A PEUR. ET TOUT A L'HEURE IL S'ÉCROULERA PRÈS DU « JAP » EN PLEURANT. CES LARMES SERONT INUTILES. SEULES LES FEMMES ONT LE DROIT DE PLEURER CEUX QUI MEURENT DE LA GUERRE. ILS MOURRONT TOUS. ALORS LA PAIX. L'ESPOIR, LA JEUNESSE, LA PUISSANCE ET LA HAINE REVIENDRONT A LEUR SOURCE PREMIÈRE : LA POLITIQUE D'OU RENAITRA LA GUERRE



distribution :

| | |
|---|---|
| Johnstone | Georges Geret |
| Smith | Joé Davray |
| Evans | Francis Lax |
| Whitaker | J.-P. Jaubert |
| Macleisch | J.-L. Philippe |
| Mitchem | Raoul Bilrey |
| Bamforth | Jean-Pierre Cassel |
| Le prisonnier japonais | Boramy Kassanno |



« LA BELLE HÉLÈNE », TOUJOURS JEUNE, TOUJOURS BELLE, TRIOMPHE — MALGRÉ SES 96 ANS — AU THEATRE MOGADOR SOUS LES TRAITS CHARMANTS ET LA VOIX D'OR DE GÉORI BOUÉ

SMITH. Un acquittement pur et simple nous aurait contraints au silence...

ROY. ... tandis que cette injuste condamnation va nous permettre de protester ?

SMITH, *pris au piège*. Evidemment ! (*Puis, devant l'attitude répobatrice de Roy.*) Davis est libre, n'est-ce pas ? Nous avons obtenu ce que nous voulions. Alors ? Qu'aurions-nous fait d'un récépissé officiel de son innocence ? Une photocopie tirée à plusieurs milliers d'exemplaires ? Qu'auriez-vous raconté dans vos chroniques ?

ROY. J'y renonce.

SMITH. Pardon ?

ROY. Je renonce à cette série d'articles.

SMITH. Peut-on savoir pourquoi ?

ROY. Je n'avais jamais franchi le seuil d'un tribunal. Cette chasse à l'homme organisée, avec ses battues, ses chiens enragés et la bête traquée dans le box-tanière...

SMITH. Et alors ?

ROY. La meute n'a pas été assasiée, elle me fait peur.

SMITH. Vous plaisantez, Martin, ou vous parlez sérieusement ? Tout à l'heure, je vous ai vu témoigner. J'ai retrouvé à la barre le soldat décrit dans un rapport de police, le sous-lieutenant deux fois cité en Alsace. Et vous voulez me faire croire que vous redoutez de vous adresser à ces fantoches, dans les colonnes d'un hebdomadaire ? Savez-vous comment cela s'appelle ?

ROY. Non, ce n'est pas de la lâcheté. Mais, si j'avais été conscient de leur phobie du Noir, je n'aurais jamais osé espérer la libération de Davis.

SMITH. Ecoutez, mon vieux, la première manche vient d'être remportée. Je suis sûr du succès. Mais pour cela, j'ai besoin de vous. Davis a besoin de vous. Ces articles, vous les rédigerez, car la liberté de Davis n'est qu'un maillon de la chaîne, la partie n'est pas jouée.

ROY. Je sais.

SMITH. Qu'est-ce que vous savez ?

ROY. Le congresman noir que vous présentez n'est pas encore élu.

SMITH. Exactement. Et, en contribuant à son élection, c'est encore Davis que vous défendrez... Entrez ! (*On a frappé à la porte. Entrent le pasteur blanc et Peter Bates.*)
Mon cher docteur, soyez le bienvenu !

ROY. Bonjour, Révérend Pitt.

LE PASTEUR. Bonjour.

BATES, *dont la satisfaction personnelle éclate.* Hello ! (*Rapidement, il toise Smith d'une manière comique et outrecuidante.*)

LE PASTEUR. Cecilia n'est pas chez elle ?

ROY. Elle s'habille.

LE PASTEUR. A cette heure-ci ! ?

SMITH. Elle change de robe. Pour le retour de Davis.

LE PASTEUR. Davis Cotton va passer la nuit ici ! ?

SMITH. La nuit, je ne sais pas, mais il va venir.

BATES, *qui semblablement au premier acte, faisait une sorte d'inventaire de la pièce.* Hum ! (*Il toise Smith à nouveau, toujours avec le désir de bien montrer qu'il est content de lui.*)

LE PASTEUR. Qu'est-ce que vous avez à faire le guignol ?

SMITH. C'est la libération de Davis Cotton qui vous réjouit à ce point ?
(*Bates lui sourit avec suffisance.*)
Auriez-vous changé de camp pour paraître si satisfait ?
(*Même jeu de Bates, puis.*)

BATES, *considérant Smith avec ironie.* Vous pensez sincèrement avoir triomphé en faisant libérer votre client ? Je vous aurais cru plus averti, mon cher président. Mais, rassurez-vous : Davis Cotton pourra désormais vivre comme il l'entend.

SMITH. J'y compte bien.

BATES. Je viens de découvrir un merveilleux remède à ses ambitions indécentes. N'est-ce pas, Révérend Pitt ?

LE PASTEUR. Je vous en prie !

ROY. Ecoutez, mon vieux, Cecilia vous a mis à la porte une fois pour toutes.

BATES. Quelle mémoire ! Pourtant, aujourd'hui, elle m'accueillera les bras ouverts.

SMITH. Votre dernière trouvaille est donc si séduisante ?

BATES. Vous ne pouvez pas savoir à quel point !

ROY. Vous avez acquis de l'assurance depuis le jour où votre journal vous a dépêché pour un banal fait divers.

BATES. Tels sont les miracles de notre profession ! Vous allez voir quelle merveilleuse solution j'ai trouvée à nos différends. C'était d'une simplicité !... Encore fallait-il y penser ! N'est-ce pas, Révérend Pitt ?

LE PASTEUR. Votre ton persifleur, monsieur Bates, est de mauvais goût. Je ne saurais l'admettre plus longtemps.

SMITH. Il est tout à fait inconvenant.

BATES, *à Smith.* Laissez-moi vous dire que, si vous aviez vous-même découvert cette solution, vous ne pourriez absolument pas contenir votre allégresse. Le « New-Daily » en collaboration avec la « Ligue pour l'Amélioration de la Civilisation américaine », accepte de financer mon... projet.

SMITH, *au pasteur.* Vous avez accepté de collaborer avec les gens de cette Ligue ?

LE PASTEUR. Pas exactement, mais le but qu'ils se sont fixé étant fort louable, mon approbation leur est acquise.

ROY. Quel que soit votre « projet », Bates, Davis est libre : il vivra auprès de Cecilia.

BATES. Et pourquoi pas ? (*A Smith.*) Vous verrez, mon cher, c'est surprenant.

LE PASTEUR, *à Roy.* Allez chercher Cecilia.
(*Roy va frapper à la troisième porte.*)

ROY. C'est le pasteur ; il désire vous parler.
(*Entre Cecilia, belle, élégante, comme jamais nous ne l'avions vue. Elle est suivie d'Esther.*)

LE PASTEUR, *comme ébloui.* Seigneur !

ESTHER. L'amour, Révérend Pitt...

CECILIA. Où est Davis ?

LE PASTEUR. Il est en sécurité, mon enfant. (*Un temps.*) J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. En vérité, j'en ai même deux. La première, c'est que j'accepte de célébrer ton mariage.
(*Un silence. Tous sont émus à l'exception de Bates, désagréablement surpris.*)

BATES. ... ! ?

CECILIA. Oh ! merci, Taddy.
(*Elle marche vers lui ; il la prend dans ses bras.*)

BATES. Il n'avait jamais été convenu que vous leur accordiez votre consentement. Mademoiselle, c'est pour un autre motif que nous sommes ici.

LE PASTEUR. J'y arrive ! (*A Cecilia.*) Tout d'abord, je tiens à reconnaître que j'ai été bouleversé, puis convaincu, par tes sentiments et ceux de Davis. (*Il désigne Esther.*) Pour qu'ils soient parvenus à émouvoir ce vieux cheval de bataille, il fallait qu'ils aient la force que Dieu leur réclame. Vous avez résisté tous les deux à trop d'épreuves. Hier, j'ai reçu une lettre de Davis. Il était loin d'espérer sa libération et j'ai aimé son état d'âme.

BATES. Révérend, ce n'est pas possible. Si je révélais

à mon journal que vous acceptez de les marier, ils refuseraient catégoriquement de contribuer à ce projet.

LE PASTEUR. Je me refuse, moi, à subir une influence, quelle qu'elle soit, d'où qu'elle vienne. D'ailleurs, vous y tenez trop à ce projet, et vous n'êtes pas assez loyal en outre, pour aller les avertir.

SMITH. Comme vous le connaissez bien !

BATES, *à Smith.* Attendez un peu avant de triompher.

CECILIA. Merci, Taddy.

LE PASTEUR. Quant à la deuxième nouvelle, elle ne nécessite pas mon accord, mais le tien, cette fois.

BATES, *à Smith.* Soyez très attentif.

LE PASTEUR, *à Bates.* Je vous en prie : le salut d'un homme qui n'accorde pas l'amour à son prochain, est à jamais compromis...

BATES, *l'interrompant.* Miss Gray, j'ai eu une idée. J'en ai parlé à mon journal, qui l'a accueillie avec enthousiasme. Le directeur a joint aussitôt le président de la « Ligue pour l'Amélioration de la Civilisation Américaine ». Sa réponse a été spontanée : dix mille dollars cash ! Vingt mille si c'est nécessaire. Bref, le « New-Daily » et cette ligue financent mon projet. Ils ont contacté deux des plus grands spécialistes des Etats-Unis, qui, de leur côté, ont donné leur accord. En un mot, miss Gray : si vous acceptez, on vous opère. Grâce aux nouveaux procédés de greffe, vous avez de grandes chances. Il ne tient plus qu'à vous de demeurer aveugle ou de devenir une femme normale. (*Un silence, puis à Smith.*) Hein ? Elle deviendra une femme comme les autres et nous n'aurons plus le droit de critiquer son choix... (*Il est arrêté par le regard du pasteur.*)

CECILIA. Est-ce possible ?

LE PASTEUR. Crois-tu que je te laisserais cet espoir, si tu n'avais pas de très grandes chances ? En outre, quels que soient les résultats de cette greffe, je célébrerai ton mariage.

CECILIA, *heureuse, puis rêvant.* Combien de fois ai-je désiré voir Davis, ne serait-ce que quelques secondes ? Enfin je vais voir l'homme que j'aime. Tu feras ma robe, Esther. Tu me l'as décrite un jour. Lui, il aura un beau costume. Il portera une fleur sur le côté de la poitrine et je lui donnerai le bras. Il me guidera ma vie entière, pour le meilleur et pour le pire. C'est drôle, c'est une phrase qui m'a toujours impressionnée : pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur avec une douce musique comme celle de sa guitare. Le pire avec de gros bruits comme par les soirs d'orage. Je n'aurai plus jamais peur, je ne serai plus jamais triste. Je vais le voir vivre. Je verrai son visage quand je le rendrai heureux. Je pourrai le défendre...

SMITH. Miss Gray, tout ceci peut avoir de lourdes conséquences.

CECILIA. Je ne comprends pas votre inquiétude, monsieur Smith, mais je la devine. Sachez qu'il est le seul à m'avoir admise ainsi, sachez qu'il demeurera le seul homme que j'aimerai.

SMITH. Ne devinez-vous pas ce qui a inspiré cette idée à Bates ?

CECILIA. Dites-lui qu'il se trompe.

SMITH. Miss Gray...

BATES, *l'interrompant.* C'est du marchandage !... (*Mais une fois de plus, un regard du pasteur le fait taire.*)

ESTHER. Vraiment, tu n'as pas peur ?

LE PASTEUR, *avec une surprise amicale.* Qu'est-ce qui vous prend, vous ?

ESTHER. Je ne sais pas, c'était tellement beau comme ça.

CECILIA. Tu voudrais que je refuse ?

ESTHER. Tu es vraiment sûre de toi ?

CECILIA. Oh oui ! ma nou-nou, car je le connais déjà. Je connais ses gestes forts, ses expressions d'enfant. Lorsqu'il est inquiet, il se passe toujours une main dans les cheveux. Lorsqu'il est triste, il baisse la tête. Mes yeux ne m'apprendront rien, seulement, je serai heureuse par eux.

ESTHER. Mais lui, est-ce qu'il ne va pas avoir un peu peur ?

CECILIA. Non, puisque c'est lui qui décidera.

BATES. Vous voulez dire que vous allez vous en remettre à lui pour décider, si oui ou non, vous acceptez de vous faire opérer ?

CECILIA. C'est exactement ce que j'ai voulu dire, Monsieur.

SMITH. Enfin une parole sensée !

BATES. Et s'il refuse ?

CECILIA. Eh bien ! je ne me ferai pas opérer.

BATES. Enfin, Mademoiselle, c'est votre unique espoir !

SMITH. Surtout le vôtre.

CECILIA. Vous vous trompez, Messieurs, notre seul espoir, Davis le connaît aussi bien que moi ; ce n'est pas celui-là.

BATES. C'est de l'inconscience !

SMITH. Comment, docteur, comment avez-vous pu participer à une machination aussi grossière ?

LE PASTEUR. Vous appelez machination ouvrir les yeux de ceux qui ne voient pas. Etrange conception de la charité ! (*A Cecilia.*) Tu as bien fait, Cecilia, de t'en remettre à Davis. Je sais qu'il acceptera.

ROY. Non.

(*Etonnement général.*)

Non, Cecilia, vous devez vous-même refuser.

LE PASTEUR. Roy, je ne vous comprends plus.

BATES. C'est très clair : il redoute...

ROY. Ce que vous espérez ? Non, Bates.

CECILIA, *déçue.* Votre confiance en moi pourrait être plus grande.

ROY. Elle est sans bornes. Je suis convaincu qu'avec vos yeux, vous n'en aimerez Davis que davantage. (*Désignant Bates.*) Et eux aussi, croyez-moi ! C'est pourquoi ils ont attendu d'avoir la certitude que vous ne renoncerez jamais à Davis pour faire de vous une femme comme les autres. En trois mois, vous avez prouvé à tout le monde que vous l'aimiez réellement...

SMITH, *enchaînant.* Cependant, il demeure inadmissible qu'une Blanche veuille épouser un Noir. Il faut donc dénoncer ce qu'ils appellent l'indecence de cette union, justifier cette loi des races à laquelle ils soumettent l'opinion. Alors c'est très simple : on fait de vous une femme semblable aux autres, car celle-là devient vulnérable. Voilà pourquoi Bates attend avec inquiétude votre réponse, voilà pourquoi il fait acte de charité.

ESTHER. Il a raison, si tu y vois, on te reprochera d'avoir choisi un Noir.

SMITH. Demandez donc à Bates de vous redonner la même chance après les élections ; il refusera, ce n'est pas un philanthrope.

ROY. Cecilia, cette opération est pour vous une chance inespérée, et vous devez me trouver bien cruel de vouloir la gâcher, mais monsieur Smith a raison : votre amour n'y résisterait pas.

SMITH. Souvenez-vous, Cecilia. Vous rencontrez Davis et, le lendemain, Bates ameute l'opinion; son clan obtient l'arrestation de votre fiancé. Aujourd'hui, Davis est libre. Qu'à cela ne tienne, la chose était prévue : il est à peine libéré, qu'on vous emmène à l'hôpital. Encore plusieurs semaines de séparation !

LE PASTEUR. Et pourquoi ?

ROY. L'entrée de l'hôpital est interdite aux Noirs, Révérend Pitt.

CECILIA. Taddy, mariez-nous avant l'opération.

SMITH. Répondez à Miss Gray, Révérend. Acceptez-vous de célébrer son mariage avant la greffe ? Non, car vous savez très bien que, Cecilia mariée, le clan Bates abandonnerait son projet. Convenez-en, vous cédez à un chantage.

LE PASTEUR. Non, Smith. Dussé-je demeurer le seul à garder la raison, je trouverais monstrueux de priver Cecilia de la chance qui lui est offerte.

SMITH. A quel prix !

LE PASTEUR. A votre tour, considérez le prix du sacrifice que vous exigez d'elle. Pour approuver votre raisonnement, il faudrait oublier que c'est aveugle, que Cecilia a choisi Davis. New-City ne l'oubliera jamais. Toute la ville pensera...

SMITH. Ne leur demandez pas de penser, docteur. Un tremblement de terre au Japon provoque moins de trouble qu'une maxime en Amérique !

CECILIA. Ecoutez !

*(Off, au loin, bruit de voiture. Elle se rapproche.)*

C'est Davis !

*(Off, coups de freins. Claquement d'une portière.)*

UNE VOIX. Ne sors pas avant plusieurs jours, c'est plus prudent.

*(La voiture s'éloigne. En scène : un silence. La porte s'ouvre. Entre Davis. Cecilia s'est levée pour aller vers lui, mais le pasteur l'a retenue.)*

DAVIS, *à Smith.* Je vous dois ma liberté. Merci, Monsieur.

CECILIA. Trois mois !

*(On doit sentir que Davis a envie de prendre Cecilia dans ses bras, mais la présence des autres a retenu cet élan.)*

Ne bougez pas, Davis. Ecoutez. J'ai une merveilleuse nouvelle à vous apprendre : le Révérend Pitt accepte de nous unir.

*(Un silence.)*

DAVIS. Merci, Révérend.

*(Son bonheur était sur le point d'exploser. Il a failli aller serrer la main du pasteur. Mais il a, une fois de plus, retenu son élan. On sent en lui cette gêne de se trouver parmi les Blancs; l'attitude du pasteur, si accueillante qu'elle soit, ne parvient pas à effacer de sa mémoire le souvenir du comportement des autres Blancs, tant au cours de ces trois mois de détention que dans un passé moins proche.*

*C'est sans doute parce qu'il perçoit cet embarras qu'après avoir à peine hésité, le pasteur s'avance vers lui et, tout en lui tendant cordialement sa main droite, pose amicalement la gauche sur son épaule.)*

DAVIS. Merci.

CECILIA. Il y a autre chose, mon Davis. Je ne devrais sans doute pas vous en parler aujourd'hui, après tout ce que vous avez souffert, mais vous devez prendre une décision. On me propose de m'opérer et de me donner la vue. Acceptez-vous, Davis ?

DAVIS, *spontanément, sans pouvoir, cette fois, contenir sa joie profonde, accepte.* Cecilia, c'est merveilleux !

ROY. Elle te fait seul juge ; si tu refuses, elle se sacrifiera.

BATES. C'est bien le mot !

DAVIS, *qui n'a pas entendu la phrase de Roy, pas plus qu'il n'entendra les conseils de l'un ou les avertissements d'un autre, par la suite, fixera Cecilia, bouleversé, heureux, ailleurs, sans prêter la moindre attention à ce qui se passe autour de lui.* C'est merveilleux !

CECILIA. Merci de votre confiance, Davis.

SMITH. Davis, même si vous refusiez, le Révérend Pitt vous marierait.

ESTHER. Ne les écoute pas. C'est à toi de décider.

LE PASTEUR. Je savais que tu accepterais.

DAVIS, *marchant enfin vers Cecilia.* Mon amour ! *Et...*

LE RIDEAU TOMBE

●



# acte 5

## Premier tableau

*C'est la fin de la journée, Davis regarde le ciel en faisant quelques accords sur sa guitare pour accompagner les paroles de la prière qui suit. Quand il se retournera vers le public il révélera un visage bouleversé, sous une barbe de plusieurs jours et des cheveux défaits. Il porte une canadienne, ce qui montre qu'il vient de l'extérieur.*

DAVIS, *priant, tout en s'accompagnant à sa guitare :*

Seigneur parmi les noirs, tu es descendu;
nous t'attendions à la Grande Table,
tu es venu dans une étable
et personne ne t'a reconnu.
Seigneur ce matin-là, pour célébrer ta gloire,
nous avions revêtu nos habits les plus beaux;
mais tu n'es pas venu chercher tous ces cadeaux
que te tendaient des milliers de mains noires.
Nous attendions un prince en robe d'apparat...
Tu étais parmi nous, mais nous ne savions pas
que ce nègre en haillons qui marchait à l'écart
et dont la pauvreté faisait fuir nos regards,
était notre sauveur.
Ce triste matin-là, un humble voyageur
s'est éloigné dans la campagne...
Car tu es reparti,
seul, mais triomphant, aimé, mais incompris,
sans que personne te raccompagne.

(*Entre Peter Bates.*)

BATES. Où étiez-vous ? Tout le monde vous cherche depuis trois semaines.
(*Sans répondre, Davis se dirige vers la porte.*)
Où allez-vous ?

DAVIS. Je ne sais pas.

BATES. Depuis que Miss Cecily Gray est à l'hôpital, vous n'êtes pas retourné à votre hôtel du quartier noir. Les lettres de Roy Martin et les messages de Smith s'y entassent. J'ai à vous parler. Ne partez pas; ce que j'ai à vous dire est très important pour vous.

DAVIS. Ne vous moquez pas de moi. Vous m'avez fait assez de mal.

BATES. Je veux essayer de le réparer, dans la mesure du possible.

DAVIS, *revenant.* L'opération n'a pas réussi ?

BATES. Elle voit presque aussi clair que vous et moi.
(*Un silence, puis, dans un sursaut d'espoir, Davis revient vers Bates.*)

DAVIS. L'opération a réussi, mais vous baissez les yeux. Vous avez perdu : Elle va sortir de l'hôpital et le pasteur nous mariera. Mais pourquoi Roy n'est-il pas ici ? Où sont Esther et Monsieur Smith ?

BATES. Ils sont auprès d'elle, à l'hôpital. Le résultat de la greffe n'est connu que depuis quelques heures.

DAVIS. Et vous ? Pourquoi êtes-vous venu ?

BATES. S'ils vous cherchent partout depuis trois semaines, moi, je suis venu vous attendre ici presque tous les jours, certain que vous y reviendriez. Vous voyez, je ne me suis pas trompé.

DAVIS. Mais pourquoi me cherchiez-vous ?

BATES. Depuis le jour où, en ma présence, sans la moindre hésitation, vous avez demandé à Cecilia d'accepter l'opération, je vous ai jugé. Depuis ce jour-là, je suis revenu sur mes opinions.

DAVIS. Que me voulez-vous ?

BATES. Vous demander pardon.

DAVIS. Ce n'est pas vrai. Tout est comme avant. Elle m'aime; elle vous l'a dit. C'est pour vous un échec, alors vous me tendez un piège.

BATES. Non, Davis, je suis venu vous tendre la main.

DAVIS. Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes sincère ?

BATES. Ma présence à vos côtés, les excuses que je vous ai faites... Etait-ce ma manière d'agir à l'égard d'un Noir auparavant ?

DAVIS. Je suis venu attendre Cecilia; je veux l'attendre seul.

BATES. Vous n'avez plus rien à attendre.

DAVIS. Que dites-vous ?

BATES. Vous n'avez plus rien à espérer de Cecilia. Elle m'a, elle-même, prié de vous en avertir.

DAVIS. Ce n'est pas vrai ! ?

BATES. Si, Davis.

DAVIS. Je ne vous crois pas. Si c'était vrai, ce ne serait pas vous qu'elle aurait envoyé. Vous êtes capable de tout, peut-être même de m'annoncer une fausse nouvelle... (*Après avoir réfléchi :*) Monsieur Bates, vous m'avez menti. On ne lui a pas encore retiré les bandelettes. J'en suis sûr maintenant.

BATES. Comment pouvez-vous le savoir ?

DAVIS. Je m'en souviens parfaitement : elle a demandé qu'on les lui retire ici-même, pour que la première image qu'elle ait de ce monde soit cette maison où elle a toujours vécu, et nous tous. Vous m'avez menti : si elle n'est pas là, c'est parce qu'on ne lui a pas encore retiré les bandelettes.

BATES. Non, Davis, au dernier moment, les médecins ont jugé préférable de le faire à l'hôpital, pour examiner l'état de ses yeux avant de la laisser sortir. Me croyez-vous capable de me servir d'un tel mensonge pour vous abuser ?

DAVIS. Ce serait mal, monsieur Bates.

BATES. Elle voit, croyez-moi. Dès qu'elle a ouvert les yeux, elle a pu voir les médecins et les infirmières. C'étaient des Blancs, bien sûr. Puis Esther et Roy Martin. C'est alors qu'elle a exprimé le désir de savoir ce qu'était un Noir avant de vous rencontrer...

DAVIS. Alors ?

BATES. On lui a présenté un homme, une femme et un enfant noirs.

DAVIS. Qu'a-t-elle dit ?
(*Bates le regarde tristement.*)
Je ne vous crois pas. (*Un temps.*) Ce n'est pas bien, monsieur Bates !

BATES. Quoi donc ?

DAVIS. Ce n'est pas bien de me mentir : je sais mieux que personne que l'entrée de l'hôpital est interdite aux Noirs.

BATES. Exceptionnellement, on y a amené ces trois-là. Si vous aviez entendu Esther et Roy ! Quant à Smith, ses réactions ont dépassé les limites de la courtoisie.

DAVIS. Même si elle a vu cet enfant, cette femme et cet homme...

BATES. Elle m'a chargé d'une mission difficile ; Davis, vous devez me donner votre parole de ne plus jamais revenir ici. Sinon, c'est elle qui n'y reviendra pas.

DAVIS. Monsieur Bates, vous perdez votre temps. Elle n'a pas pris une telle décision avant de me voir. Elle n'a pas pu ! Je l'attendrai.

BATES. Mais je vous le demande, Davis.

(*Surprise de Davis.*)

Oui, je sais, elle m'a chargé de m'occuper de votre départ. Mais moi, je n'en tiens pas compte. Je suis même prêt à retourner lui annoncer que vous avez quitté New-City, afin de la rassurer, puis de provoquer votre rencontre. Oui, Davis, j'espère encore qu'en vous voyant, elle changera d'avis. Je vous le répète, je suis venu en allié, en ami. En avez-vous la preuve à présent ?

DAVIS. Je ne sais plus.

BATES. Malheureusement, elle a déjà annoncé à la presse qu'elle renonçait à vous.

(*Un silence.*)

DAVIS. Vous êtes vraiment venu pour m'aider ?

BATES. Est-ce que j'agis dans un autre sens ?

DAVIS. Vous avez toujours été de si mauvaise foi.

BATES. Le suis-je encore en vous demandant, à son insu, de revoir Cecilia ?

DAVIS, *complètement désemparé.* Je ne sais plus.

BATES. Ecoutez-moi, Davis; je vous promets de reconnaître publiquement mes erreurs, et cela à l'heure où je devrais fêter mon succès. Cecilia a annoncé sa décision à la presse, mais où suis-je, moi ? A mon journal ou auprès de vous ? Malgré toute la méfiance que je vous inspire, vous êtes obligé de reconnaître ma sincérité. D'ailleurs je vais vous la prouver. (*Il se lève et se saisit du téléphone. Puis, il compose un numéro.*) Prenez l'écouteur. (*Davis s'exécute.*)

J'appelle l'hôpital. Vous pourrez entendre ce qu'elle dira de vous. (*Puis, aussitôt, dans l'appareil.*) Allô ? L'hôpital de New-City ? Pourrais-je parler à Miss Cecily Gray, je vous prie... de la part de... (*A Davis.*) Vous désirez lui parler vous-même ? (*Après un signe affirmatif de Davis.*) De la part de Davis Cotton... Merci. (*Il passe le récepteur-écouteur à Davis, en échange de quoi, il porte à son oreille, l'écouteur que ce dernier tenait.*)

DAVIS, *après un temps, dans l'appareil.* Oui. (*Un long silence au cours duquel l'émotion se lit sur son visage. Puis avec une profonde tristesse.*) Mais elle ne peut pas refuser de me parler.

BATES, *après lui avoir repris l'appareil.* Allô ? Non, ce n'est plus lui. C'est Peter Bates... Mais non, il ne s'agit pas d'une ruse; je suis réellement Peter Bates. (*Autre silence durant lequel Bates propose à Davis de reprendre l'écouteur, mais celui-ci, désemparé, n'en fait rien.*) Enfin, Monsieur, c'est ridicule, je ne suis pas noir, puisque je vous dis que je suis réellement Peter Bates ...du « New »... (*Constatant en raccrochant.*) Il a raccroché. Alors, vous êtes convaincu ? Vous avez entendu ce qu'elle a fait répondre. Elle avait donné à cet homme des instructions si rigoureuses, qu'il n'a jamais voulu admettre que c'était un Blanc qui lui parlait.

(*Se déplaçant comme une sorte d'automate, Davis se dirige vers la porte.*)

Où allez-vous ?

DAVIS. Je ne sais plus.

BATES. Il faut rester, Davis.

DAVIS. A quoi bon, puisqu'elle ne veut même plus me parler ?

(*Bates le saisit cordialement aux épaules et le ramène au centre de la pièce.*)

BATES. Restez ici. Moi il faut que je parte. Pour aller au journal. Après les déclarations de Cecilia, vous serez l'objet de divers commentaires. Je veux y répondre à l'avance. Asseyez-vous.

(*Davis s'assied.*)

Dans cette histoire lamentable, il y a une chose qu'il faut sauver à tout prix : votre honneur d'homme. (*Il sort de sa poche deux feuilles de papier, l'une vierge, l'autre dactylographiée, et un stylo, qu'il dispose devant Davis.*) Recopiez cette déclaration. Lisez-la d'abord, et vous constaterez qu'elle ne saurait dissimuler la moindre malveillance à votre intention.

DAVIS, *après l'avoir lue.* Ce n'est pas la vérité.

BATES. Mais cela ne peut vous porter aucun préjudice, convenez-en.

DAVIS. Pourquoi cette lettre ?

BATES. Comme vous l'a dit monsieur Smith : il faut songer à vos frères noirs.

(*Davis, après avoir à peine hésité, commence à recopier la déclaration. Après plusieurs lignes, il s'arrête.*)

DAVIS. Pas ça. (*Il a désigné un passage.*)

BATES. Monsieur Smith ne vous a-t-il jamais dicté de lettres semblables ? Il est clair que, par celle-ci, j'empêcherai vos adversaires de vous diffamer. (*Davis continue d'écrire. Lorsqu'il a terminé.*) Signez maintenant. Voilà. Ainsi votre honneur est sauf. (*Il plie les deux feuilles et les range dans sa poche. Davis se lève.*) Où allez-vous ? (*Davis ne lui répond pas.*) Davis, je vous ai demandé d'attendre Cecilia. (*Mais cette fois, il le laisse sortir. La guitare reste sur la table. Après s'être assuré que la porte a bien été refermée, il retourne au téléphone et compose à nouveau un numéro. Quelques secondes, puis.*) Hello ! Billy ?... Dans ma poche !... Bien sûr. Que veux-tu qui s'y trouve dans ma poche ? Tu peux porter le papier au marbre... Oui, j'ai pu l'amener à ce qu'il la recopie de sa propre main; on en fera un fac-simile... Tu parles ! Je descends tout de suite : il faut que ça sorte à la première édition. Demain matin, la pépée rentre chez elle et les toubibs lui retirent ses bandelettes... Qui, Toi ? T'as été formidable !... Tu parles que ça s'arrose !

*Il raccroche dans un soupir de satisfaction, et, dans le même mouvement...*

... LE RIDEAU TOMBE

## Deuxième tableau

*Le lendemain à l'aube.*

*Au lever du rideau, la scène est vide et plongée dans l'obscurité.*

*Entrent Roy et Esther.*

*Elle va tirer les doubles-rideaux. (Le jour commence à poindre et la lumière naît peu à peu.)*

*Il marche dans la pièce, considérant chaque meuble, chaque bibelot, comme si chacun d'eux lui rappelait un souvenir.*

*Un long silence.*

*Esther passe dans la cuisine et revient avec une bouteille de whisky et deux verres qu'elle emplit, avant d'en offrir un à Roy.*

*Ils boivent tous deux une gorgée, puis une seconde.*
*Roy allume une cigarette. Esther, d'un geste, lui en réclame une.*
*Ils fument silencieusement, puis s'observent.*

ESTHER. A quoi penses-tu ?

ROY. A la même chose que vous. (*Un temps. Il regarde sa montre.*) Huit heures moins le quart.

ESTHER. Cecilia va arriver d'un moment à l'autre, qu'allons-nous lui dire ?

ROY. Que Davis travaille et ne sera pas de retour avant ce soir.

ESTHER. Et ce soir, que lui dirons-nous ?

ROY. Davis aura appris par les journaux les résultats de la greffe. Si les médecins ont échoué, il reviendra.

ESTHER. Sinon ?

ROY. Sinon, on le recherchera. On finira bien par le retrouver.

ESTHER. Qu'il se cache de nous tous, je veux bien le comprendre, mais de toi, son ami ? Pourquoi n'est-il pas venu te voir à l'hôtel ?

ROY. Il a peut-être peur que je lui fasse des reproches.

ESTHER. Quels reproches ?

ROY. De douter de Cecilia.

ESTHER. En doute-t-il vraiment ?

ROY. Sans cela, pourquoi se cacherait-il ?

ESTHER. Alors, Cecilia n'aurait jamais dû se faire opérer !

ROY. Que dites-vous ?

ESTHER. Je dis que Bates nous a tendu un piège et que nous nous sommes tous laissé prendre.

ROY. Esther !

ESTHER. Quoi : Esther ? Je ne doute pas de Cecilia; j'ai peur. La première fois qu'il m'est apparu, là, sur le pas de la porte, j'ai eu un choc. Pourtant, j'étais avertie. Que ressentira-t-elle, elle qui ignore ce que c'est qu'un Noir ? Je l'imagine se regardant dans un miroir, découvrant son visage, puis se retournant vers lui... Pourquoi crois-tu que Bates a eu l'idée de cette opération ? Dans quel but le « New-Daily » et cette ligue ont financé son projet ? Tu sais très bien ce qu'ils espèrent et ce que nous redoutons.

ROY. Vous espérez un échec des médecins ! ?

ESTHER. Ne dis donc pas de bêtises : je souhaite de tout mon cœur leur réussite. Mais elle était si heureuse de connaître Davis. Elle avait besoin de lui... Elle est née aveugle, mais ce n'est pas de ça qu'elle souffrait; elle s'y était accoutumée depuis longtemps. Elle souffrait d'être seule. Et, au moment où elle ne l'a plus été, on lui a mis une autre idée en tête. Car c'est ce moment-là qu'ils ont choisi. Et, tout à l'heure, quand on lui retirera ses pansements, si elle n'y voit toujours pas, elle vivra toute sa vie avec un espoir déçu. Tout cela parce qu'il déplaît à une petite ville de quinze mille habitants qu'un Noir épouse une Blanche.
(*Depuis quelque temps, la lumière du jour éclaire parfaitement le décor. Roy découvre la guitare de Davis qui, depuis la veille, est restée sur la table.*)

ROY. Regardez ! Il est venu.

ESTHER. Hier, en fin d'après-midi, je suis passée pour mettre un peu d'ordre. La guitare n'était pas là, j'en suis sûre.

ROY. Il est donc venu hier soir ou cette nuit.
(*La porte s'ouvre et entre le pasteur blanc, brandissant un journal.*)

LE PASTEUR. Vous avez lu ?
(*Roy s'empare du journal.*)

ROY, *en train de lire.* Le salaud !

ESTHER. Un article de Bates ?

LE PASTEUR. Oui.

ESTHER, *à Roy.* Eh bien ! lis-le !

ROY, *lisant à voix haute.* « La raison finit toujours par triompher. Davis Cotton, le nègre Don Juan, semble avoir nettoyé son miroir. Ce n'est certes pas ce qui lui aura éclairci le teint, mais l'évidence a su lui dicter sa ligne de conduite.

« J'ai déjà dit dans cette même rubrique, de quelle manière Bamboula et son clan poussaient le cynisme jusqu'à vouloir interdire à la jeune aveugle de se faire opérer... Aujourd'hui, si nous ne sommes pas encore en mesure d'annoncer que la science a ouvert les yeux de la jeune femme, nous constatons avec un certain soulagement que le bon sens a ouvert ceux du nègre. Dans la crainte que jaillisse la lumière, notre démon à peau d'enthracite a décidé de fuir. Il s'en est allé chercher plus au nord, au Wisconsin, au Michigan ou dans l'un des deux Dakota, la Blanche de ses cauchemars obscènes...

« Quant à nous, nous nous bornerons à publier la lettre que nous avons reçue hier de ce poltron trempé dans l'encre.

« Cher Monsieur Bates,

« J'ignore si l'opération a réussi, mais j'ai décidé de quitter cet Etat et cette femme blanche.
« Ne croyez pas que j'aie peur qu'elle me voie tel que je suis. Non, je n'ai pas peur, mais, pour son salut, mieux vaut que je ne la revoie jamais.
« Un Noir et une Blanche ne peuvent trouver le bonheur dans la vie commune.
« C'est tout ce que j'avais à dire. »
Signé : Davis Cotton.

ESTHER. Jamais Davis n'a écrit cette lettre !

LE PASTEUR. Son écriture est reproduite.

ROY, *regardant la guitare sur la table.* Il n'est pas encore parti.

LE PASTEUR, *désignant le journal.* Pourtant, il l'affirme.

ROY. Il est venu hier soir ou cette nuit. Il a laissé sa guitare. Or, il ne s'en sépare jamais. Il reviendra la chercher.

LE PASTEUR. A moins qu'il n'en ait fait don à Cecilia. La chose à laquelle il tient le plus, le cadeau serait grand.

ROY. Dans ce cas, il aurait laissé une lettre.

ESTHER. Regarde sur la table de chevet.
(*Roy se dirige vers le réduit. Il écarte le rideau. Etendu sur le lit, le bras gauche dans le vide, le poignet ensanglanté, apparaît Davis, mort.*
*Un long silence.*
*Le pasteur, Esther et Roy, bouleversés, ne font pas un geste, ne disent pas un mot. Après un temps, le pasteur s'approche du cadavre et se recueille.*
*Off :*
*Bruit de moteur, coups de freins, portières de voiture qui claquent.*
*Suivie du docteur MacWell, les yeux bandés, complètement dépaysée, comme si ses bandelettes l'empêchaient de se « retrouver » chez elle, entre Cecilia.*
*Tandis que le médecin est terrifié par l'image qui s'est offerte à lui, Cecilia s'adosse au mur et appelle.*)

CECILIA. Davis ? (*Un temps.*) Où êtes-vous, Davis ? (*Autre temps.*) Davis !

ESTHER, *ne sachant que répondre.* Il dort.

CECILIA. Ne le réveille pas, surtout. Si l'opération a réussi, je le regarderai dormir, puis je le réveillerai moi-même.
(*Et, tandis que Cecilia marche à tâtons, touchant

*chaque meuble de la main, comme pour revivre une dernière fois en aveugle dans son univers passé, Esther semble chercher un moyen pour éviter qu'on n'enlève les pansements de Cecilia dans la pièce où se trouve le cadavre de Davis.)*

ESTHER. Vous êtes seul, docteur. Où sont les autres médecins ?

LE DOCTEUR. Ils ont été appelés d'urgence à Cincinnatti. Un homme qui a légué ses yeux est sur le point de décéder.

ESTHER. Vous saurez, vous ?

LE DOCTEUR. C'est très simple.

ESTHER. Il vaudrait peut-être mieux redescendre à l'hôpital.

LE DOCTEUR. Ce serait plus prudent, oui.

CECILIA. Qu'est-ce que vous racontez, docteur ? Redescendre à l'hôpital pour dérouler des bandes et retirer des pansements ? Mais, dites à Esther qu'elle pourrait le faire elle-même.

ESTHER. Si tout ne s'était pas aussi bien passé qu'on le croit...

CECILIA. Rassurez-la, docteur. Dites-lui que tout a été décidé il y a douze jours, au cours de la greffe.. Eh bien ! docteur, dites-le-lui !

LE DOCTEUR, *confondu.* Oui.

CECILIA. Alors ?

*(Déconcerté, le médecin fait un signe à Roy et au pasteur, pour leur faire comprendre de cacher le cadavre. Ils se dirigent tous deux vers le lit dans cette intention.)*

CECILIA. Qui marche ?

*(Ils s'arrêtent.)*

ESTHER. Le Révérend Pitt et Roy.

CECILIA. Vous étiez là et vous ne me le disiez pas. Où alliez-vous ? ... Vous ne me répondez pas ?

ESTHER. Ils sortaient.

CECILIA. Avant de connaître le résultat ! ? *(Autre silence. La main de Cecilia rencontre la guitare de Davis et s'en empare aussitôt. Blottissant l'instrument contre sa poitrine, elle va s'asseoir dans le fauteuil. Elle joue quelques notes au hasard, puis.)* Eh bien ! on ne s'occupe pas beaucoup de moi ! *(Un temps.)* Qu'attendez-vous, docteur ?

LE DOCTEUR, *à Esther.* Fermez les rideaux, je vous prie.

*(Tandis qu'Esther tire les doubles-rideaux de la fenêtre, dans le même mouvement, Roy referme celui du réduit sur le cadavre de Davis.*

*Le médecin commence à dérouler lentement les bandes. A Cecilia :)* Gardez les yeux fermés.

CECILIA. Oui, docteur.

*(Esther éclate en sanglots.)*

Ma nou-nou, tu vas me faire pleurer !

LE DOCTEUR. Pas de larmes, Mademoiselle. Surtout pas.

CECILIA, *gentiment.* Tu as entendu, Esther ?

*(Esther se contient.)*

LE DOCTEUR, *une fois qu'il a retiré bandes et pansements.* Ouvrez les yeux maintenant. *(Puis sa main passe et revient devant le visage de Cecilia.)*

CECILIA, *après un silence.* Je ne vois rien, c'est comme avant.

*(Le docteur persiste toutefois à faire aller et venir sa main devant le visage de la jeune femme.)*

Je ne vous l'ai jamais dit, mais je sentais que ça ne réussirait pas.

*(Le docteur laisse retomber sa main en signe de désespoir. Esther fond en larmes.)*

Pleure pas, ma nou-nou : il me reste Davis.

RIDEAU

# "SI LA FOULE NOUS VOIT ENSEMBLE"...

*Claude Bal est un jeune auteur heureux. Il a vingt-huit ans. Il s'est marié la veille de la générale de sa première pièce. Celle-ci,* Si la foule nous voit ensemble, *loin de passer dans le flot indifférent d'une saison chargée, a fait, d'emblée, sensation. Elle a été discutée — en bien, comme en mal — avec violence, donc avec passion. Ce qui est la meilleure preuve d'intérêt.*

*Ancien avocat, préoccupé par les problèmes que pose la justice, Claude Bal a débuté dans la littérature en publiant un imposant plaidoyer :* Seznec était innocent. *Avec sa première pièce, il s'attaque à une autre injustice : le racisme. Sujet brûlant, traité avec flamme.* Si la foule nous voit ensemble *a provoqué des explosions ! Ce qui est dans la logique des choses et tout à l'honneur de l'auteur...*

# ... ET LA CRITIQUE

**PAUL GORDEAUX :**

**Pièce à thèse qui porte à fond.**

L'auteur — un tout jeune auteur, mais qui connaît à fond son métier, M. Claude Bal — a fait comme Jean-Paul Sartre avec sa « P... respectueuse » : pour qu'il y ait conflit, donc tragédie, il a placé l'action de sa pièce aux Etats-Unis. Et, du coup, la partie était gagnée pour lui : le public français, ennemi de l'iniquité, se révolte généreusement contre la mauvaise foi, l'intolérance, la cruauté avec lesquelles les 15.000 habitants de New-City, farouches partisans de la ségrégation raciale, s'efforceront d'empêcher le mariage du mulâtre Davis Cotton avec la blanche Cecily Gray.

Voilà pour la pièce à thèse. Elle porte à fond. On l'acclame.

*France-Soir.*

**MARCELLE CAPRON :**

**Cinq atouts en main**

Il y a plusieurs choses à l'actif, mérite et intérêt, de ce spectacle :

1° C'est la première pièce de Claude Bal, et pas un instant nous ne nous y ennuyons ;

2° Jean Mercure l'a mise en scène ;

3° Le sujet est parmi ceux qui peuvent le plus émouvoir et donner à réfléchir ;

4° L'auteur l'a traité avec une généreuse ardeur, argumentant sans argumenter ;

5° C'est très bien joué.

*Combat.*

**JEAN-JACQUES GAUTIER :**

**Du pur mélodrame**

Ce mélange de racisme et de cécité aboutit au plus pur mélodrame...

L'auteur se fourvoie du côté du vieil Ambigu et finit, sans savoir comment, par se retrouver couché dans les draps sanglants du Grand-Guignol.

La mise en scène de M. Jean Mercure ne dessert point l'ouvrage. Mais une honnête présentation ne transforme point en chef-d'œuvre un comprimé de bons sentiments.

*Le Figaro.*

**MAX FAVALELLI :**

**Des défauts largement compensés**

Les défauts de cette pièce sont perceptibles à l'œil nu. Il y a dans sa conduite une certaine maladresse et, surtout dans son dénouement, un gauchissement vers le mélodrame qui laisse le spectateur insatisfait.

Pourtant ces défauts sont largement compensés par de non moins évidentes qualités et surtout il convient de ne point oublier qu'ils s'appliquent à un début. *Si la foule nous voit ensemble* est la première pièce de M. Claude Bal. C'est surtout cela qui me paraît digne d'intérêt et capable de lui valoir la sympathie du critique dramatique, dont l'un des devoirs est d'aider de son mieux ceux qui entrent dans une carrière où s'accumule la poussière des aînés.

*Aux Ecoutes.*

**JEAN VIGNERON :**

**Du bon théâtre**

Il faut avoir entendu la salle de « générale » (difficile à dégeler, oh ! combien !) clamer son enthousiasme, conspuer le « vilain » comme jadis à l'Ambigu; il faut avoir vu Georges Aminel (le Noir) pleurer comme un gosse au moment des annonces, pour comprendre que l'émotion de cette salle et de cet acteur n'était ni feinte ni basse. A tant de jeux stériles d'intellectuels au cœur sec et à l'âme complexée, nous avouons préférer de beaucoup ce pathétique direct et naïf. Aux pièces à thèse, nous préférons les cris du cœur !...

Il faut croire que MM. Jean Mercure (metteur en scène) et Roger Dornès (directeur du Vieux-Colombier, auteur de l'ingénieux et très réaliste décor), pensent de même, puisqu'ils ont accepté de servir, très bien, *Si la foule nous voit ensemble.* En tout cas, les comédiens, eux, y ont manifestement cru et communiqué au public leur conviction. Silvia Monfort et Georges Aminel, notamment, élèvent l'œuvre très au-dessus du mélodrame qu'elle est (si l'on y tient) et prouvent qu'on peut faire du bon théâtre avec de bons sentiments.

*La Croix.*

**PIERRE BERGER :**

**Du patronage... qui mérite, cependant, d'être vu**

Une œuvre généreuse, oui. Pleine de bonnes intentions. Il me paraît utile de dire très vite qu'elle a toute mon approbation en ce qui concerne son sens profond : la dénonciation d'un des plus intolérables racismes qui soient. Cette adhésion ne peut cependant m'empêcher de regretter que M. Claude Bal nous ait offert une pièce qui, par sa puérilité totale, relève très exactement du patronage...

... Malgré sa faiblesse, la pièce de M. Claude Bal, *Si la foule nous voit ensemble*, mérite cependant d'être vue. Le spectacle a, en effet, été réalisé avec une rare maîtrise par Jean Mercure, et son interprétation est exceptionnelle. Plus particulièrement, aux côtés de Silvia Monfort, Georges Aminel, Alice Tissot, etc., nous avons eu droit à une révélation : celle d'Alain Bouvette.

*Paris-Jour.*

**GABRIEL MARCEL :**

**Des débuts plus que prometteurs**

Voici un ouvrage de début qui contient beaucoup plus que des promesses. La pièce de M. Claude Bal, *Si la foule nous voit ensemble*, avait retenu notre attention à la Commission de l'aide à la première pièce. A la lecture, elle m'avait paru intéressante, mais un peu confuse. A la scène, elle s'éclaire parfaitement et a obtenu un très vif succès, le soir de la répétition générale. Je souhaite vivement que le public ratifie mon opinion...

... Dans son ensemble, la pièce intéresse et émeut. Fort bien mise en scène par M. Jean Mercure, elle est admirablement interprétée par Mme Silvia Monfort, qui n'a jamais été plus jeune ni plus vibrante, et par M. Aminel, qui nous a tous profondément émus dans le rôle de Cotton. Il a été l'autre soir tellement bouleversé par la chaleur des applaudissements qu'il a dû s'interrompre au milieu de l'annonce.

*Les Nouvelles Littéraires.*

# LA CATHÉDRALE

## Distribution

| | |
|---|---|
| Alexandre Le Dherf, 66 ans, *bâtisseur de villes géantes* | **Harry Krimer** |
| Philippe, 25 ans, *gendre d'Alexandre* | **Jean-Louis Trintignant** |
| Isabelle, *femme de Philippe* | **Monique Mouroux** |
| Mme Le Dherf | **Mona Sangor** |
| Perruche de Bonneret, *sœur de Mme Le Dherf* | **Mad. Herenne** |
| Mlle Popoff, *secrétaire de M. Le Dherf* | **Maria Tamar** |
| Brockmann, *homme d'affaires américain* | **Bill Hope** |
| Renaud de Bonneret, *avocat, frère de Mme Le Dherf* | **Henri Gaultier** |
| Monseigneur | **Philippe Richard** |
| Le procureur | **André Var** |
| Le greffier | **Pierre Valde** |
| Jules, *valet de pied* | **André Julien** |
| Jérôme, *valet de pied* | **Teddy Vrignault** |
| Le président | **Jean Bellanger** |

Cette pièce a été créée le 14 mai 1959 au Théâtre Hébertot, dans le cadre des représentations du « Club des Quat' Jeudis ». Pierre Valde en avait réglé la mise en scène.

Nous publions ci-dessous l'acte II de cette excellente pièce en 1 prologue et 2 actes tel qu'il a été joué à la Radiodiffusion française, dans le cadre des échanges internationaux, avec une présentation de Philippe Dechartre.

*Monseigneur a vu en rêve un ange qui lui ordonnait de construire, dominant la ville tentaculaire, une cathédrale moderne dont les tours de béton et de fer monteraient vers le ciel.*

*Au déclin de sa vie, pour mettre son œuvre sous la bénédiction de Dieu, Alexandre Le Dherf, le génial constructeur de la Cité géante, a accepté de financer et de bâtir la grandiose maison de Dieu.*

*Mais, pour que l'œuvre puisse s'élancer comme un hosannah vers la divinité, il faut que ses fondations humaines soient pures de toute tache. En un mot, pour que le contrat soit signé entre Monseigneur et Alexandre, il faut que nul scandale n'éclabousse la famille Le Dherf.*

*Or, comme le loup dans la bergerie, Philippe s'est introduit dans cette bourgeoise maison en épousant la douce et pieuse Isabelle.*

*Pour bien comprendre la situation, il n'est pas inutile de dire que, dans le monde farfelu et gentiment cruel où, grâce au ciment secret d'Alexandre Le Dherf, Babel a été achevée, les puissances sociales les plus établies vacillent et leurs représentants, leurs symboles : les hommes d'affaires, les juges, les procureurs, les avocats, les vieilles filles et les valets de pied ne jouent plus que la farce, un peu folle, joyeuse et sinistre de la vie.*

*Dans le climat, Philippe, qui a failli être moine, qui s'est conduit en héros à la guerre et a rêvé toute sa vie d'être danseur, Philippe, qui n'aime pas Isabelle, n'a qu'une idée en tête : respirer l'air pur de la liberté.*

*Pour « respirer », il faut à Philippe dix-huit millions de dollars !*

*Dix-huit millions de dollars, c'est le prix du secret du ciment Le Dherf exigé par Brockmann, l'homme d'affaires américain, cynique et brutal.*

*Difficile ! Mais, pour aider Philippe à « respirer », Isabelle, qui l'aime et se fait une idée absolue de l'amour, est prête à tout, au chantage, à la mort.*

*Le pacte est scellé. Devant Alexandre Le Dherf, Isabelle, un revolver sur la tempe, exigera le secret du ciment pour Philippe. Si Le Dherf cède, Philippe sera riche et libre. Si Le Dherf refuse, Isabelle mourra et Philippe sera, de toute façon, libre. C'est ça l'amour !*

*Par précaution, Philippe a enlevé la balle du canon du revolver. Isabelle presse l'arme sur sa tempe. Philippe somme Le Dherf de s'exécuter : « Le secret ou Isabelle se tuera sous ses yeux. »*

*Le Dherf, dur envers les autres comme envers lui-même, refuse. Isabelle tire. Incompréhensible, le coup part; Isabelle tombe; elle sera aveugle à vie.*

*Devant le tribunal, Philippe comparaît sous l'inculpation de crime avec préméditation.*

*Pour le juger, il y a : le président, les deux juges, le procureur.*

*Pour le garder, il y a les deux gendarmes.*

*Pour le défendre, il y a Me Renaud de Bonneret, frère de Mme Le Dherf, et amnésique de naissance.*

*De l'autre côté du prétoire, les témoins : Monseigneur ; Brockmann, l'homme d'affaires améri cain ; Alexandre Le Dherf et Madame ; Perruche et Kiki, le chien témoin ; enfin, Isabelle, la victime; tout à son amour.*

*Isabelle parle la première.*

ISABELLE. Monsieur le Président, il n'y a pas eu préméditation !

LE PRESIDENT. Madame, avec tout le respect que nous vous devons, nous vous prions d'attendre pour intervenir que le tribunal vous prie de témoigner. Accusé, vos nom, prénom, date et lieu de naissance.

PHILIPPE. Je suis Philippe. J'ai vingt-sept ans. Je suis né un dimanche à midi, au bord d'un lac, sous le signe du Scorpion. A l'arrière-plan du paysage, une chaîne de montagnes.

LE PRESIDENT. Veuillez situer à peu près la hauteur de ces montagnes.

PHILIPPE. Impossible, elles se confondent avec le ciel. Ces montagnes, le soir, se teintent de bleu. Surtout à l'heure où les paons crient dans les jardins. De ces montagnes descendent des torrents irrévérencieux.

LE PRESIDENT. Veuillez nous dire dans quelles circonstances vous vous êtes marié.

PHILIPPE. Oui, Monsieur le Président. En ce temps-là, errant de métier en métier, j'étais au service d'un importateur de salaisons américaines. Un jour une fenêtre s'ouvre. Une jeune fille au visage émouvant époussetait à l'aide d'une brosse un bouquet de roses artificielles. Nous nous sommes regardés. Elle m'a aimé. Alors, je lui ai tendu une lettre dans laquelle je parlais de Beethoven.

LE PRESIDENT. Le dossier dit que Mlle Le Dherf est une âme ardente, romanesque.

PHILIPPE. Une âme admirable, Monsieur le Président.

LE PRESIDENT. Puisque vous l'avez épousée, vous l'avez aimée ?

PHILIPPE. Mlle Le Dherf a consenti à épouser un homme qui avait subi l'amputation du cœur.

LE PRESIDENT. Vous, pourquoi l'avez-vous épousée ?

PHILIPPE. Pour sa fortune, Monsieur le Président.

LE PRESIDENT. Si M. Le Dherf n'était pas intervenu, la dot de votre femme aurait été dilapidée en quelques semaines.

PHILIPPE. Mon beau-père est un bâtisseur de villes géantes et, comme tel, porté à l'exagération. A vrai dire, j'aime surtout les très belles cravates. Ce n'est pas là un luxe très coûteux. Les souliers bien découpés aussi me font envie. Quand je ne mangeais pas à ma faim, j'étais abonné à la plus luxueuse revue de mode masculine. Au temps des monocles, j'eusse été dandy avec plaisir.

LE PROCUREUR. Vous ne me ferez pas croire que vous avez épousé Mlle Le Dherf pour porter de belles cravates.

PHILIPPE. J'avais un autre but, Monsieur le Procureur : obtenir de mon beau-père la somme nécessaire au départ. J'avais vu en rêve une île merveilleuse où le bonheur m'attendait.

LE PRESIDENT. Quel bonheur ?

PHILIPPE. Celui de redevenir un enfant. Celui de ne plus se dédoubler, de ne plus se juger. Dans cette île j'aurais dansé, Monsieur le Président. Car je suis né danseur. Quand j'ai demandé à cet homme le secret, il l'a refusé. C'était son droit. J'ai voulu me venger. C'était aussi mon droit.

LE PROCUREUR. Si nous comprenons bien, vous avez failli tuer votre femme, elle est aveugle, mais vous êtes sans remords ?

PHILIPPE. Pas de remords ? Oh ! Monsieur le Procureur, comme vous manquez de psychologie ! La honte est en moi ! Monsieur le Président !

LE PRESIDENT. Pourquoi avez-vous honte ?

PHILIPPE. J'ai honte parce qu'au lendemain de mon crime j'ai constaté que j'étais un lâche. Oui, j'ai peur. Je voudrais crâner, vous dévisager, vous insulter ; je fuis vos regards. J'ai une boule de honte sur le cœur. Il m'en coûte de vous le dire, mais, si c'était à refaire, je ne referais pas ce que j'ai fait. Non parce que j'ai pitié de cette femme, mais parce que je me méprise.

LE PRESIDENT. Donc, ce soir-là, Philippe, dans le but d'obtenir de son beau-père, M. Le Dherf, une somme importante, demanda à sa femme de se prêter à une sorte de chantage au suicide. Madame, vous avez consenti. Pourquoi ?

ISABELLE. J'aurais été déraisonnable et cruelle si j'avais retenu par la force un mari qui s'apprêtait à me haïr.

LE PRESIDENT. Monsieur Le Dherf, veuillez vous présenter à la barre... La veille du jour où vous avez reçu M. Brockmann, Monseigneur vous avait proposé la construction d'une cathédrale.

LE DHERF. Une cathédrale géante à l'échelle de ma ville, oui.

LE PRESIDENT. Quelques jours auparavant, vous aviez déclaré que vous ne construiriez plus. Vous aviez même précisé : « Mon secret me suivra dans la tombe. »

LE DHERF. Je l'ai dit.

LE PRESIDENT. Faut-il comprendre qu'avant de mourir vous détruirez votre secret ? Pourquoi voulez-vous détruire votre secret ?

LE DHERF. C'est mon droit le plus strict.

LE PRESIDENT. On ne comprend pas...

LE DHERF. Jamais je n'ai demandé à qui que ce soit de comprendre quoi que ce soit.

LE PRESIDENT. Le Dherf ! Ne soyez pas agressif. Quand votre gendre vous a posé l'ultimatum : « Si vous ne me donnez pas le secret, Isabelle tirera », qu'est-ce que vous avez répondu ?

LE DHERF. Je crois que je n'ai pas répondu. Philippe a donné son ordre. Isabelle a tiré.

MADAME LE DHERF. Mensonge !

LE PRESIDENT. Tout à l'heure, Madame !

MADAME LE DHERF. Mon mari a crié : « Canaille, vous n'aurez pas le secret ».

LE DHERF. C'est possible.

MADAME LE DHERF. C'est vrai. Si mon mari l'avait voulu, le drame eût été évité. Il a sacrifié sa fille à son orgueil, à ses intérêts !

LE PRESIDENT. Monsieur le Dherf, pourquoi n'avez-vous pas crié tout de suite à votre gendre que vous acceptiez de livrer le secret ?

LE DHERF. J'ai voulu tout faire pour éviter le départ de Philippe. Un scandale de cette nature chez moi aurait sans doute incité Monseigneur à ne pas me confier la construction de la cathédrale.

MADAME LE DHERF. Assassin !

LE PRESIDENT. Madame, silence !

MADAME LE DHERF. Le tribunal m'entendra ! Mon mari n'est pas au-dessus des lois.

LE PRESIDENT. Vous, pas davantage, Madame.

MADAME LE DHERF. Cet homme n'aime que lui ! Ses rêves ! Ses ambitions ! Il a fait mon malheur. Mon malheur !

LE PRESIDENT. C'est pénible ! Oh ! que c'est pénible ! Madame, la Cour vous assure de toute sa sympathie, mais elle vous prie de sangloter à voix basse. Monsieur Le Dherf, quelques heures avant le drame, vous aviez refusé à l'envoyé d'une puissante société américaine la vente du secret de fabrication dont vous êtes l'inventeur.

LE DHERF. Oui.

LE PRESIDENT. Greffier, appelez M. Brockman.

LE GREFFIER. Monsieur Brockman !

BROCKMAN. Yes !

LE PRESIDENT, *à la française*. Votre name.

BROCKMAN. Pardon ?

LE PRESIDENT. Votre name.

BROCKMAN. Je ne comprends pas.

DEUXIEME JUGE. Votre nom.

BROCKMAN. Oh ! Yes, my name. Brockman.

LE PRESIDENT. Et vous le jurez.

BROCKMAN. O. K.

LE PRESIDENT. Le jour du drame, vous vous êtes rendu chez Alexandre Le Dherf dans le but d'acquérir le secret de fabrication du ciment.

BROCKMAN. Je dis yes ou je dis oui ?

LE PRESIDENT. Alternez.

BROCKMAN. Yes, Votre Honneur.

LE PRESIDENT. Pourquoi m'appelle-t-il « Votre Honneur » ?

DEUXIEME JUGE. C'est une manie qu'ils ont en Amérique.

LE PRESIDENT. Flatteur, merci. Alexandre Le Dherf a refusé de vous donner satisfaction ?

BROCKMAN. Oui.

LE PROCUREUR. Voilà pourquoi vous avez essayé de soudoyer l'accusé.

BROCKMAN. Yes et oui.

LE PRESIDENT. L'un ou l'autre suffit. Vous avez aussi essayé de séduire Mlle Popoff, la secrétaire de M. Le Dherf.

BROCKMAN. Yes, Votre Honneur. Pour avoir le secret, je me suis saoulé avec Mademoiselle au gros rouge. Très mauvais ! Je ne supporte que le coca-cola. Le gros rouge ? Dégoûtant

LE PROCUREUR. Je rappelle le témoin au respect de la nation qui l'hospitalise. Notre gros rouge vaut bien ce jus gluant et interlope qu'on appelle coca je ne sais trop quoi !

TOUT LE MONDE. Très bien ! Très bien !

BROCKMAN. Je préfère coca-cola. Gros rouge : dégoûtant !

LE PROCUREUR. Un tel langage dans cette enceinte est inadmissible, Votre Honneur.

LE PRESIDENT. Mon cher Procureur, je regrette, mais rien dans le Code n'oppose le gros rouge au coca-cola.

BROCKMANN. Frenchmen very stupid boy, indeed ! Yes ! Very stupid !

(*Cris, sifflets.*)

LE PRESIDENT. Bon. Revenons au secret. Mlle Popoff, en état d'ébriété provoquée, vous a-t-elle livré le secret ?

BROCKMAN. Non ! Je me suis trouvé devant un mur, un mur qui dansait le rock and roll, mais un mur, Votre Honneur.

LE PRESIDENT. Trop aimable. Donc, vous ne pouvez renseigner le Tribunal. La Cour vous remercie quand même.

LE PRESIDENT. Mademoiselle Popoff, veuillez vous présenter à la barre.

MADEMOISELLE POPOFF. J'y suis.

LE PRESIDENT. Naturellement, vous faites comme tout le monde : vous le jurez. Ce que les gens sont moutonniers ! Passons. Mademoiselle Popoff, en qualité de collaboratrice directe d'Alexandre Le Dherf, nous savons que vous savez ce que nous voulons savoir.

MADEMOISELLE POPOFF. Je le sais.

LE PRESIDENT. Alors, dites-nous tout, tout, tout !

MADEMOISELLE POPOFF. J'ai fait le serment de me taire.

PREMIER JUGE. Cette réponse honore le témoin. Une question toutefois : le serment a-t-il été fait en français ou en russe ?

MADEMOISELLE POPOFF. En russe.

PREMIER JUGE. Essentiel ! Un serment fait en russe peut ne pas être tenu.

LE PRESIDENT. Cher ami, nous connaissons vos opinions. Nous les respectons. Ici, elles ne sont pas de mise. La Justice est et doit rester apolitique. J'y veillerai... Mademoiselle Popoff, le Tribunal, le Jury vont avoir à décider du sort d'un homme en danger de mort. Si la lumière n'est pas faite, l'accusé risque une condamnation mal motivée. Voyons ! vous ne désirez pas sa perte ? Et si par votre faute l'accusé était condamné à la peine capitale ?

MADEMOISELLE POPOFF. Non ! Je ne veux pas.

PREMIER JUGE. Elle l'aime.

LE PRESIDENT. Ah !

DEUXIEME JUGE. Elle l'adore.

LE PRESIDENT. Ah ! Ah ! oui. Mademoiselle Popoff, soyez grande, soyez généreuse. Prouvez au monde que la Science, loin de dessécher les cœurs, exalte au contraire les plus nobles sentiments. Soyez sublime, Mademoiselle Popoff.

MADEMOISELLE POPOFF. Sublime ?

LE PRESIDENT. Dame !

MADEMOISELLE POPOFF. Pour sauver Philippe que j'aime et qui m'a promis le mariage, je vais dire le secret.

LE DHERF. Je te défends !

LE PRESIDENT. Silence ! Monsieur Le Dherf, vous n'avez pas le droit de vous opposer à la déposition d'un témoin.

MADEMOISELLE POPOFF. Baresdaski shsanick vrout aluf niet frot vrout shask, rout cimenski cathédralof oniet dans oblof bosáki bosaka dref da du lift apocalyptof ; apocalyptof, apocalyptof !

LE PRESIDENT. La Cour est très intéressée, mais elle n'a rien compris. Si j'en crois mes oreilles, vous parlez russe.

MADEMOISELLE POPOFF. Oui.

LE PRESIDENT. Jusqu'à nouvel ordre, le russe n'étant pas encore langue obligatoire, veuillez traduire.

MADEMOISELLE POPOFF. Je ne peux pas, Monsieur le Président. Dès que les paroles révélatrices du secret montent à mes lèvres, mes lèvres à mon insu parlent en russe. Or, je ne sais pas le russe. C'est horrible ! Qu'est-ce qu'il faut faire ?

LE PRESIDENT. Rien. C'est inguérissable. Y a-t-il dans la salle quelqu'un connaissant le russe ?

UN HOMME. Da.

LE PRESIDENT. Qui ?

L'HOMME. Moi.

LE PRESIDENT. Nom, âge, profession..., je le jure.

L'HOMME. Grigorief. Soixante ans. Cordonnier. Je le jure.

LE PRESIDENT. Dites-nous ce qu'a dit en russe Mlle Popoff ?

GRIGORIEF. Elle a d'abord parlé d'un secret, le secret de fabrication d'un ciment. Tout à coup, j'ai cessé de comprendre. Puis elle a terminé en disant : « Les temps de l'Apocalypse approchent. »

LE PRESIDENT. Ne parlons plus du secret. D'ailleurs, le propre d'un secret est de rester secret. Revenons au principal. Accusé, à la barre. Greffier, où est l'arme du crime ?

LE GREFFIER. La voici. Non. L'arme du crime est au greffe, Monsieur le Président.

LE PRESIDENT. La pagaie continue, mes félicitations. Accusé, de qui teniez-vous le revolver ?

PHILIPPE. Ce revolver se trouvait dans ma chambre. Sur mon ordre, mes valets de pied Jules et Jérôme étaient allés le chercher.

LE PRESIDENT. Jules, Jérôme, venez à la barre. Dites : je le jure.

JULES ET JEROME. Nous le jurons.

LE PRESIDENT. Vous reconnaissez avoir apporté le revolver à l'accusé ?

JULES ET JEROME. Oui, Monsieur le Président.

LE PRESIDENT. L'accusé savait-il que le revolver était chargé ?

JULES ET JEROME. Oui, Monsieur le Président.

ISABELLE. Jules et Jérôme haïssent mon mari.

LE PRESIDENT. Témoins, vous haïssez l'accusé ?

ISABELLE. Ils se taisent, donc ils mentent !

LE PRESIDENT. Témoins, vous haïssez l'accusé ?

JULES ET JEROME. Non, Monsieur le Président. Nous l'aimons.

LE PROCUREUR. Donc, le revolver était chargé. Donc, il y a eu préméditation.

KIKI. Ouah ! Ouah !

LE PRESIDENT. Intolérable !

PERRUCHE. Pardon, Monsieur le Président. Kiki demande à faire une révélation.

LE PRESIDENT. Monsieur le Procureur, la demande de Kiki est-elle recevable ?

LE PROCUREUR. Au point où nous en sommes. Ouah ! Ouah ! Oh ! pardon...

LE PRESIDENT. Monsieur le Procureur ! Le témoin à la barre. Surtout, pas de serment.

PERRUCHE. Je m'appelle Sylvie de Bonneret et non Perruche, comme le prétend Philippe. Soyez chou, Monsieur le Président, ne me demandez pas mon âge. Je jure que je l'ai. Donc, ce jour-là, je promenais Kiki autour de la prison. Je dois vous dire que Kiki a une prédilection pour les murs de prison. Ils sont hauts, ils sont longs. Pour Kiki, ça multiplie les tentations de lever sa petite patte. C'est humain, Monsieur le Président. Kiki, tais-toi ! Donc, nous tournions autour de l'édifice. Tout à coup, mon attention et celle de Kiki sont attirées par une auto qui stoppe. Deux hommes en descendent. Ils dissimulent l'auto dans une bouche d'égout. Ils jettent une corde à nœuds par-dessus les murs.

LE PRESIDENT. Qui étaient ces deux hommes ?

PERRUCHE. Jules et Jérôme. Je le jure. Intrigué par ce manège insolite, Kiki aboie. Jules et Jérôme nous aperçoivent. Ils détalent à toutes jambes. Ils tenaient dans la main une paire de moustaches...

LE PRESIDENT. Oh ! oh ! déposition capitale. La Cour remercie le témoin. Jules et Jérôme, que faisiez-vous autour de la prison de l'accusé, une paire de moustaches à la main ? Répondez ! Vous refusez ? La Cour prend note de votre silence. Accusé, saviez-vous que le revolver était chargé ?

PHILIPPE. Oui.

LE PRESIDENT. Donc, vous aviez décidé la mort de votre femme ?

PHILIPPE. Non

LE PRESIDENT. Attention ! Attention ! Il y a contradiction entre votre oui et votre non.

PHILIPPE. Qu'y puis-je, Monsieur le Président ? Jusqu'à ce jour, le oui et le non, le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest se sont toujours opposés.

LE PROCUREUR. Dites donc, jeune homme, dites donc ! Vous avez peut-être tort de vous payer la tête du Tribunal. C'est la vôtre que vous jouez.

PHILIPPE. Hélas ! je suis là pour ça.

LE PROCUREUR. Au bout de tout ceci, savez-vous ce qu'il y a ? Une guillotine qui se dresse au petit jour. Vous narguez ! Vous narguez ! C'est donc que vous ne craignez pas la mort ?

PHILIPPE. Elle m'épouvante.

LE PRESIDENT. Alors, soyez raisonnable et logique. Répondez à mes questions. Oui, je savais que le revolver était chargé. Donc, vous vouliez tuer votre femme. Non, je ne voulais pas tuer ma femme. Donc, vous ignoriez que le revolver était chargé. Je ne sors pas de là !

PHILIPPE. Je vais vous en sortir, Monsieur le Président. Oui, je savais que le revolver était chargé. Non, je ne voulais pas tuer ma femme. Parce qu'entre temps, Isabelle, je dois vous le dire maintenant, j'avais déchargé l'arme du crime.

LE PRESIDENT. Alors, quelqu'un l'avait rechargée. Qui ?

PHILIPPE. Le diable, Monsieur le Président.

LE PROCUREUR. Prouvez-le.

PHILIPPE. Si je pouvais le prouver, je vous livrerais le comment et le pourquoi des choses de ce monde.

LE PRESIDENT. C'est ce que je disais : on n'en sort pas.

LE PROCUREUR. J'admets l'hypothèse d'une intervention du diable. Pourquoi aurait-il rechargé le revolver ?

PHILIPPE. Parce que le diable a voulu s'opposer à la construction de la cathédrale, Monsieur le Procureur.

LE PROCUREUR. Par là, vous voulez insinuer que, dans cette affaire, vous n'avez été que l'instrument du diable ?

PHILIPPE. Monsieur le Procureur, les hommes ne sont que les instruments du diable ou de Dieu.

RENAUD. Exactement ! Et nous tenons là la clef de toute l'affaire.

LE PRESIDENT. La clef ! Vous dites la clef ?

RENAUD. Enfin, l'incompréhensible allume sa lanterne ! Dans la nuit du 3 juin et quelque, si j'ai bonne mémoire, un ange apparaît à Monseigneur et lui ordonne la construction d'une cathédrale. Affolé, au cours de cette même nuit, le diable s'introduit dans le corps de mon client et... et... et...

TOUT LE MONDE. Et ? Et ? Et ?

RENAUD. Et quoi ?

LE PRESIDENT. L'incident est clos. Accusé, vous êtes donc dans l'impossibilité de prouver que vous avez déchargé le revolver.

PHILIPPE. Oui, Monsieur le Président.

LE PRESIDENT. Dans ces conditions, vous l'admettrez, le Tribunal ne peut tenir compte d'aucun de vos dires.

PHILIPPE. Ça n'a aucune importance.

ISABELLE. Non ! Philippe, tu n'es pas coupable Crie-le ! Messieurs, Philippe est innocent. Quand il m'a tendu le revolver, il supposait que je ne tirerais pas.

PHILIPPE. Pardon ! Je savais qu'Isabelle tirerait. Elle me l'avait dit..

ISABELLE. Philippe ment parce qu'il veut en finir avec les mensonges de la vie, Philippe est une âme sensible et droite que la vie a trop blessée. Même s'il était coupable et si vous le condamniez, c'est moi que vous condamneriez. Moi, quel mal ai-je fait ? Messieurs, si vous n'avez pas pitié de lui, ayez au moins pitié de moi.

LE PRESIDENT. Madame, le Tribunal est très ému. Greffier, quel est le témoin suivant ?

LE GREFFIER. Monseigneur.

LE PRESIDENT. Introduisez Monseigneur.

LE GREFFIER. Monseigneur !

LE PRESIDENT. Monseigneur, nous vous prions de venir à la barre. Le caractère sacré de vos fonctions vous dispense du serment. Nous vous écoutons.

MONSEIGNEUR. Monsieur le Président, je voudrais d'abord délimiter les responsabilités de chacun dans ce drame qui a fait deux victimes. Tel que je connais Philippe, et surtout tel que je l'ai connu, je ne peux croire qu'il ait voulu la mort de sa jeune femme. Admettons que Philippe soit condamnable. S'il l'est, il ne l'est pas seul. A l'origine du drame, je vois un premier coupable. Moi.

LE PRESIDENT. Oh ! Monseigneur. Expliquez-vous.

MONSEIGNEUR. Lorsque j'ai dit à M. Le Dherf que je ne confierais pas la construction de la cathédrale au chef d'une famille où couve le scandale, je n'avais qu'un but : ramener Philippe au bien.

LE PRESIDENT. Bon.

MONSEIGNEUR. Hélas ! Le Malin, qui se cache souvent derrière nos meilleures intentions, une fois de plus a triomphé. C'est à moi qu'il doit son triomphe. *Mea culpa !* Les responsabilités ainsi précisées, ne croyez-vous pas que l'accusé ait droit aux circonstances les plus atténuantes ?

LE PROCUREUR. Monseigneur, vos propos confirment ceux que vous avez déjà tenus. Vous ne cachez à personne que si Philippe est condamné, la cathédrale ne sera pas construite.

MONSEIGNEUR. En tout cas, elle ne sera pas construite par Alexandre Le Dherf.

LE PROCUREUR. Or, de nos jours, seul Alexandre Le Dherf est capable de construire l'édifie géant qui frappera nos sensibilités et nos imaginations.

MONSEIGNEUR. Hélas ! oui.

LE PROCUREUR. En toute conscience, Monseigneur, ne croyez-vous pas qu'un tel raisonnement est de nature à influencer le jury ? Pour lui, quelle responsabilité ! Si je condamne, pas de cathédrale. Monseigneur, ne croyez-vous pas qu'à votre insu ce chantage risque de paralyser la liberté de ces braves gens ?

MONSEIGNEUR. Monsieur le Procureur, en toute conscience, n'ai-je pas le droit de me considérer comme non responsable d'une situation qui est plus l'effet de la nature des choses que de ma volonté ?

LE PRESIDENT. Mon cher Procureur, les raisons données par le témoin me paraissent suffisantes. Monseigneur, personnellement, je tiens à vous féliciter pour l'initiative grandiose à laquelle votre nom restera attaché.

MONSEIGNEUR. L'initiative vient de Dieu, Monsieur le Président. Une nuit, un ange m'a visité.

LE PROCUREUR, *ricane*. Un ange vous a visité ?

MONSEIGNEUR. Oui, Monsieur le Procureur.

LE PROCUREUR. Vous le jurez ?

MONSEIGNEUR. Homme de peu de foi, pourquoi ricanez-vous ?

LE PROCUREUR. Je récuse le témoin. Les anges n'existent pas.

LE PRESIDENT. Qu'en savez-vous ?

LE PROCUREUR. Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr !

LE PRESIDENT. Mon cher Procureur, nous ne sommes pas ici pour discuter du sexe des anges. Monseigneur, le Tribunal est navré. Il vous présente ses excuses.

PREMIER JUGE. Une question, Monseigneur : l'impossibilité à laquelle le Tribunal s'est heurté quand il a voulu connaître le secret de fabrication du ciment Le Dherf ne vous trouble pas ?

MONSEIGNEUR. Pourquoi me troublerait-elle ?

PREMIER JUGE. Monseigneur, vous n'ignorez sans doute pas que récemment une lézarde s'est ouverte au flanc d'un des immeubles construits par M. Le Dherf.

LE DHERF. Un incident sans importance.

PREMIER JUGE. On peut ne pas être de cet avis.

MONSEIGNEUR. Monsieur le Juge, ne commettez pas l'injustice de me prendre pour un naïf. Dans les jeux de ce monde où le diable risque de se tailler une part trop belle, l'Eglise a des armes pour se défendre.

PREMIER JUGE. Quelles sont ces armes ?

MONSEIGNEUR. Je les ferai connaître en temps utile. Monsieur le Président, nous pouvons disposer ?

LE PRESIDENT. Monseigneur, la Cour vous remercie.

LE GREFFIER. Monsieur le Président, la femme de l'accusé désire faire une déclaration.

LE PRESIDENT. Madame, nous vous écoutons.

ISABELLE. Je l'aime.

LE PRESIDENT. La Cour rend hommage à votre constance, Madame. Monsieur le Procureur général, vous avez la parole.

LE PROCUREUR. Monsieur le Président, Messieurs de la Cour, Mesdames qui n'en êtes pas, mon réquisitoire sera bref.

LE PRESIDENT. Tant mieux !

LE PROCUREUR. Merci. Celui qui comparaît devant vous commet, j'en suis sûr, l'erreur de se croire un être exceptionnel. Cette erreur, la plupart des accusés de son âge la commettent. N'ont-ils pas tant de fois, avant de s'asseoir au banc d'infamie, lu, entendu dire que notre siècle se caractérise par une prolifération inquiétante de dévoyés tels que la société n'en a jamais produits. Quelle satisfaction pour l'orgueil quand on se situe par rapport aux autres aussi inattendus que nouveaux. Rien ne m'irrite davantage que cette prétention entretenue par les pontifes du bon vieux temps ! De mon temps, nous étions si différents ! Est-ce à dire, Messieurs, est-ce à dire, Mesdames, que les jeunes d'autrefois ne fréquentaient pas les Cours d'assise ? Si cela était vrai, que faisait-on des procureurs ? On en usait, rassurez-vous. Les tricheurs sont de tous les temps. En voici un !

PERRUCHE. Bravo !

LE PROCUREUR. Merci. Ni meilleur ni pire que ses prédécesseurs. Ni plus original ! Ce qui est nouveau, par contre, c'est la réaction inattendue de la société devant un personnage ancien. Il y a un instant, à quel spectacle avons-nous assisté ? Pour la première fois dans l'histoire de la Justice, témoins à charge et témoins à décharge se sont mélangés dans une même confusion. Une société est malade, Messieurs, quand devant un même tribunal, un même témoin peut, à la fois, charger et absoudre un même coupable...

KIKI. Ouah ! Ouah !

LE PROCUREUR. Merci. Quoi ! Sur les mappemondes de nos consciences, auriez-vous déjà effacé la frontière qui sépare le bien du mal ? Ressaisissez-vous, Messieurs. Ressaisissez-vous, Mesdames. L'homme juste qui punit son prochain n'obéit pas à des fins égoïstes. Nous sacrifierons notre désir personnel d'être généreux aux intérêts supérieurs de la société. La faute d'un seul compromet la solidité de l'édifice. Du côté de nos adversaires, des hommes résolus, la pioche à la main, préparent le grand assaut. Ecoutez ces bruits d'effondrements lointains...

LE DHERF. Ecoutez ! Le craquement ! Vous entendez ? (*On entend un bruit extraordinaire.*)

LE PROCUREUR. Vous les avez entendus, ces bruits annonciateurs...

LE DHERF. Non ! Je ne veux pas.

LE PROCUREUR. Monsieur le Président, je...

LE DHERF. Silence ! Il n'y a pas de craquements ! Dieu va paraître ! Il paraît. A genoux, Messieurs ! A genoux ! Voyez-le qui s'installe et préside le Tribunal ! Messieurs, la Cour ! La vraie ! La seule ! Alexandre Le Dherf, comparaissez. Seigneur, me voici. Souvenez-vous : à une époque où les hommes ne sacrifiaient qu'à la Science, moi, Alexandre Le Dherf, du même ciment de mes villes, j'ai construit votre cathédrale. Elle s'élance si haut dans le ciel que les regards s'arrêtent à mi-chemin de l'envolée de ses flèches.

LE PRESIDENT. Silence ! Alexandre Le Dherf, restez sur terre. La cathédrale n'est pas encore construite.

LE DHERF. Elle l'est ! Hosannah ! Hosannah !

LE PROCUREUR. Monsieur le Président, c'est intolérable, inadmissible. Je m'en vais.

LE PRESIDENT. Monsieur le Procureur général ! C'est un scandale ! C'est une catastrophe ! Le Ministère va s'en mêler. Gendarmes, arrêtez le Procureur !

LES GENDARMES. C'est fait, Monsieur le Président.

LE PRESIDENT. L'audience continue ! Monsieur le Procureur général, nous vous prions de recevoir les excuses de la Cour. Vous avez la parole.

LE PROCUREUR. Je suis enchaîné, Monsieur le Président. La Justice ne peut être enchaînée !

LE PRESIDENT. C'est une erreur judiciaire, Monsieur le Procureur général. Gendarmes, vous êtes idiots !

LES GENDARMES. On nous a dit : « Arrêtez le Procureur. »

LE PRESIDENT. Libérez les mains de la Justice !

LES GENDARMES. C'est fait, Monsieur le Président.

LE PRESIDENT. Monsieur le Procureur général, nous vous écoutons. Monsieur le Procureur général ?

LE PROCUREUR. J'avais dit tout ce que j'avais à dire.

LE PRESIDENT. Vous boudez, Monsieur le Procureur. Oh ! Si ! Si ! Vous boudez. Nous vous écoutons.

LE PROCUREUR. Si cet homme est innocent, Messieurs, c'est donc que vous êtes coupables. Nous le supprimerons donc parce que, de sa mort, dépend notre bonne conscience. Si vous croyez encore que la partie qui se joue n'est pas perdue, que le monde n'est pas mûr pour le renversement total des valeurs qui furent la gloire de notre civilisation, dans un instant, une tête tombera, et cet homme aura perdu la sienne.

LE PRESIDENT. Bon ! Maître Renaud de Bonneret, on vous donne la parole. Pouvez-vous la prendre ?

RENAUD. Basses-Pyrénées, chef-lieu : Paul ! $AX2+BX+C=$zéro. Prise de Constantinople par les Turcs : 1473. Débarquement des Russes dans la Lune : 1973. Monsieur le Président, je la prends.

LE PRESIDENT. La Cour vous en félicite.

RENAUD. Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs. Quoi ! direz-vous, Mᵉ Renaud de Bonneret qui, il y a un instant encore, cherchait ses mots dans la nuit de sa mémoire, va assurer la défense d'un accusé ? Oui, Messieurs ! Ne voyez pas dans cet événement le fait d'une intervention qu'on pourrait qualifier de divine. Pour les esprits positifs dont je m'honore d'être, l'homme tire de lui-même et sa perte et son salut. Sans remonter très loin vers le début de mon existence...

LE PRESIDENT. Abrégez ! Abrégez !

RENAUD. Pardon... Vous auriez le cœur de condamner ? Non, Messieurs, non ! Ne soyons pas ingrats ! Dans l'univers tout se tient. Quand un homme lève le petit doigt, il soulève quelque chose quelque part. C'est parce que Philippe a tendu un revolver à sa femme que ma mémoire est enfin venue au monde. Cet événement tributaire des jeux de l'harmonie terrestre, vous le célébrerez comme il se doit : par un acquittement. Acquittez, Messieurs ! Acquittez, Mesdames ! Philippe acquitté, Monseigneur construira la cathédrale et cette cathédrale, c'est à Mᵉ Renaud de Bonneret que la chrétienté la devra ! Et cet honneur, Messieurs, rejaillira sur le Barreau tout entier ! Ouf ! pour un début, ce n'est pas mal.

TOUT LE MONDE, *applaudissant*. Bravo ! Acquittement ! Acquittement !

LE PRESIDENT. Silence ! Inadmissible ! Je suspens. Bon. Accusé, avez-vous une dernière déclaration à faire ? Si vous étiez acquitté, useriez-vous utilement du bénéfice de notre indulgence ?

PHILIPPE. Monsieur le Président, quels engagements peut-on prendre dans un monde où les canailles ne valent pas mieux que les honnêtes gens ?

LE PRESIDENT. Silence ! La Cour rend hommage à votre franchise.

PHILIPPE. La Cour est trop honnête.

LE PRESIDENT. Selon la loi, témoins et famille vont répondre à la question du Tribunal. On répondra par oui et non. Si, à l'unanimité tout le monde dit non, l'acquittement sera prononcé. Si tout le monde dit oui, l'accusé sera condamné. Attention ! Le sieur Philippe, âgé de vingt-cinq ans, né d'un père tzigane et d'un paysage de montagne, est-il coupable d'avoir tendu un revolver à sa femme Isabelle, fille Le Dherf, dans le but de provoquer la mort de ladite ?

TOUT LE MONDE. Oui !

LE PRESIDENT. Philippe, déclaré coupable à l'unanimité, aura la tête tranchée.

ISABELLE. Mon Dieu, s'il faut un miracle, faites le miracle qui sauvera Philippe !

(*Brouhaha qui se fond dans un coup de gong.*)

(*Philippe est dans sa prison. Il lance vers le plafond des bulles de savon. Bruit de serrure.*)

PHILIPPE. Philippe, déclaré coupable à l'unanimité, aura la tête tranchée ! La tête tranchée ! Ah ! les braves gens !

LE GARDIEN. Une visite. Ils sont deux.

PHILIPPE. Du rouge ! Du bleu ! Du violet ! Et même de l'indigo !

LE GARDIEN. Ils sont tous pareils, les condamnés à mort. Avant de mourir, ils deviennent puérils. (*Il sort.*)

PHILIPPE. Si, contre toute vraisemblance, je retrouvais la liberté, je vendrais des bulles de savon, à Paris, place de la Madeleine. Jules ! Jérôme ! Chers deux caniches à moustaches ! Comme c'est aimable à vous. Ils viennent compatir. La vue de leur ancien maître enchaîné les fait rougir de honte. Reprenez votre souffle, et voyez. Rouge ! Bleu ! Violet ! (*Il lance des bulles.*)

JULES ET JEROME. Monsieur, nous venons vous proposer des choses.

PHILIPPE. Des choses honnêtes ?

JULES ET JEROME. Une paire de moustaches.

PHILIPPE. Moustaches de caniche ? Qu'en ferais-je ?

JULES ET JEROME. Vous les collerez là où il faut.

PHILIPPE. Comme ceci ? Bravo ! Elles tiennent.

JULES ET JEROME. Vous allez passer devant le gardien. Il ne vous reconnaîtra pas. Derrière la prison, vous verrez une auto. On vous attend. Ce soir, vous serez hors les frontières...

PHILIPPE. Libre ! Avec des moustaches de caniche ? Moi, une créature de Dieu ! Votre revanche, n'est-ce pas ?

JULES ET JEROME. Oui !

PHILIPPE. Mes gaillards, vous avez la dent dure. Seuls des caniches ont la dent aussi dure.

JULES ET JEROME. Monsieur, nous ne sommes pas des bêtes. Nous sommes des hommes.

PHILIPPE. Des hommes libres.

JULES ET JEROME. Oui, Monsieur.

PHILIPPE. Réduits à la condition de domestiques. Quelle injustice, ou plutôt quel désordre ! Voyons si le subterfuge a quelque chance. (*Philippe sort.*)

VOIX DU GARDIEN. Passez, Monsieur le Visiteur.

JULES ET JEROME. Enfin, notre vengeance !

(*Philippe revient.*)

PHILIPPE. Mes félicitations, Messieurs ! Vous avez découvert cette vérité : la liberté tient à deux choses. d'abord, au port d'une moustache à caniche: ensuite, à l'acceptation d'une humiliation. De cette liberté, qu'en ferais-je ? Je la refuse. Aucune cathédrale ne m'attend. (*Il jette les moustaches en l'air.*)

JULES ET JEROME. Malédiction ! Il nous échappe.

PHILIPPE. Plutôt la mort que de vivre en caniche pour vous plaire ! Je vous ai souvent humiliés, d'accord. Et voilà pourquoi vous me haïssez. Vous avez tort. Si je vous ai tourmentés, c'est parce que je vous aimais, c'est parce que je souffrais pour vous. Oui ! Oui ! Un souvenir : mon père outrageait ses domestiques. Un jour, l'un d'eux pleura devant moi. Il pleura de rage et d'impuissance. Avec ma logique d'enfant, je lui ai dit : « Pourquoi acceptez-vous ? » Et je me suis juré en toute occasion... Vous voyez la suite ? Moi, je vous humiliais pour vous écœurer, pour vous inciter à quitter une livrée déshonorante. L'homme n'a aucun droit sur l'homme !... Quoi ! vous pleurez !

LE GARDIEN, *entre*. Times ! Visite terminée.

JULES ET JEROME. Monsieur, nous vous demandons pardon.

(*Ils sortent.*)

LE GARDIEN. Du monde. Du sérieux. Les autorités du dernier matin.

LE PROCUREUR, *entre*. Ayez du courage, mon ami. Quelles sont vos dernières volontés ?

PHILIPPE. Au milieu du jardin de mon enfance, quand il avait plu, les pierres des gaves, longues et plates, brillaient au soleil revenu. Et les merles en sifflant s'enfonçaient dans les feuillages mouillés. Monsieur le Procureur, s'il vous plaisait de me faire écouter une dernière fois le chant de ces merles, je vous en serais reconnaissant.

(*Le procureur fait un signe. Bientôt, on entend un chant de merles.*)

PHILIPPE. Merci. Messieurs, je suis à vous.

(*Au fond de la scène, une guillotine. Le bourreau, en chapeau haut de forme et jaquette, se tient à ses côtés. Philippe avance, mais il a un mouvement de recul.*)

PHILIPPE. Excusez-moi, Messieurs. Je ne suis pas toujours maître de mes nerfs.

LE PROCUREUR. Tambour !

(*Roulement de tambour.*)

Monseigneur !

MONSEIGNEUR, *entre.* Monsieur le Procureur ! Mon jeune protégé est innocent du crime pour lequel on l'a condamné. Jules et Jérôme sortent de chez moi. Ils m'ont dit avoir rechargé le revolver que Philippe venait de décharger. Voici leur aveu écrit.

LE PROCUREUR. Au lieu d'une tête, j'en aurai deux ! Où sont Jules et Jérôme ?

MONSEIGNEUR. A l'évêché où ils se tiennent à la disposition de la Justice.

LE PROCUREUR. Gendarmes, suivez-moi !

MONSEIGNEUR. Mon cher Philippe, faut-il que votre âme soit troublée pour que vous ayez recherché une mort que vous ne méritiez pas ?

LE DHERF. Monseigneur, Philippe sauvé par le miracle qu'a demandé ma fille, vous pouvez enfin signer le contrat me confiant la construction de la cathédrale.

MONSEIGNEUR. Mon Dieu, je vais accomplir un acte grave. Cette cathédrale que je veux donner aux hommes, comme aux temps anciens, doit être un acte de foi, un élan de pureté et d'amour. Si, en dépit de mes vœux, les hommes du nouveau chantier ne sont pas dignes de votre sollicitude, intervenez.

LE DHERF. Signez, Monseigneur...

MONSEIGNEUR. Alexandre Le Dherf, je dois d'abord vous rappeler les combats de prestige que se livraient aux portes de Rome entre l'apôtre et le magicien. L'apôtre s'enlevait de terre sans difficulté et le magicien en faisait autant, mais un signe de croix de l'apôtre précipitait le magicien. Mon jeune ami, exposez le contrat. Monsieur Le Dherf, ce contrat, je vais le bénir. Si Dieu est avec vous, le magicien retombera à terre, mais si Dieu n'est pas avec vous !!! *In nomine patri et...*

(*Une rumeur se fait entendre qui s'amplifie, éclate en coup de tonnerre. Eclairs. Le ciel s'obscurcit et rougit. Cris de foule, sirène, etc.*)

MADEMOISELLE POPOFF. Monseigneur ! Philippe ! Mon père ! J'étais sur la terrasse sud. Au loin, j'ai vu la ville osciller. Tout à coup, elle s'est abattue dans un orage de poussières et de bruits. Ecoutez ! Regardez ! Mon Père, tôt ou tard le temps des escroqueries prend fin.

LE DHERF. Oui, ma ville s'écroule ! Oui, un poison la minait. Et après ? N'attendez pas de moi que je plaide coupable. L'homme aussi porte en lui son poison. Pourquoi aurais-je été plus heureux en affaire que Dieu qui a fait l'homme ? Dieu recommencera, moi aussi ! Qu'on me donne la hotte du petit vitrier d'autrefois. Vitrier ! Vitrier ! Vitrier !

(*La voix de Le Dherf se perd dans les bruits qui continuent et s'enchaînent les voix des crieurs de journaux.*)

VOIX. « Univers-Minuit », édition spéciale ! La ville géante d'Alexandre Le Dherf s'écroule ! Des centaines de milliers de victimes. Le feu dévore les décombres. « Univers-Minuit », édition spéciale !

MONSEIGNEUR. Dieu se souvint de la grande Babylone pour lui faire boire la coupe du vin de la fureur et de la colère. Et voyant la fumée des embrasements, les hommes se sont écriés : Quelle ville était semblable à cette grande ville ? La Lumière des lampes n'y éclairera plus. On n'entendra plus la voix de l'époux et de l'épouse parce que les marchands étaient devenus les maîtres de la terre et que toutes les nations avaient été séduites par leurs empoisonnements.

(*Bruits, puis lumière.*)

ISABELLE. Cher Philippe, ne fermez pas vos yeux. Ne tenez pas votre front entre vos mains. Regardez-moi.

PHILIPPE. Mes yeux ? Mon front ? Ma main ? Quelle main ?

ISABELLE. La droite.

PHILIPPE. Vous voyez ma main ?

ISABELLE. Oui.

PHILIPPE. Alors, vous n'êtes plus aveugle ?

ISABELLE. Moi aussi, j'avais mon secret.

PHILIPPE. Quel secret ?

ISABELLE. Contrairement à ce que tout le monde a cru, je n'ai jamais perdu la vue... Ou plutôt... c'est exact : après l'accident, j'ai cessé de voir. Je ne vois plus ni mon père, ni ma mère, ni le bleu du ciel. Vous, Philippe, je n'ai jamais cessé de vous voir.

PHILIPPE. Tiens, il y a encore des miracles ?

ISABELLE. Il y a l'amour. Ne le refusez plus.

(*Isabelle pose sa tête sur l'épaule de Philippe qui ne la repousse pas.*)

PHILIPPE. Des nuages de poussières et de flammes achèvent de se dissiper. La nuit d'Apocalypse recule devant l'aurore. La ville géante ne nous cache plus le ciel. De nouveau, le ciel est à prendre. Qui s'en emparera ?

(*Musique.*)

RIDEAU

---



## LA CATHÉDRALE

L'ACCUSÉ



LES TEMOINS

LE TRIBUNAL



# KNOCK raconte KNOCK

## ou le triomphe de la médecine

PIÈCE EN 3 ACTES DE JULES ROMAIN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ● CRÉÉE LE 14 DÉCEMBRE 1928 A LA COMÉDIE DES CHAMPS-ELYSÉES ● REPRISE LE 5 FÉVRIER 1960 AU THÉATRE HÉBERTOT ● MISE EN SCÈNE DE HENRI ROLLAN ● DÉCORS ET COSTUMES DE ROGER PELLERIN ● DISTRIBUTION : MAURICE TEYNAC (KNOCK), MARCEL ROMA (DOCTEUR PARPALAID), NANE GERMON (Mme PARPALAID), JACQUES BOYER (JEAN, LE CHAUFFEUR), P.-J. MONCORBIER (LE TAMBOUR DE VILLE), YVON SARRAY (BERNARD, L'INSTITUTEUR), PIERRE LEPROUX (MOUSQUET, LE PHARMACIEN), ANNA LEY (LA DAME EN NOIR), MAG AVRIL (LA DAME EN VIOLET), ALAIN SOUCHÈRE (LE PREMIER GARS), RENÉ ROUSSEL (LE DEUXIÈME GARS), SIMONE GUISIN (Mme RÉMY), ALAIN JULIEN (SCIPION), HÉLÈNE LAFFLY (LA BONNE)

TEXTES DE MAURICE TEYNAC

DES LES PREMIERS INSTANTS OU JE ME TROUVAI ASSIS DANS LA GUIMBARDE DÉMODÉE DU DOCTEUR PARPALAID, JE COMMENÇAI A REALISER QU'IL M'AVAIT ABUSÉ SUR SA CLIENTELE AU MEME TITRE QUE SUR LADITE VOITURE, ET QUE L'UNE VALAIT L'AUTRE...



... ET JE NE TARDAI PAS A LUI FAIRE COMPRENDRE QUE J'AVAIS COMPRIS. MAIS FIDELE A MA MANIERE D'AGIR, JE PRENAIS EN MAIN LA SITUATION ET FAISAIS PASSER LE NEGATIF AU POSITIF. EN ROUTE DONC, VERS CETTE GRANDE AVENTURE DE LA MEDECINE OU M'ATTENDAIENT LES QUELQUE 3.500 HABITANTS DE SAINT-MAURICE, TRANQUILLES ENCORE DANS LA SECURITE TROMPEUSE QUE DONNE L'APPARENTE SANTE





MA PREMIERE « VICTIME A GUERIR » SE TROUVE ETRE LE TAMBOUR DE VILLE SUR LA PEAU DUQUEL JE FAIS RESONNER LES PREMIERS GEMISSEMENTS DE L'INQUIETUDE. MAIS J'AI TROP BESOIN DE LUI DEBOUT POUR LE FAIRE TOUT DE SUITE, SE COUCHER, ET JE L'ENVOIE PAR LA VILLE ANNONCER LES « CONSULTATIONS GRATUITES »



C'EST ENSUITE M. BERNARD, L'INSTITUTEUR, QUE JE PERSUADE D'ETRE MON AGENT DE TRANSMISSION. MAIS, QUI PARLERA MIEUX DANS LES CONFERENCES SUR LE DANGER DE LA MALADIE QU'UN CONFERENCIER QUI EN EPROUVERA « PSYCHIQUEMENT » LES PREMIERES ATTEINTES ?



INOCULATION LA PLUS INSIDIEUSE, CELLE DE LA FLATTERIE ET DE L'APPAT DU GAIN, QUE JE DISTILLE DANS LE CŒUR ET DANS LE PORTEFEUILLE DE M. MOUSQUET, LE PHARMACIEN



LE PLAT DE RESISTANCE EST LE LARGE DOS DE LA « DAME EN NOIR » QUE JE FAIS, DANS LE SOUVENIR D'UNE CHUTE QU'ELLE N'A PAS FAITE, DEGRINGOLER D'UNE ECHELLE DE 3 M. 50 JUSQUE DANS SON LIT OU UNE DIETE TOTALE D'UNE SEMAINE ME LA FERA COUVER A POINT



CE NE SONT PAS LES PULSATIONS NEVROSÉES DE LA « DAME EN VIOLET » QUE J'ECOUTE, MAIS L'ENONCE DE SES RENTES ET RICHESSES QUI ME FERA SUIVRE AVEC PATIENCE PENDANT DEUX OU TROIS SEMAINES LES GRIGNOTEMENTS ET LES SUÇOTEMENTS DE L'ARAIGNÉE QUE J'AI EU SOIN DE METTRE DANS SON CERVEAU



POUR LES DEUX GARS DU VILLAGE, LA VUE SCHEMATISÉE DE LEURS ORGANES PUTREFIES LEUR FAIT, D'UN COUP, CESSER LA FARCE QU'ILS VENAIENT ME FAIRE ET QUI RISQUAIT DE DETRUIRE LE CREDIT DE LA MEDECINE EN GENERAL ET DU MIEN EN PARTICULIER. C'EST TERRORISÉS QU'ILS REPARTIRONT, TENANT A DEUX MAINS LEURS VISCERES PSYCHIQUEMENT ATTEINTS. LE CANTON EST GAGNÉ



C'EST ALORS LE TRIOMPHE DE KNOCK ET DE LA MEDECINE. LE DOCTEUR PARPALAID EST REVENU POUR TOUCHER SES ECHEANCES. JE LUI ASSENE LE RESULTAT SUR GRAPHIQUES DE MES TROIS MOIS D'INTENSE ACTIVITE PENDANT LESQUELS J'AI BASSINE LE LIT DES 2.853 FOYERS OU 250 CHAMBRES VOIENT A 10 H. 10 SECOUER 250 THERMOMETRES



BALLET FINAL DEVANT UN PARPALAID MATÉ, FIEVREUX, DESARTICULÉ ET QUI, DEJA, SENT BATTRE LE POUL DE L'INQUIETUDE MEDICALE



DANS LES NUMEROS ENCORE DISPONIBLES :

MOUSSELINE,
Louis Velle.

UN BEAU DIMANCHE DE SEPTEMBRE,
Ugo Betti-Huguette Hatem

LONG VOYAGE VERS LA NUIT,
Eugène O'Neill - Pol Quentin.

UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE,
Geneviève Serreau.
Marguerite Duras.

LE VELO DEVANT LA PORTE,
Joseph Hayes - M.-G. Sauvajon.

LA PETITE MOLIERE,
Jean Anouilh - Roland Laudenbach.

LE CŒUR LEGER,
Samuel Taylor - C. Otis Skinner.
C.-A. Puget.

LE JOUEUR,
André Charpak - Dostoïevski.

MASCARIN,
José-André Lacour.

L'EFFET GLAPION,
Jacques Audiberti.

VU DU PONT,
Arthur Miller - Marcel Aymé.

LA TETE DES AUTRES,
Marcel Aymé.

LE TIR CLARA,
Jean-Louis Roncoroni.

LA DESCENTE D'ORPHEE,
Tennessee Williams - R. Rouleau.

UNE SAGA,
Hjalmar Bergman.

L'ETONNANT PENNYPACKER,
Liam O'Brien - Roger Ferdinand.

MAUVAISE SEMENCE,
Paul Vandenberghe - T. Mihalakeas.

LA BAGATELLE,
Marcel Achard.

L'ENFANT DU DIMANCHE,
Pierre Brasseur.

LE DESSOUS DES CARTES,
André Gillois.

TCHIN-TCHIN,
François Billetdoux.

LE JOURNAL DE ANNE FRANK,
Hackett - Goodrich - Neveux.

LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE,
Miguel Mihura - Hélène Duc.

MEURTRES EN FA DIESE,
Frédéric Valmain - Boileau Narcejac.

LES PORTES CLAQUENT,
Michel Fermaud.

LES TROIS COUPS DE MINUIT,
André Obey.

L'ANNEE DU BAC,
José-André Lacour.

EDITION DE MIDI,
Mihail Sebastian - P. Hechter.

L'ETRANGERE DANS L'ILE,
Georges Soria.

DOUZE HOMMES EN COLERE,
Réginald Rose - André Obey.

LA TOUR D'IVOIRE,
Robert Ardrey - J. Mercure.

VIRAGE DANGEREUX,
J.-B. Priestley - Michel Arnaud.

L'ANNIVERSAIRE,
John Withing - C. Robson.

HUMILIES ET OFFENSES,
Dostoïevski - André Charpak.

PATATE,
Marcel Achard.

LADY GODIVA,
Jean Canolle.

LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.

L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.

LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.

OSCAR,
Claude Magnier.

PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.

PLAINTE CONTRE INCONNU
Georges Neveux.

ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.

CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wook - José-André Lacour.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Puget.

HENRI IV,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

MADEMOISELLE,
Jacques Deval.

L'EQUIPAGE AU COMPLET,
Robert Mallet.

LE PAIN BLANC,
Claude Spaak.

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS,
Henry de Montherlant.

VIRGINIE,
Michel André.

TEMOIN A CHARGE,
Agatha Christie - P. de Beaumont.

COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

PRINTEMPS PERDUS,
Paul Vandenberghe.

*Envoi franco contre 2 NF par numéro — Etranger 2,40 NF*

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« UN GOUT DE MIEL »
DE SHELAGH DELANEY
ADAPTATION FRANÇAISE
DE GABRIEL AROUT
EN COLLABORATION AVEC
FRANÇOISE MALLET-JORRIS

l'Avant-Scène
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 29
PRIX DU NUMERO :
2 NF — ETRANGER : 2,40 NF